LA RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

IV

LA MAISON DE FOUS

IMPRIMERIE G. ROUGIER ET Cie
1, RUE CASSETTE, 1

P799

LA RÉSURRECTION
DE
ROCAMBOLE

PAR

PONSON DU TERRAIL

IV

LA MAISON DE FOUS

NOUVELLE ÉDITION

125373
3/12/12

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1886

Tous droits réservés.

PQ
2383
P2R4
t.4

LA RÉSURRECTION
DE
ROCAMBOLE

DEUXIÈME PARTIE
(Suite.)

LA COMTESSE WASILIKA

XLII

Il est nécessaire, pour comprendre les événements qui vont suivre, de savoir dans quelles conditions Rocambole et Vanda, allant au secours de Madeleine, avaient quitté Paris.

M. de Morlux était parti; son frère, déjà bourrelé par le remords, — Rocambole le savait, — n'agissait qu'avec répugnance et sous l'influence fatale qu'il exerçait sur lui.

Timoléon, sous le coup d'un mandat d'amener, avait dû quitter Paris et la France.

Antoinette ne courait donc aucun danger sérieux.

Cependant Rocambole n'avait pas cru pouvoir quitter Paris sans prendre les précautions les plus minutieuses.

Quand la jeune fille fut revenue à elle et sortie de son long et léthargique sommeil, Rocambole envoya chercher une voiture par Milon.

Cette voiture, du reste, arrêtée d'avance, attendait depuis longtemps dans l'avenue de Saint-Ouen.

On y transporta Antoinette, trop faible encore pour pouvoir marcher.

C'était un fiacre à quatre places. En se serrant, on y pouvait tenir six.

Vanda et la belle Marton s'assirent auprès de la jeune fille. Milon monta à côté du cocher.

Rocambole et Agénor se placèrent sur la banquette du devant, au rebours, comme on dit.

Et le fiacre partit.

Où allait-il ? C'était Milon qui guidait le cocher par ses indications.

Le fiacre prit le boulevard extérieur, gagna la barrière de l'Etoile et descendit à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud.

Agénor et Antoinette se tenaient les mains et ne se préoccupaient pas de la route qu'on leur faisait suivre.

N'étaient-ils pas réunis ?

Enfin, le fiacre s'arrêta.

Agénor mit alors sa tête à la portière et vit une petite maison isolée au milieu d'un grand jardin, dans une rue déserte ou à peu près.

Les premières lueurs de l'aube glissaient dans le ciel, et Rocambole, tirant sa montre, dit en souriant :

— Nous avons l'air de gens qui reviennent de soirée.

— Est-ce ici que nous demeurons? demanda Agénor.

— Oui.

Le jeune homme prit Antoinette dans ses bras, sauta lestement à terre et traversa le jardin, précédé par Rocambole.

La maison n'était, à vrai dire, qu'un petit pavillon d'un seul étage, élevé au-dessus d'un rez-de-chaussée.

Rocambole en avait les clés.

Cependant un petit filet de fumée montait au-dessus du toit, et la tiède atmosphère du vestibule apprit à Agénor que la maison était habitée.

En effet, une porte s'ouvrit aussitôt après la porte d'entrée, et, dans un rayon de lumière, Antoinette aperçut la bonne mère Philippe qui jeta un cri en la voyant.

Antoinette glissa des bras d'Agénor et eut la force de se tenir debout et de marcher.

Au bout du vestibule, il y avait un petit salon, et dans ce salon, madame Raynaud.

— Maman ! s'écria Antoinette, qui s'arracha aux naïfs embrassements de la mère Philippe, pour sauter au cou de la veille institutrice.

La bonne dame serra Antoinette sur son cœur et éclata en sanglots.

— Ah ! murmura-t-elle, je croyais que je mourrais sans te revoir. Si tu savais ce que j'ai souffert...

— Madame, reprit Rocambole qui s'était arrêté respectueusement sur le seuil, hier encore vous étiez prisonnière et séparée de votre fille adoptive, aujourd'hui vous voilà réunies, et, je l'espère bien, rien ne vous séparera désormais.

Comment madame Raynaud était-elle là ?

C'est ce qu'elle expliqua en quelques mots à Antoinette. Elle était demeurée pendant huit jours prisonnière, sous la garde du jardinier de M. de Morlux.

A toutes ses questions, cet homme opposait un silence absolu.

Où était-elle ? chez qui ? Pourquoi ne la réunissait-on pas à sa chère Antoinette ?

Elle n'avait rien pu savoir.

Les croisées de la chambre où on l'avait conduite étaient cadenassées, la porte fermée au verrou.

Mais cette nuit-là même, à neuf heures du soir

environ, tandis qu elle se lamentait, en proie à la plus vive inquiétude sur le sort d'Antoinette, et cherchant vainement la cause de sa propre captivité, la fenêtre avait été brisée; deux hommes étaient entrés dans la chambre et lui avaient dit, en la prenant dans leurs bras :

— Ne criez pas, nous venons vous sauver !

A demi morte de frayeur, madame Raynaud avait été enlevée par ces deux inconnus, jetée dans un fiacre et emmenée dans cette maison où l'attendait la mère Philippe, qui l'avait rassurée sur le-champ.

Or tandis qu'Antoinette s'abandonnait à de tendres embrassements avec madame Raynaud, Rocambole avait pris à part Agénor de Morlux.

— Monsieur, lui dit-il alors, vous savez nos conventions?

— Oui, monsieur, répondit Agénor en baissant la tête.

— Je ne vous ai rendu Antoinette qu'à la condition que vous m'obéiriez.

— Je suis prêt, dit simplement Agénor.

— Ecoutez-moi bien, continua Rocambole, vous savez que mademoiselle a une sœur ?

Agénor fit un signe de tête affirmatif.

— Madeleine, continua Rocambole, court les mêmes dangers qu'a courus Antoinette.

Agénor tressaillit.

— Vous pensez bien, reprit le *maître* avec ironie, que votre oncle qui croit Antoinette morte ne s'en tiendra pas là. C'est à Madeleine, à présent.

— Mais je la défendrai, moi! s'écria le jeune homme.

— Ce n'est pas vous, c'est moi.

— Pourquoi?

— Vous devez m'obéir, répéta Rocambole.

— C'est vrai.

— Je vous ai promis de respecter votre nom; je vous ai promis de pardonner à votre père, ou plutôt de faire que les deux pauvres jeunes filles lui pardonnent par amour pour vous. Mais vous m'avez, en échange, abandonné le vicomte Karle de Morlux.

Agénor courba la tête et se tut.

— Or, continua Rocambole, savez-vous où il est, votre oncle?

— Non.

— Il est sur la grande route de Russie.

— Dites-vous vrai?

— Il quitte Paris, persuadé qu'Antoinette est morte; il va au-devant de Madeleine... Vous comprenez pourquoi?

Et Rocambole eut un sourire sinistre. Puis il poursuivit en posant sa main sur le bras d'Agénor:

— Vous aimez Antoinette et Antoinette vous aime. Mais vous êtes réunis en vain: tant que votre

oncle sera de ce monde ou n'aura pas été mis dans l'impossibilité absolue de nuire, votre bonheur ressemblera à un de ces châteaux de cartes que renverse le souffle d'un enfant.

Agénor regardait Rocambole et la parole grave et pour ainsi dire prophétique de celui-ci pénétrait lentement dans son cœur.

— Votre oncle, reprit Rocambole, est donc parti. Mais il a des agents dévoués, des misérables comme lui qui vont s'attacher à vos pas et chercheront à pénétrer le mystère de votre existence.

Malheur à vous, malheur à nous tous, si Antoinette n'est pas morte pour le monde entier. Je vous ai amenés ici l'un et l'autre, parce que votre oncle s'étant servi de la maison d'Auteuil pour tendre un piége à madame Raynaud, Auteuil est le dernier endroit du monde où il songerait à vous chercher.

Cependant, il ne faut pas, tant que je serai absent...

— Comment! interrompit Agénor, vous aussi vous partez?

— Oui, je vais en Russie. Comprenez-vous?

— Défendre Madeleine, murmura Agénor.

— Tant que je serai absent, poursuivit Rocambole, Antoinette ne doit pas sortir.

— Je vous le promets.

— Vous ne devez pas voir votre père.

Je ne le verrai pas, dit Agénor, que le nom seul de son père épouvantait maintenant.

Et... Madeleine?... ajouta-t-il en tremblant.

— J'espère bien la sauver, répondit Rocambole avec cet accent de conviction profonde qu'il savait faire passer de son cœur et de son esprit dans l'esprit et le cœur des autres.

Deux heures plus tard, Rocambole et Vanda montaient en chemin de fer.

Ils allaient suivre M. Karle de Morlux à vingt-quatre heures de distance.

Milon les avait accompagnés jusqu'à la gare.

— Souviens-toi de mes ordres, lui dit le maître.

— Je n'oublie rien, répondit Milon.

— Veille jour et nuit, comme un chien fidèle, comme un dragon.

— Je veillerai.

Et Rocambole était parti, emportant cette promesse.

Maintenant, on sait ce qui s'était passé en Russie, et comment Rocambole et Vanda avaient sauvé Madeleine.

Or, un mois, jour pour jour après leur départ, Rocambole et Vanda revenaient à Paris, où ils ramenaient la sœur d'Antoinette.

A Cologne, où le train s'arrête quelques minutes, Rocambole expédia une dépêche à Milon.

« Nous arrivons à quatre heures du matin, demain. Sois à la gare du Nord. »

Or, à quatre heures du matin, les gens qui viennent attendre les voyageurs, sont rares.

En descendant de wagon, Rocambole chercha Milon des yeux, sous la gare d'abord, puis dans les salles d'attente, puis au dehors...

Milon n'y était pas.

Et de vagues et sinistres pressentiments assaillirent alors Rocambole.

XLIII

Donc, Rocambole et Vanda arrivaient à Paris, ramenant Madeleine, et croyant trouver Milon à la gare.

Mais Milon n'y était pas.

L'inquiétude de Rocambole, quelque soin qu'il prît pour la dissimuler, n'échappa point à Vanda.

Cependant, Milon pouvait être en retard, et pour tromper son angoisse, Rocambole mit une certaine lenteur à réclamer ses bagages, espérant ainsi donner à son vieux compagnon le temps d'arriver.

Mais Milon ne vint pas, et le train était cependant arrivé depuis trois quarts d'heure.

Alors Rocambole, qui ne voulait pas effrayer Madeleine, dit tous bas à Vanda.

— Il est arrivé un malheur.

Vanda tressaillit.

— Milon est mort ou il est prisonnier. C'est impossible autrement.

Madeleine songait à sa chère Antoinette qu'elle allait revoir, et ne devina point entre ces deux compagnons de voyage un échange de paroles sinistres.

— Ecoute, dit Rocambole, il ne faut pas s'exposer à aller à Auteuil avec cette jeune fille.

— Mais... où la conduire?

— Villa Saïd, chez nous, c'est-à-dire chez le major Avatar. C'est un lieu d'asile impénétrable, et la police ne viendra pas nous y chercher.

— Mais, dit Vanda, nous lui avons promis de la conduire, aussitôt arrivée, auprès d'Antoinette ; et elle y compte...

— Je n'avais pas prévu cette absence incompréhensible de Milon. Au reste, il n'y a pas trois quarts d'heure de voiture, aller et retour de la villa Saïd à Auteuil.

Et Rocambole, s'adressant à Madeleine lui dit :

— Mademoiselle, je dois vous avouer maintenant que lorsque nous avons quitté Paris, madame et moi, pour aller à votre recherche, nous avons laissé

votre sœur dans une anxiété mortelle. Elle avait été très malade ; elle doit être souffrante encore, et, par conséquent, je crains pour elle l'émotion violente qu'elle éprouverait en vous revoyant, si elle n'y était préparée.

— Eh bien ? dit Madeleine inquiète.

— Je vais vous conduire chez moi et vous laisserai en compagnie de madame, poursuivit-il en montrant Vanda... Puis, je me hâterai de courir à Auteuil, et je préviendrai votre sœur de votre retour.

— Comme tout cela sera long! murmura Madeleine.

— Moins que vous le croyez, dit Rocambole. Je vous la ramènerai au besoin.

Les bagages des trois vogageurs avaient été chargés sur un de ces petit omnibus attelés de deux poneys bas-bretons qui font un service d'enfer dans les rues de Paris.

Rocambole qui, en quittant la Pologne et en entrant en Prusse où il avait pris les chemins de fer, était redevenu le major Avatar, personnage russe d'importance, y fit monter les deux femmes et prit place auprès d'elles...

Trois quarts d'heure après, l'omnibus rentrait dans la villa Saïd.

C'était là, comme on s'en souvient, qu'à son arrivée à Paris le major Avatar et celle qui passait pour

sa femme était descendus dans un petit hôtel confortablement meublé.

En leur absence, ils avaient laissé une femme de chambre et un domestique.

Ce dernier n'était autre que Noël, dit Cocorico.

Noël accourut ouvrir.

Rocambole le regarda et s'aperçut qu'il était fort pâle.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il.

— Je ne sais pas ce que Milon est devenu, répondit Noël.

Rocambole s'attendait sans doute à cette nouvelle, car il poussa brusquement Noël dans un petit salon, à droite du vestibule, s'y enferma avec lui et dit:

— Parle! que sais-tu?

— Rien... Il y a huit jours que Milon n'est venu...

Or, il est nécessaire d'expliquer que Rocambole, qui avait installé à la maison d'Auteuil pour garder Antoinette, le fidèle Milon, avait jugé inutile d'indiquer à Noël, au Bonnet vert et à Jean le boucher l'endroit où se trouvait cette maison.

Seulement, Milon avait ordre de venir tous les jours à la villa Saïd voir si le maître ne lui avait pas écrit.

Pour Noël, comme pour Milon, comme pour les

autres, les volontés de Rocambole étaient indiscutables.

Le maître n'avait pas voulu qu'un autre que Milon connût la retraite de mademoiselle Antoinette Miller.

Cela suffisait.

Milon n'aurait pas dit, la tête sur le billot, où était la maison.

Noël aurait coupé sa langue avec ses dents et l'aurait avalée plutôt que de le demander.

Or, Rocambole, pendant son voyage, avait écrit trois fois à Milon, une première fois de Berlin, une seconde fois de Vilna, une troisième de Varsovie.

La dernière de ses lettres était antérieure à sa première rencontre avec Madeleine.

Depuis, les événements qui s'étaient succédé avec une rapidité fiévreuse, ne lui avaient pas permis d'écrire.

La dernière fois que Milon était venu, il av it dit à Noël :

— Je suis bien inquiet, j'ai grand'peur que le maître n'ait pas retrouvé ma chère Madeleine.

Je reviendrai demain, et tous les jours, jusqu'à ce que nous ayons une lettre.

Mais le lendemain il n'était pas revenu, et, depuis huit jours, Noël l'attendait vainement.

Il avait cependant été partout où Milon pouvait

aller, chez le Boucher, chez Rigolo, et à la gargotte où le Bonnet vert prenait ses repas.

Nulle part on n'avait vu Milon.

Noël, qui avait jadis fait partie du club des Valets-de-Cœur, était cependant homme à trouver, comme on dit, une aiguille dans une botte de foin.

C'est-à-dire que s'il avait voulu chercher dans Paris et aux environs la maison où Rocambole avait caché Antoinette, et que, par conséquent, Milon habitait, il l'aurait trouvée en moins de trois jours.

Mais Rocambole ne l'avait pas autorisé à cette recherche, et Noël n'avait bougé.

Le maître avait écouté sans mot dire tous les renseignements que lui avait donnés Noël, lequel lui avait représenté le télégramme envoyé de Cologne et que, par conséquent, Milon n'avait point reçu.

Tandis que Noël parlait, on déchargeait les malles, et Vanda, qui partageait l'inquiétude de Rocambole et voulait à tout prix la dissimuler à Madeleine, conduisait celle-ci au premier étage de la maison et l'installait dans sa propre chambre.

Rocambole disait à Noël :

— Peut-être Milon est-il malade...

— Peut-être est-il mort, répondit Noël.

— Mais de quoi?

— Vous savez, il avait un cou de taureau et le

visage très rouge. Un coup de sang est si vite venu...

Rocambole fronça le sourcil.

— Je crains un malheur plus grand encore, dit-il.

— Quoi donc? fit Noël en tressaillant.

Mais Rocambole ne s'expliqua pas.

Il était alors six heures du matin, et le jour commençait à poindre.

Rocambole quitta Noël, monta auprès de Madeleine et lui dit:

— Je vais voir votre sœur.

— Et vous la ramènerez? s'écria la jeune fille avec joie.

— A moins qu'elle ne soit trop souffrante encore, et dans ce cas je viendrai vous chercher.

Rocambole monta dans le petit omnibus qui était demeuré à la porte, et dit au cocher:

— Conduisez-moi à Auteuil et marchez rondement, je suis pressé.

En même temps, pour stimuler son zèle, il lui mit vingt francs dans la main.

L'omnibus passa devant la grille du bois de Boulogue en traversant l'avenue de l'Impératrice, et s'engagea dans le chemin de ronde des fortifications.

Vingt minutes après, il arrivait à Auteuil, rue de la Fontaine, et s'arrêtait à la grille de ce ce pa-

villon où Rocambole avait laissé Antoinette et Agénor.

Rocambole descendit de voiture et sonna.

Le jardinier, qui n'était autre que le père Philippe, accourut.

Rocambole respira en voyant le père Philippe.

— Milon, ou est Milon ? demanda-t-il.

Au bruit de la sonnette, une fenêtre s'était ouverte au premier étage du pavillon, encadrant une tête d'homme.

C'était Agénor.

— J'ai eu une fausse alerte, se dit Rocambole. Tout va bien.

Et il répéta la question.

— Où est Milon ?

— Mais, monsieur, répondit le père Philippe avec émotion, vous le savez mieux que nous.

Rocambole pâlit.

— Voici huit jours qu'il est parti... pour vous rejoindre...

— Moi !...

— Avec mademoiselle Antoinette.

Rocambole fit un pas en arrière.

En ce moment, Agénor accourut.

— Ah ! dit-il avec émotion, vous me la ramenez. Mais... elle... Antoinette !...

— Vous êtes fou !

Et Rocambole devint livide.

Puis il saisit vivement le bras du jeune homme et lui dit :

— Mais parlez, parlez donc!.. Que s'est-il passé ?

Agénor, frappé de stupeur, le regardait et ne comprenait pas.

— Parlez ! répéta Rocambole d'une voix rauque, où est Milon ?

— Parti.

— Antoinette !

— Partie avec lui.

— Mais quand ? mais pour où ?

— Pour Cologne, ou vous leur donniez rendez-vous, et où, disiez-vous dans votre dépêche, vous étiez retenu par l'indisposition de Madeleine, dit le père Philippe.

Agénor avait ouvert son paletot et tiré de sa poche un télégramme portant ces mots :

Cologne, midi et demi.

« Milon partira avec Antoinette, ce soir, train de dix heures.

« Retenus à Cologne, Madeleine malade.

« Autrement, tout sauvé.

» Major AVATAR. »

La dépêche était vieille de huit jours.

Rocambole poussa un cri et tournoya sur lui-même comme un arbre déraciné par le feu céleste

— Je n'ai pas écrit ce télégramme! dit-il.

XLIV

Il y eut entre ces trois hommes un moment de stupeur, de folie et de vertige.

Rocambole lui-même, l'homme fort par excellence, et qui opposait d'ordinaire un front calme à l'orage, Rocambole paraissait anéanti.

Quant à Agénor, il ne paraissait pas encore se rendre compte de la situation.

n moins de temps qu'il n'en faudrait à la parole pour les formuler, Rocambole se fit mentalement les deux raisonnements suivants :

Évidemment, d'abord, Antoinette était tombée une seconde fois au pouvoir de ses ennemis.

Mais ces ennemis, quels étaient-ils ?

Était-ce le père d'Agénor ou M. Karle de Morlux ?

Était-ce Timoléon ?

M. Karle de Morlux était mort, c'était chose à peu près certaine pour Rocambole.

Le baron Philippe de Morlux, homme sans initiative, et qui n'avait jamais agi que sous l'influence

diabolique de son frère, était-il bien homme à faire disparaître Antoinette?

Restait Timoléon...

Mais Timoléon n'avait pu revenir en France sans courir le risque d'être arrêté.

Et puis, Timoléon était-il homme à se mesurer de nouveau avec Rocambole?

Ce dernier, en se posant ces diverses questions en présence du père Philippe consterné et d'Agénor qui se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve, — ce dernier, disons-nous, examinait le télégramme.

Les timbres étaient authentiques. La dépêche avait bien été expédiée de Cologne.

Agénor et le père Philippe regardaient Rocambole, muet et sombre, comme l'accusé regarde le juge qui va prononcer une sentence.

Mais Rocambole se taisait.

Enfin Agénor eut une explosion de douleur.

— Ah! dit-il, Antoinette est morte!

— Je ne sais pas... dit Rocambole.

Et comme un frisson parcourait tout le corps d'Agénor et que ses genoux pliaient, Rocambole se redressa tout à coup :

— La bataille est engagée de nouveau, dit-il; et il faut vaincre! c'est-à-dire qu'il faut retrouver Antoinette et Milon.

Agénor eut alors en lui une foi profonde et vivace.

— Oh ! s'écria-t-il, vous les retrouverez, j'en suis sûr !

Rocambole avait reçu le coup de foudre, et il n'était pas tombé.

Dès lors, il retrouvait sa froide énergie, son intelligence merveilleuse et le calme qui ne l'abandonnait jamais entièrement.

— Monsieur, dit-il à Agénor, je veux savoir exactement, minutieusement, tout ce qui s'est passé.

En présence de ce sang-froid, Agénor retrouva le sien.

— Il y a aujourd'hui huit jours, dit-il, nous étions à table, et sept heures venaient de sonner.

Nous entendons la cloche de la grille, le père Philippe court ouvrir, et, un peu étonnés, nous voyons entrer et traverser le jardin un employé du télégraphe.

La dépêche était pour M. Bordoni, comme on appelle Milon maintenant.

Il la lut et la passa à Antoinette.

Antoinette se leva tout émue et dit :

— Partons !

Je voulais partir aussi, je ne voulais pas abandonner ma chère Antoinette, mais Milon me dit :

— Vous avez promis d'obéir au maître. Si le mal-

tre voulait que vous fussiez du voyage, il l'aurait écrit. J'ai insisté ; mais Milon n'a pas voulu.

Alors Antoinette, toute bouleversée de savoir sa sœur malade, m'a promis de m'écrire de Cologne, dans trois jours.

— Et elle ne vous a pas écrit ?

— Mais si, répondit Agénor.

Et il tendit une lettre à Rocambole.

L'adresse, le corps de la lettre, tout cela paraissait être l'écriture d'Antoinette.

Agénor s'y était trompé.

Mais Rocambole ne s'y trompa point, lui.

— Tonnerre ! exclama-t-il, je sais d'où part le coup maintenant.

— Mais cette lettre n'est donc pas d'Antoinette ? s'écria Agénor de Morlux.

— Non.

— Cependant.

Et Agénor relisait ce message, qui n'avait que quelques lignes et était ainsi conçu.

« Mon bien-aimé,

« Nous sommes arrivés à Cologne ce matin, Milon et moi.

« Quelques minutes après, j'étais dans les bras de ma chère Madeleine.

« La pauvre enfant a tant souffert que sa santé

est sensiblement altérée. Le *maître* a dû s'arrêter à Cologne pour lui laisser prendre quelques jours de repos.

« Cependant ma vue lui a fait un bien infini, et j'espère ue dans trois ou quatre jours nous pourrons nous mettre en route pour Paris. »

Suivait une demi-page de tendresse et d'effusion à l'adresse d'Agénor.

Rocambole reprit cette lettre et l'examina de nouveau attentivement.

— Monsieur, dit-il enfin, je vous répète que cette lettre n'est pas d'Antoinette Miller ; c'est l'œuvre d'un habile faussaire, et ce faussaire, je le connais.

Un nom étrangla Agénor en traversant sa gorge et vint mourir sur ses lèvres :

— Mon oncle...

— Non, dit Rocambole.

— Qui donc ?

— Un misérable que j'ai épargné et qui se venge. Timoléon ! Mais rien n'est perdu... pas même Antoinette...

Et serrant le bras du jeune homme ;

— Écoutez-moi bien, dit-il.

— Parlez...

— Vous allez monter en voiture.

— Bien.

— Vous allez courir chez votre père.

— Après? fit Agénor en pâlissant.

— Et vous lui direz simplement ces mots : Mon père, si d'ici à demain soir, je n'ai pas retrouvé Antoinette, je me brûlerai la cervelle.

— J'y vais, dit Agénor.

— Attendez encore, reprit Rocambole, et écoutez-moi. Antoinette n'a dû être l'objet d'aucune violence, j'en suis sûr.

— Ah! fit Agénor, dont la voix tremblait, qui vous le prouve, mon Dieu?

— Elle est prisonnière quelque part... Voilà tout... Et je vais vous dire ce qui me le fait supposer.

— J'écoute, murmura Agénor anxieux.

— Timoléon, que je croyais avoir chassé de Paris à tout jamais, y est revenu en mon absence, et il a mis cette absence à profit. Il vous a tendu un piége grossier, à vous et à Milon, et vous y êtes tombés.

Milon est en son pouvoir, Antoinette aussi.

— Mais, interrompit Agénor, qui vous dit que Milon n'a pas été arrêté ?

— Par qui ?

— Par la police, comme forçat évadé.

— Pour cela, dit Rocambole, il faudrait que Timoléon l'eût dénoncé, et Timoléon est lui-même l'objet des recherches de la justice. Mais, ajouta

Rocambole; voici ce qui a dû arriver. Mais, d'abord, une explication encore.

— Que voulez-vous savoir ? demanda Agénor.

— Avez-vous accompagné Antoinette au chemin de fer ?

— Non, dit Agénor. Milon ne l'a pas voulu.

— C'est bien. Voici donc, reprit Rocambole, ce qui a dû arriver. Milon et Antoinette sont prisonniers de Timoléon et de sa bande.

— Mais où ?

— Dans un coin quelconque de Paris. Seulement, rassurez-vous ; je retourne Paris comme un gant, et il n'a pas de secrets ni de mystères pour moi quand je le veux bien.

— Mais quel intérêt a-t-il, cet homme, à les garder prisonniers ?

— Il attend le retour de votre oncle.

— Ah!

— Et alors il lui vendra Antoinette, morte ou vive, selon son désir, au poids de l'or.

— Je comprends, fit Agénor frissonnant.

— Seulement, dit Rocambole, rassurez-vous ; votre oncle n'est pas encore de retour. Quant à votre père, il est possible que Timoléon l'ait averti de la capture et alors...

— Alors, s'écria Agénor, il faudra bien que mon père me la rende !

— Allez ! dit Rocambole.

Il donna une poignée de main au jeune homme et remonta dans son petit omnibus.

— Villa Saïd ! cria-t-il au cocher.

L'omnibus partit au grand trot de ses deux poneys et traversa le bois de Boulogne avec la rapidité du *mail-coah*.

Pendant le trajet, Rocambole murmurait avec un accent de sombre ironie qui dénotait chez lui une violente colère :

— Tu as mal fait de revenir à Paris, maître Timoléon, et de te mêler de nouveau de mes affaires. Cette fois, je ne te ferai pas grâce !

Le véhicule qui portait Rocambole entra au bout de vingt minutes dans la villa Saïd.

Rocambole était si préoccupé qu'il ne fit aucune attention à un fiacre qui franchit la grille avant lui.

Mais au moment où l'omnibus s'arrêtait devant la porte du petit hôtel, le fiacre s'arrêta aussi.

Trois hommes en descendirent.

Rocambole les vit et se sentit pâlir.

On n'a pas vécu vingt ans de l'étrange vie qu'il avait menée, pour ne pas reconnaître sous leurs habits bourgeois un officier de paix et deux agents de police.

L'officier de paix s'approcha de lui :

— Monsieur le major Avatar? dit-il.

— C'est moi, répondit Rocambole un peu ému.

L'officier fit un signe et les deux agents se placèrent auprès de Rocambole.

— Monsieur, reprit l'officier de paix, je suis porteur d'un mandat d'arrestation décerné contre vous.

Rocambole sourit et répondit avec calme :

— Je sais ce que c'est. Le mandat a été décerné à la requête de l'ambassadeur russe. Je suis accusé de me mêler un peu trop de politique et comme j'arrive de Varsovie ce matin...

— Vous vous trompez, monsieur, dit l'officier de paix.

— De quoi peut-on m'accuser alors, demanda Rocambole que son calme n'abandonna pas.

— D'être un forçat évadé du bagne de Toulon, où il était inscrit sous le numéro *Cent dix-sept*, répondit l'officier de paix, et de vous appeler, non pas le major Avatar, mais *Rocambole*.

XLV

Rocambole ne sourcilla pas.

— Monsieur, dit-il à l'officier de paix, on ne discute pas avec un homme porteur d'un mandat de dépôt. Je vous prouverais, clair comme le jour, que vous vous trompez, que vous n'en seriez pas moins obligé de me conduire à la Conciergerie. Par con-

séquent, je ne perdrai pas un temps utile à des inutilités. Seulement, j'ai une grâce à vous demander, et vous ne me la refuserez pas.

— C'est selon, dit l'officier de paix, un peu déconcerté par le calme de Rocambole.

— Soyez tranquille, lui répondit celui-ci, ce que je vais vous demander est fort simple. Je ne veux ni rentrer chez moi, ni prendre mes papiers, ni tenter aucune espèce d'évasion. Je veux vous prier seulement de me laisser embrasser ma femme, là, sur le seuil de ma porte.

Et avant que l'un des deux agents, qui s'étaient placés à ses côtés, eût pu l'en empêcher, Rocambole tira deux fois la sonnette de la porte du petit hôtel.

Les deux coups de sonnette avaient sans doute une signification, car ce ne fut pas la porte, mais une fenêtre du premier étage qui s'ouvrit.

A cette fenêtre se montra Vanda.

Vanda devina tout d'un coup d'œil.

— Viens m'embrasser, lui cria Rocambole.

Et en même temps il ajouta en russe.

— Nous sommes joués. Je vais aller en prison. Antoinette disparue. Toi seule peux tout sauver. Rapporte-moi pilule brune.

En France, un agent de police qui saurait le russe serait considéré comme un être merveilleux.

Ni l'officier de paix, ni ses deux hommes ne comprirent donc un mot de cette phrase rapide que venait de débiter Rocambole.

D'un autre côté, le major Avatar était si calme, si tranquille, et son attitude respirait une dignité si parfaite que l'officier de paix hésita à l'emmener avant que Vanda fut descendue.

Celle-ci accourut et se jeta dans ses bras.

— Mon enfant, dit alors le major Avatar, la persécution s'acharne après moi. On m'accuse, à présent, d'être un forçat évadé.

— Il faut s'attendre à tout, dit Vanda en souriant.

Et elle l'embrassa de nouveau.

— Monsieur, dit alors l'officier de paix, hâtons-nous.

Vanda le salua, donna une poignée de main au major et s'éloigna, mais non sans avoir échangé un élégant coup-d'œil avec lui.

Les agents firent monter Rocambole dans le fiacre.

Il n'opposa aucune résistance.

— A la Conciergerie ! dit l'officier de paix.

A cette heure matinale, la villa Said est à peu près déserte. Il n'y eut guère qu'un cocher qui lavait sa voiture dans une cour voisine et le portier de la villa qui eurent connaissance de l'arrestation.

En passant devant la loge de ce dernier, Rocambole dit tout haut :

— L'empereur de Russie est bien bon de me faire un pareil honneur.

Le portier entendit et dut faire cette réflexion qu'on arrêtait le major pour affaire politique.

C'était tout ce que voulait Rocambole.

Mais l'officier de paix, après que le fiacre eut franchi la grille, crut devoir protester.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur, dit-il.

— Mais non pas, monsieur, répondit Rocambole.

Le fiacre montait au petit trop l'avenue de l'Impératrice,

— Je vous assure, reprit l'officier de paix, que vous êtes désigné comme un forçat évadé.

— Oui, vous m'avez déjà dit cela. Le forçat qu'à vos yeux je représente a même un singulier nom. Comment avez-vous dit?

— Rocambole.

— Le nom est joli, fit-il avec indifférence, mais, monsieur, continua le major Avatar avec calme, il faut bien vous dire que la police française ne peut pas ouvertement prêter main forte à la police russe, et que pour arrêter un sujet du czar il faut un prétexte.

— Monsieur, dit l'officier de paix avec indignation, je dois vous imposer silence. Ce que vous dites là est une absurde calomnie, la police française ne se mêle point des affaires du czar.

— Alors, pourquoi m'arrête-t-on?

— C'est ce que vous expliquera le juge d'instruction devant lequel je vais vous conduire.

— Vous verrez si je me trompe, ajouta Rocambole, toujours parfaitement calme.

Et, à partir de ce moment, il ne souffla plus un mot et se laissa même mettre la *ficelle* de bonne grâce.

On appelle ainsi un fil de laiton qui prend la main droite et dont le gendarme ou l'agent de police qui conduit le prisonnier tient un des bouts.

Si celui-ci essayait de se dégager, il aurait littéralement la main coupée.

La *ficelle* est une *menotte* polie, et on l'applique généralement aux accusés qui ont une mise à peu près décente et que le cynisme du crime n'a point encore raidis contre la honte.

Mais si les lèvres de Rocambole ne remuaient plus, son esprit dévorant d'activité allait son train.

Rocambole envisageait sa situation nouvelle sous toutes ses faces.

Etre arrêté n'était rien.

Un homme qui était sorti du bagne de Toulon avec quatre forçats pour escorte, pouvait bien ne pas se préoccuper outre mesure des murs et des cachots de la conciergerie.

Rocambole ne pensait donc pas à lui...

Mais à Milon.

A Milon et à ces deux pauvres jeunes filles qui, une fois encore, allaient se trouver sans protection.

Vanda était une femme intelligente, audacieuse, pleine d'énergie, Rocambole le savait.

Mais Vanda pourrait-elle soutenir la lutte toute seule?

Noël lui obéissait, et l'ancien forgeron, libre du bagne, était-ce assez de Noël ?

Oui, si M. de Morlux avait péri en Russie et si l'on avait plus à lutter que contre Timoléon.

Non, si par miracle M. de Morlux avait échappé à une mort presque certaine et s'il revenait en France.

Et Rocambole se disait encore :

— On s'évade du bagne, on s'évade d'une maison centrale, mais on ne s'évade pas de la conciergerie, où l'on ne fait que passer et où l'on n'a pas le temps de préparer une fuite.

Or c'est aujourd'hui samedi, peut-être ne m'interrogera-t-on pas ce matin?

Peut-être le juge d'instruction ne me fera-t-il comparaître devant lui qu'après demain lundi. C'est bien du temps de perdu.

Et moi pendant ce temps-là, les autres ont besoin de moi.

Et sous son air calme, Rocambole était au supplice.

Le fiacre mit une heure à faire le trajet de la villa Said à la Conciergerie.

Au moment où il s'engouffrait sous la voûte sombre de l'ancien palais de saint Louis, un homme était tranquillement assis sur le parapet du quai, comme un badaud parisien qui regarde des imbéciles pêchant à la ligne ; mais cet homme détourna vivement la tête et plongea dans le fiacre un regard ardent.

Un regard que croisa le regard de Rocambole.

Et Rocambole tressaillit.

Il venait de reconnaître Timoléon.

Alors Rocambole comprit ce qui avait dû se passer.

Il n'est pas rare qu'un homme que la police recherche demande un sauf-conduit en promettant de faire des révélations importantes.

Timoléon avait du écrire ceci au chef de la sûreté :

« Si on veut me laisser en liberté, je livrerai Rocambole. »

— Le drôle est plus fort que je ne pensais, murmura Rocambole.

Et il enveloppa Timoléon d'un de ces regards de haine qui promettent une vengeance terrible.

Arrivé au greffe, Rocambole dit :

— Je me nomme le major Avatar, et n'ai rien de commun avec l'homme dont il est question dans le

mandat de dépôt; j'espère que je vais être interrogé sur-le-champ, et qu'il me sera permis de me faire réclamer de mes amis.

— Je ne le crois pas, répondit le greffier.

— Par exemple!

— Et voici pourquoi, reprit le fonctionnaire. Vous ne serez pas interrogé aujourd'hui.

— Ah!

— On doit vous confronter avec un homme qui vous a connu au bagne de Toulon.

Rocambole se prit à sourire avec dédain

— Après? fit-il.

— Un homme qui a même été votre compagnon de chaîne.

Cette fois, Rocambole eut besoin de toute sa froide énergie pour ne pas laisser échapper un geste d'étonnement et pour ne point pâlir.

Ce compagnon de chaîne, n'était-ce pas Milon?

— Mais, dit-il, pouquoi ne me confronte-t-on pas tout de suite avec lui

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que cet homme a été arrêté à la gare de Valenciennes au moment où il s'apprêtait à passer la frontière, et qu'on le dirrige sur Paris de brigade en brigade.

— Et il n'est pas encore arrivé!

— Non.

— Et, fit Rocambole avec calme, quand arrivera-t-il.

— Dans deux ou trois jours.

— C'est bien, répondit-il.

Et il se laissa conduire dans le cachot des prisonniers qu'on met au secret.

Alors, quand il fut seul, son calme tomba, et il prit sa tête à deux mains et murmura avec désespoir :

— Milon est un imbécile... s'il est arrêté, tout est perdu!

XLVI

Rocambole avait déviné juste en se disant que Timoléon avait dû racheter sa liberté, provisoirement du moins, en offrant de le livrer, lui Rocambole.

Voici ce qui s'était passé.

Timoléon était un bandit sans foi ni loi. Semblable au chien qui mord la main qui la flatte, il n'avait su aucun gré à Rocambole de lui avoir rendu sa fille.

Sa haine pour l'ancien chef des Valets-de-Cœur s'était décuplée, au contraire, au souvenir des angoisses qu'il avait endurées pendant trois jours.

La peur, qui l'avait maîtrisé d'abord, avait puissamment réagi sur lui, et s'était changée en fureur.

Il avait été joué par Rocambole, joué et roulé comme un enfant.

Les gens qui, après avoir été voleurs, se sont faits agents de la police, ont un orgueil semblable à celui d'un grand général.

Ils ne pardonnent pas un échec.

Et Timoléon, au moment de s'embarquer et de quitter l'Europe, avait eu comme un regret poignant de partir sans être vengé.

Tandis qu'il faisait à Liverpool ses derniers préparatifs, un homme à lui présentait à Paris la traite de cinquante mille francs souscrite par M. de Morlux, apprenait que le vicomte Karle avait pris la route d'Allemagne, que Rocambole courait après lui.

Deux heures plus tard, Timoléon recevait un télégramme ainsi conçu :

« Morlux parti. Argent touché. Rocambole quitté Paris. »

Cette dernière nouvelle opéra une révolution complète dans les idées et les résolutions de Timoléon.

Pendant son séjour à Liverpool, il avait fait connaissance avec une famille irlandaise aux mœurs patriarcales, pauvre comme tous ceux qui sont nés dans la verte Erin, et ne dédaignant pas, au besoin, de faire un petit bénéfice.

Timoléon confia sa fille à ces braves gens en leur payant d'avance une pension assez large ; mais, au lieu de s'embarquer, il prit le chemin de fer et revint à Douvres.

Là, il engagea, par le télégraphe, une correspondance avec le chef de la sûreté, à Paris.

Le résultat de cette correspondance fut que Timoléon reçut l'autorisation de venir à Paris sans y être arrêté, à la condition qu'il livrerait Rocambole dans le délai d'un mois.

Quarante-huit heures plus tard, l'ancien agent de police descendait rue de Londres, chez monsieur et mademoiselle Guépin.

Qu'étaient-ce que ces gens-là ?

M. Guépin était un homme d'environ soixante ans, aux moustaches taillées en brosse à dents, aux cheveux droits et courts, toujours boutonné jusqu'au menton et portant à sa boutonnière un ruban de fantaisie que l'homme le plus versé dans les chancelleries de l'Europe aurait eu toutes les peines du monde à classifier.

M. Guépin jouait le rôle de colonel dans les tables d'hôte de Montmartre et des Batignolles, où il conduisait chaque soir mademoiselle Guépin, sa fille.

Celle-ci était une belle brune piquante, aux allures masculines, au ton hardi et délibéré.

De quoi vivaient-ils ?

C'était un mystère, bien que le colonel, c'était ainsi qu'on le nommait, prétendît avoir une retraite de deux mille francs.

Seulement, on ne l'avait jamais rencontré allant émarger un trimestre.

Mademoiselle Guépin donnait des leçons de piano, recevait chez elle beaucoup de messieurs, et dans la rue de Londres on prétendait qu'il se faisait chez elle des baccarats monstrueux.

Ce fut donc chez ce couple bizarre que Timoléon descendit.

En voyage il s'était un peu métamorphosé, s'était fait des favoris roux, des cheveux roux, un teint d'anglais et un accent tout à fait britannique.

Monsieur et mademoiselle Guépin ne le reconnurent pas facilement. Cependant ils le reconnurent.

— Vous allez me garder chez vous, leur dit Timoléon ; il y a une jolie petite affaire à manigancer.

Le colonel et sa fille n'avaient jamais refusé une jolie affaire.

Dès le soir, Timoléon se mit en campagne.

Il avait tout un plan dans la tête.

Pour retrouver la trace de Rocambole, il fallait retrouver celle des gens qui l'avait servis, c'est-à-dire celle d'Agénor de Morlux et de sa chère Antoinette.

Car, bien qu'il n'en eût pas la preuve matérielle, Timoléon était certain qu'Antoinette avait été sauvée.

Il l'écrivit à M. Karle de Morlux.

Le lendemain, vêtu en facteur des Messageries, il se présenta rue de Suresnes, au domicile de M. Agénor.

Il avait sous le bras un gros sac d'argent et un registre.

Cette ruse grossière, inventée par les gardes du commerce, n'a jamais manqué son effet.

Le concierge, à qui Agénor avait donné une consigne sévère et qui répondait invariablement à tout visiteur que M. le baron était à Rennes, chez sa grand'mère, s'empressa de dire au prétendu facteur :

— M. le baron sort d'ici; il est à la campagne; et peut-être que pour prendre ses lettres il reviendra demain matin entre huit et neuf heures.

Timoléon attendit au lendemain, vit arriver Agénor en fiacre et demeura assis sur un crochet de commissionnaire, au coin de la rue, tant qu'Agénor fut dans la maison.

Puis quand le jeune homme remonta en voiture, leste comme un chat, Timoléon se cramponna derrière le fiacre, ainsi qu'eût pu le faire un gamin et se laissa traîner.

Une heure plus tard, il savait *de visu* qu'Antoinette n'était pas morte et qu'elle habitait Auteuil sous la protection et la vigilance de Milon.

Alors il imagina ce télégramme auquel Antoinette et son vieux serviteur devaient se laisser prendre.

Un de ses agents partit pour Cologne, et télégraphia sa dépêche qui parvint au pavillon d'Auteuil à huit heures du soir.

Timoléon, vêtu en cocher, était, peu après, à la grille du pavillon avec un fiacre à quatre places, garni d'une galerie pour les bagages.

Milon n'était pas perspicace, et il était facile, pour peu qu'on *fît sa figure*, de ne pas être reconnu de lui.

Il ne soupçonna point, en montant dans le fiacre, qu'il avait affaire à l'ennemi mortel de celui qu'il appelait le *maître*, à Timoléon que, cependant, il avait vu plusieurs fois.

Le fiacre partit et prit la route du chemin de fer du Nord.

Antoinette avait fait à la hâte une charmante toilette de voyage.

Milon était vêtu comme un bon bourgeois, ou plutôt d'une manière d'intendant.

Il appelait Antoinette, mademoiselle, et lui témoignait un respect empressé qui désignait suffisamment le vieux serviteur.

Timoléon entra dans la cour de la gare, et tandis que les facteurs déchargeaient la caisse d'Antoinette et la valise de Milon, il échangea un rapide coup d'œil avec un homme et une femme qui descendaient d'une voiture de place.

C'étaient le *colonel* Guépin et sa fille.

Le colonel fumait un cigare, mais il l'avait laissé éteindre. Il alla droit à Milon, qui fumait pareillement, et il lui demanda du feu.

— Partez-vous pour Cologne ? lui dit-il.

— Oui, répondit Milon.

— Avec cette demoiselle ?

Et il montrait Antoinette.

— Oui, dit encore Milon, qui se laissa prendre à l'*air militaire* du colonel.

Celui-ci donnait toujours le bras à sa fille.

Il alla prendre les billets, en même temps que Milon et dit encore :

— Tâchons d'avoir un compartiment réservé ; si nous prenions un coupé ?

— Comme vous voudrez, répondit Milon, qui pensait que le voyage paraîtrait plus agréable à as chère petite Antoinette.

Le colonel retint un coupé.

Il avait le bras long, ce diable d'homme. Il avait fait la connaissance d'un sous-chef de gare à la table

d'hôte de madame Paquita, sur le boulevard des Batignolles.

Aussi fit-il demander ce fonctionnaire, qui s'empressa d'accourir, salua avec un tendre sourire accompagné d'un tendre soupir la belle mademoiselle Guépin, et se fit un véritable plaisir de conduire les deux hommes, le colonel et Milon, sur la gare, avant l'ouverture des portes de la salle d'attente.

Quelques minutes après le train partait, emportant dans le même coupé Milon et le colonel, mademoiselle Guépin, qui répondait au nom romain de Cornélie, et Antoinette, qui pensait à la fois à Agénor qu'elle quittait, à Madeleine qu'elle allait revoir.

.....

Pendant ce temps, Timoléon courait à la préfecture de police.

— Ah ! vous voilà, lui dit le chef de la sûreté. Eh bien?

— Je ne tiens pas encore Rocambole, mais je tiens un de ses complices.

— Lequel?

— Son compagnon de chaîne au bagne de Toulon.

— Milon?

— Justement.

— Où est-il?

— Dans le train express qui vient de partir pour Cologne.

Et sur les indications minutieuses de Timoléon le télégramme suivant fut expédié au commissaire de police de la gare de Valenciennes :

« Arrêtez un homme, — suivait le signalement exact, — voyageant en coupé, en compagnie d'une jeune fille, d'un ancien colonel et d'une autre jeune personne. Cet homme a un passeport au nom de Baldoni. C'est un forçat évadé appelé Milon. Ecrouez-le à Valenciennes et attendez de nouveaux ordres.

XLVII

Antoinette était peu communicative, comme la plupart des gens qui ont souffert, et elle se liait difficilement.

Néanmoins, la perspective de douze heures de wagon adoucit les humeurs les moins sociables, et l'on cause volontiers pour peu qu'on en ait le prétexte et l'occasion.

C'est ce qui arriva à Antoinette.

Mademoiselle Guépin était peut-être un peu masculine, un peu hardie pour une personne de son sexe ; mais elle causait bien et avec aisance. Elle savait un peu de tout, et elle avait ce vernis que donne la fréquentation des hommes riches.

Ces soirées de jeu qu'elle donnait chez elle n'avaient pas été inutiles à son éducation.

A Creil, première station de l'express allemand, on échangea quelques mots pendant les cinq minutes d'arrêt.

Milon causait familièrement déjà avec le colonel.

Celui-ci avait deux vêtements, un pardessus orné de ce ruban énigmatique qui eût fait le désespoir des chancelleries, et une redingote dont la boutonnière était ornée d'une rosette multicolore, mais dans laquelle le rouge dominait.

Au reste, un domestique en livrée, fourni sans doute par Timoléon pour la circonstance, avait, à la gare de Paris, en lui remettant son châle de voyage et son sac de nuit, appelé l'habitué de la table d'hôte de mademoiselle Paquita, *Monsieur le colonel.*

Il n'en fallait pas tant pour éblouir Milon.

Antoinette elle-même se laissa prendre à la rosette.

Et puis à eux quatre ils occupaient le coupé.

A minuit on était à Valenciennes.

Le train s'arrêta dix minutes.

— Demain matin nous serons à Cologne, dit le colonel.

Antoinette eut un battement de cœur; elle songea à Madeleine.

La portière s'ouvrit, un employé se présenta :

— Y a-t-il parmi ces messieurs, dit-il, un voyageur du nom de Baldoni ?

— C'est moi, dit naïvement Milon.

— Veuillez descendre...

— Pourquoi donc ? demanda Milon étonné.

— Veuillez entrer chez le chef de gare, dit l'employé qui montrait sur le quai une porte ouverte.

Milon descendit sans défiance et dit :

— C'est peut-être à cause des bagages.

Mais Antoinette eut un pressentiment funeste.

— Je vais avec toi, dit-elle.

Et elle descendit à son tour.

Le colonel et sa fille échangèrent un coup d'œil. Puis, le premier dit à Antoinette qui s'élançait, légère, hors du wagon :

— Nous vous accompagnons, mademoiselle.

Milon avait une si grande foi dans Rocambole, il se croyait si bien libéré du bagne depuis que le maître avait voulu qu'il en sortît, qu'il n'eut pas même un soupçon.

Il s'imagina même un moment qu'on allait lui communiquer une dépêche de Rocambole, lui écrivant à Valenciennes de ne pas aller plus loin et de rebrousser chemin sur Paris.

Dans le bureau du chef de gare, il vit deux gendarmes et un homme vêtu de noir qui était ceint d'une écharpe tricolore.

Alors seulement il eut peur et se retourna vers Antoinette.

Mais Antoinette le suivait, et le sourire de la jeune fille était pour lui comme un rayonnement protecteur.

L'employé qui l'avait fait descendre du wagon le poussa dans le bureau du chef de gare.

En même temps, un des gendarmes fit un pas vers la porte, comme s'il eût voulu fermer la retraite à Milon dans le cas où celui-ci aurait voulu fuir.

Le commissaire de police se leva et regarda Milon.

Cette fois, Milon pâlit.

— Comment vous appelez-vous ? demanda le magistrat.

—Joseph Baldoni, répondit Milon avec hésitation.

— Votre profession ?

— Valet de chambre au service de mademoiselle, dit-il humblement.

Antoinette, toute pâle, était entrée dans le bureau du chef de gare.

M. et Madame Guépin l'avaient suivie.

Les gendarmes les avaient laissés passer tous trois ; mais après qu'ils eurent franchi le seuil du bureau, ils fermèrent la porte.

Antoinette était trop bouleversée pour prendre garde à cette manœuvre inquiétante.

Elle ne regardait, elle ne voyait que Milon qui était devenu tout pâle, en écoutant les questions du commissaire de police.

Celui-ci reprit :

— Êtes-vous bien sûr de vous nommer Joseph Baldoni ?

— Sans doute, balbutia Milon.

— Ne seriez-vous pas, au contraire, un certain François Milon ?

Milon tressaillit et devina pourquoi on l'interrogeait.

— Je n'ai jamais porté ce nom-là, balbutia-t-il.

— Je le souhaite pour vous, dit le commissaire.

Antoinette, blanche comme une statue, et dont le cœur avait cessé de battre, eut alors un moment d'espoir.

Mais cet espoir s'évanouit lorsque le magistrat eut ajouté :

— Je désire, monsieur, que l'autorité se soit trompée et que vous n'ayez rien de commun avec un nommé François Milon, condamné à dix ans de travaux forcés, évadé depuis huit mois du bagne de Toulon.

— Ce n'est pas moi, balbutia Milon.

— C'est ce que vous prouverez à Paris.

Antoinette frissonna.

— En attendant, je vous arrête, acheva le commissaire de police.

Antoinette jeta un cri et chancela.

Mademoiselle Guépin s'empressa de la soutenir dans ses bras.

— Mon enfant !... ma fille !... ma maîtresse adorée !... murmura Milon anéanti, en voyant la jeune fille près de s'évanouir.

Le commissaire de police, s'adressant alors à Antoinette, lui dit :

— Quant à vous, mademoiselle, je n'ai aucun ordre vous concernant, et vous êtes libre de continuer votre voyage.

Puis il fit un signe aux gendarmes, qui s'emparèrent de Milon.

Milon ressemblait à un chêne déracin par la foudre.

Il y eut un moment déchirant entre Antoinette et lui.

La jeune fille se jeta à son cou au moment où les gendarmes l'emmenaient.

Elle le tint longtemps embrassé, l'appelant son ami et son père.

Milon pleurait à chaudes larmes.

Mais ni Antoinette ni lui ne protestaient plus.

Antoinette ne savait pas mentir ; et si on lui avait

dit : « Jurez-nous que cet homme n'est pas François Milon, » elle eût baissé la tête et n'eût pas répondu.

Pendant cette scène déchirante des adieux, car le commissaire de police avait annoncé que Milon allait être conduit à la prison de Valenciennes, on entendit un coup de sifflet.

C'était le train qui partait, laissant Antoinette et M. et madame Guépin qui s'empressaient autour de la jeune fille et lui témoignaient toute leur sympathie.

— Mille tonnerres ! exclama le colonel d'un ton bourru en s'adressant au commissaire, tandis qu'on emmenait Milon, êtes-vous bien sûr, monsieur, de ne vous être pas trompé ?

— Je n'ai fait qu'exécuter les ordres qui m'ont été transmis par le télégraphe, répondit le magistrat.

M. Guépin se tourna vers Antoinette :

— Mademoiselle, dit-il, je ne suis pas autrement pressé de continuer mon voyage, et ni ma fille ni moi ne vous abandonnerons ainsi toute seule. Je suis le colonel Guépin, j'ai le bras long, très-long même, ajouta-t-il avec emphase. Retournons à Paris, je vous promets de faire rechercher le brave homme en quelques heures.

Antoinette regarda cet homme qui lui parlait avec tant d'assurance, et elle le crut sur parole.

— Vous feriez cela ! exclama-t-elle.

— Sans doute.

— Oh ! vous êtes ma Providence, dit-elle.

Le colonel et sa fille avaient entraîné Antoinette hors du bureau, sous la gare.

Antoinette pleurait et s'appuyait, brisée de douleur, sur le bras de mademoiselle Guépin.

— Le train de Cologne à Paris va passer, dit le colonel. Nous serons à Paris à quatre heures du matin, et je vous assure qu'avant midi j'aurai obtenu la mise en liberté de ce pauvre homme.

Comme le prétendu colonel parlait ainsi, on entendit dans le lointain le sifflet du train de Cologne;

— Je vais prendre les billets, dit-il.

Antoinette songeait à sa sœur, malade à Cologne, à Milon, qui allait coucher en prison; à Agénor qui était loin de se douter des angoisses qu'elle éprouvait.

Agénor !

Si Agénor n'eut été à Paris, peut-être eut-elle hésité à revenir sur ses pas, en dépit des belles promesse du colonel Guépin.

Mais Agénor ne se joindrait-il pas à ce dernier pour sauver Milon ?

Et Antoinette n'hésita plus.

Et elle monta dans le train qui partait pour Paris en compagnie de cette fille d'aventures et de ce colonel de table d'hôte qui étaient les véritables provocateurs de l'arrestation du malheureux Milon.

XLVIII

— Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne pour moi, murmurait Antoinette, quatre heures après en serrant avec effusion les mains de Mademoiselle Guépin.

Elle avait les yeux pleins de larmes; mais son cœur débordait d'espoir.

Le colonel parlait avec un rare aplomb de ses hautes influences.

Les ministères s'ouvraient devant lui ; les ministres l'appelaient « cher ami. »

Mademoiselle Guépin avait émis sur-le-champ cette opinion :

— Papa, tu feras bien, en arrivant, de courir chez le garde-des-sceaux.

Comment Antoinette se serait-elle refusée à croire au pouvoir de gens si connus ?

Et puis, il y avait pour elle un fait matériel qui lui enlevait toute défiance et tout soupçon.

Cet excellent colonel, parti de Paris pour Cologne, ne revenait-il pas à Paris tout exprès pour elle ?

Antoinette avait été expansive.

Elle avait raconté l'histoire de Milon, avoué qu'il était bien réellement forçat évadé, mais forçat in-

nocent, condamné pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Et elle avait parlé de son enfance à elle, Antoinette, et de l'affection qu'elle avait gardée à son vieux serviteur.

Cet excellent colonel, qui ne doutait de rien, avait dit alors :

— Raison de plus, s'il en est ainsi, pour obtenir sa liberté immédiate. Seulement, jusqu' à ce que son jugement ait été révisé, ce qui ne peut manquer, je vous le promets, mademoiselle, peut-être lui sera-t-il interdit de quitter Paris...

Comment, avec de telles paroles, ne pas gagner la confiance absolue de la naïve Antoinette ?

Le colonel avait fait plus encore.

A la gare de Creil, il s'était chargé d'une dépêche à expédier à Cologne.

Antoinette écrivait à sa sœur :

« Retard de vingt-quatre heures. Bien portante. J'arriverai demain. »

La dépêche était adressée à M. le major Avatar, à Cologne, hôtel de Dresde.

Aussi on comprend maintenant l'effusion d'Antoinette, comme le train entrait dans la gare de Paris.

Le colonel lui dit alors :

— Nous habitons tout près d'ici ma fille et moi.

Voulez-vous nous permettre de vous conduire chez nous?

Antoinette songea bien un moment à refuser et à courir à Auteuil où Agénor était resté sans doute ; mais le colonel insista, en disant qu'il n'allait que prendre le temps de changer d'habits et qu'il s'en irait tout de suite au ministère.

Antoinette accepta.

Elle monta dans la voiture de place que le colonel fit avancer.

Elle entendit le colonel, qui était monté à côté du cocher, lui dire :

— Rue Bellefond, numéro 21.

De quoi aurait-elle eu peur.

D'ailleurs, elle songeait au pauvre Milon, qui, à cette heure, était en prison, et versait sans doute de grosses larmes.

Dix minutes après, la voiture de place s'arrêtait devant le numéro 21.

La rue Bellefond est une rue solitaire, entre deux rues bruyantes et passagères, la rue de Rochechouart et celle du Faubourg-Poissonnière.

Derrière ses maisons d'apparence chétive et vieillote s'étendent de vastes jardins, dans lesquels on trouve encore de grands arbres.

Le numéro 21 était une de ces maisons-là.

On entrait par une porte bâtarde ouvrant sur un

vestibule, au bout duquel était une petite cour pavée.

Au-delà de la cour, une claire-voie ; au-delà de la claire-voie, un jardin.

Au fond du jardin, à demi-caché par une touffe d'arbres, un pavillon.

Antoinette put voir tout cela vaguement, car il n'était pas jour encore.

Le colonel avait sonné, la porte s'était ouverte et le concierge n'avait rien demandé.

Mademoiselle Guépin avait poussé la claire-voie, puis elle avait pris Antoinette par la main.

Nous habitons le pavillon qui est au fond du jardin.

Elle avait une clé et la mit dans la serrure, tandis que le colonel demeurait en arrière pour payer le cocher.

Antoinette se trouva alors au seuil d'un vestibule d'où s'échappait une odeur de moisi.

Le pavillon n'avait pas l'air d'être habité ordinairement.

Cependant, au bruit que la porte avait fait en s'ouvrant, un autre bruit avait répondu.

Un bruit de pas à l'étage supérieur.

— C'est ma femme de chambre qui se lève, dit Mademoiselle Guépin.

En effet, Antoinette entendit une voix qui disait :

— Qui donc est là ?

— Moi, répondit la belle brune.

Les pas s'arrêtèrent et ne descendirent point l'escalier.

Mademoiselle Guépin poussa une porte au fond du vestibule et dit à Antoinette :

— Tenez, mademoiselle, entrez là, c'est la chambre de feu ma mère. Je vais vous faire allumer du feu.

En même temps elle s'était procuré de la lumière en allumant un bougeoir qui se trouvait sur une table dans le vestibule.

Elle posa ce bougeoir sur la cheminée et Antoinette sans défiance entra derrière elle.

La pièce où elle pénétrait était une petite chambre dont les murs étaient recouverts d'étoffe perse à ramages sombres, le mobilier assez chétif et le sol carrelé de ce gros carreau rouge destiné à recevoir l'encaustique.

Antoinette éprouva un sentiment de malaise indéfinissable et subit en entrant dans cette chambre.

Mais mademoiselle Guépin se hâta de lui dire :

— Depuis la mort de ma mère, on entre rarement ici.

Il y avait un feu tout prêt dans la cheminée.

Mademoiselle Guépin mit une allumette dessous, et comme il commençait à flamber, elle dit à Antoinette :

— Vous devriez prendre quelques minutes de repos. Mon père va se mettre en campagne tout de suite.

Il est cinq heures; avant huit heures, il aura déjà du nouveau à nous apprendre.

Vous devez être brisée, essayez de dormir une heure ou deux, ajouta-t-elle.

Et avant qu'Antoinette eût répondu, elle se retira.

Alors, le sentiment pénible qui s'était emparé d'Antoinette en entrant dans cette chambre, la reprit.

Pourquoi ?

Il lui eût été impossible de le dire.

La chambre n'avait qu'une croisée dont les grands rideaux étaient rigoureusement tirés.

Antoinette étouffait : elle avait besoin d'air.

Elle tira les rideaux pour ouvrir la fenêtre et laisser arriver l'air du jardin jusqu'à elle.

Mais, ô surprise ! la fenêtre n'existait plus; on l'avait murée. Les rideaux ne recouvraient plus que l'embrasure. Antoinette recula stupéfaite; puis, éprouvant un redoublement d'anxiété, elle courut à la porte et voulut l'ouvrir.

La porte était fermée.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! appela-t-elle.

Mademoiselle Guépin ne répondit pas.

Alors, la peur s'empara d'Antoinette d'autant plus facilement, qu'elle s'aperçut que la perse des murs recouvrait un épais capiton de laine destiné à étouffer tous les bruits et à ne rien laisser parvenir au dehors.

Et la peur d'Antoinette était si grande qu'elle se mit à crier :

— A moi ! au secours !

D'abord, on ne répondit pas.

Sa voix ne rencontrait pas d'écho dans une chambre sans croisée, et dont les murs et le plafond étaient couverts d'un épais matelas.

Cependant elle répéta :

— A moi ! au secours !

Et elle eut un moment de honte, car une clé tourna dans la serrure.

Elle crut que c'était mademoiselle Guépin, qui allait entrer et se montrer tout étonnée de son épouvante.

Mais soudain elle recula, l'œil hagard, saisie à la gorge par une indescriptible horreur.

Une femme était sur le seuil, un flambeau de cuivre à la main, qui la regardait et disait en ricanant :

— Puisque tu es sainte, voilà une belle occasion de faire un miracle, hein ?

Dans cette femme, Antoinette éperdue avait re-

connu Madeleine la Chivotte, sa persécutrice à Saint-Lazare, celle qui avait tenté de l'empoisonner...

Madeleine riait de son mauvais rire et disait :

— Tu peux crier, ma bichette, les murs sont ici comme dans la tour de Nesle qu'on jouait à la Porte-Saint-Martin.

Et elle déclama :

— Ces murs étouffent les cris, éteignent les sanglots...

— Absorbent l'agôoonie !... dit une autre voix derrière l'affreuse Chivotte.

Et Antoinette tomba à genoux et murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

La voix qui venait de terminer la phrase de la Chivotte était une voix d'homme.

Et cet homme qui apparut à son tour sur le seuil, c'était Polyte !

Polyte le voleur, Polyte, l'être ignoble et dégradé qui avait osé parler d'amour à Antoinette et la faire passer pour sa maîtresse...

— Cette fois, murmura la Chivotte, si tu nous échappes, ma petite, tu auras de la chance.

Le faux colonel et sa fille avaient disparu.

XLIX

Laissons Antoinette au fond du jardin de la rue de Bellefond, dans le pavillon où elle est gardée par ces êtres indignes, la Chivotte et Polyte, et revenons à Vanda.

Vanda était bien la femme que Rocambole avait devinée.

Energique, patiente, intelligente. Un corps de séraphin, une âme d'acier.

Quand elle s'était mise à la croisée et avait vu Rocambole avec l'officier de paix et les deux agents, elle avait tout deviné, tout compris avant qu'il parlât.

Alors elle était descendue, disant à Madeleine :

— Attendez-moi, je reviens!

Dans la pièce voisine, qui était le cabinet de Rocambole, était une boîte qui renfermait une demi-douzaines de pilules, brunes, grosses comme la tête d'une épingle et dures comme le diamant. Quel était leur pouvoir?

Vanda ne le savait pas au juste; mais un jour Rocambole lui avait dit :

— Si jamais je suis arrêté, tâche, par tous la

moyens possibles, de me faire parvenir une de ces pilules. Le reste me regarde !

— Est-ce du poison ? avait-elle demandé.

— Oui et non. Mais on pourrait l'avaler sans danger. Il faut près de six heures pour qu'il se dissolve.

C'est pourquoi Vanda avait pris une de ces petites boules et l'avait placée dans le coin de sa bouche.

Puis tandis qu'elle embrassait Rocambole, la pilule avait fait son chemin.

Vanda n'avait témoigné ni faiblesse, ni désespoir.

Elle avait embrassé Rocambole presque en riant, en femme qui croit que la politique est le seul mobile de cette arrestation sans gravité.

Puis, tandis que les agents emmenaient Rocambole, Vanda, rentrant dans le petit hôtel, s'était dit :

— Rocambole arrêté, Antoinette disparue avec Milon, moi seule pour tout sauver !

Telles étaient les paroles du maître !

Avant d'ouvrir la porte de cette chambre dans laquelle l'attendait Madeleine, Vanda avait déjà organisé tout un plan de conduite.

— Mon enfant, dit-elle à la jeune fille en fermant la porte et venant s'asseoir auprès d'elle, écoutez-moi...

— Comme vous êtes pâle ! murmura Madeleine émue.

Vanda poursuivit :

— Vous avez échappé à la brutalité de Pierre le mougick, à la dent meurtrière des loups, aux infâmes desseins de M. de Morlux...

— Eh bien? fit Madeleine anxieuse.

— Tout cela n'est rien encore.

Madeleine se leva. Elle était devenue pâle comme Vanda; mais elle se tint droite, néanmoins, et son œil bleu eut des flammes.

— Voilà comme je vous aime! dit Vanda. Vous êtes une vraie femme forte.

— Qu'est-ce encore? demanda Madeleine dont la voix se raffermit.

— C'est un coup de foudre, répondit froidement Vanda.

— Antoinette?

— Je ne sais pas.

— Milon?...

— Je ne sais pas non plus.

— *Lui*...

Et Madeleine prononça ce mot avec un accent qui disait toute la foi qu'elle avait dans cet homme étrange qu'on appelait Rocambole.

— Arrêté! prisonnier! répondit Vanda.

Madeleine jeta un cri.

Mais Vanda lui prit la main.

— Je suis là, moi, dit-elle.

— Ma sœur ! où est-elle ? répéta Madeleine.

— Je la sauverai ! répondit la Russe.

En ce moment, Noël entra.

L'ancien valet-de-cœur était tout bouleversé.

— Ils ont arrêté le maître, ils l'ont emmené, dit-il.

Vanda l'écrasa d'un regard hautain.

— Et tu as peur ? dit-elle, peur pour toi ?

Mais Noël était un chien fidèle.

— Ah ! maîtresse, dit-il, pouvez-vous parler ainsi ?

— C'est moi qui commande maintenant, dit-elle.

— J'obéirai.

Et Noël s'inclina.

Vanda lui montra Madeleine.

— Tu vas conduire mademoiselle chez ta mère, dit-elle.

— Rue Serpente ?

— Oui.

— Pourquoi ne resterais-je pas auprès de vous, madame ? demanda Madeleine.

— Pourquoi ? je vais vous le dire, mon enfant. Au moment où la bataille semblait gagnée, nous l'avons perdue.

— Ah !

— Le monsieur de Morlux, de Russie, celui qui voulait votre mort et qui, je l'espère, est mort lui-même, n'était pas le seul à avoir juré votre perte et celle de votre sœur. Il a laissé à Paris des auxiliai-

res; et ces auxiliaires ont profité de notre absence.

— Que dites-vous?

— Antoinette et Milon ont disparu. Rocambole est arrêté. Comprenez-vous?

— Mon Dieu!

— Ce n'est pas *lui* qui m'inquiète, reprit Vanda. Les murs des prisons tombent sous son souffle, comme s'évanouit une bulle de savon sous les lèvres enflées d'un enfant; mais c'est Milon, c'est *elle*...

— Oh! vous la sauverez, n'est-ce pas? fit Madeleine.

— Je la retrouverai, voulez-vous dire. Mais pour cela, il faut que vous vous laissiez guider...

— Je suis prête à vous obéir, dit Madeleine avec soumission.

— Ecoutez-moi bien, poursuivit Vanda. Si l'on est venu arrêter le *maître* à la porte de cette maison, c'est que nos ennemis connaissaient cette retraite. Vous n'y êtes donc plus en sûreté. Suivez Noël, ayez foi en lui comme en moi, comme au *maître*.

— Mais vous, madame?

— Moi, dit Vanda avec un fier sourire, je vais lui prouver que je suis digne de *lui*.

Et elle ajouta, s'adressant à Noël :

— Tu me réponds de Madeleine sur ta vie.

— Oui, maîtresse.

— Il faut que je te revoie avant ce soir ; où te retrouverai-je?

— Rue Serpente, si vous voulez...

— Non, je pourrais être suivie.

— Où donc, alors?

Vanda parut réfléchir :

— A huit heures, ce soir, dit-elle enfin, derrière le théâtre Ventadour, rue Monsigny.

— J'y serai, répondit Noël.

Sur l'ordre de Vanda, Madeleine jeta un manteau sur ses épaules, laissa ses bagages villa Saïd et prit le bras de la femme russe.

Noël les suivit et tous trois sortirent du petit hôtel...

L'arrestation de Rocambole fait quelque bruit.

Le concierge de l'avenue, qui avait une grande considération pour les Russes en général et en particulier, salua Vanda avec respect.

— Allez me chercher une voiture, lui dit-elle. Je vais à l'ambassade russe.

— Oh! dit le concierge avec un sourire intelligent. je pense bien que ça ne peut pas être grave. On ne va pas à la guillotine pour politique.

Vanda monta en voiture avec Noël et Madeleine.

Mais près de l'Arc-de-Triomphe; elle les quitta.

Et tandis que Noël ramenait la jeune fille dans Paris, Vanda monta dans l'omnibus qui traverse les

Champs-Elysées et s'en va à Auteuil par l'avenue de Saint-Cloud.

Vanda savait aussi bien que Rocambole, — ce que n'avait jamais su Noël, — où l'on avait laissé Antoinette et Agénor.

Rocambole n'avait pu lui donner aucun détail; tout ce qu'elle savait, c'est qu'Antoinette avait disparu.

Néanmoins, Vanda courait à Auteuil.

Elle y courait, parce qu'elle pensait bien qu'elle trouverait soit Agénor, soit Mme Raynaud, soit la belle Marton.

Quand elle arriva, la grille était grande ouverte, et le père Philippe accourut.

— Ah! madame! dit-il, vous savez... le malheur...

— Je sais tout.

— Ah!

— Où est M. Agénor de Morlux?

— Il est parti.

Quand?

— Il y a une heure. Il est monté dans une voiture et il est allé à Paris.

Vanda n'en entendit pas davantage; elle passa outre et se dirigea vers le pavillon.

Sur le seuil, la mère Philippe pleurait silencieusement et la belle Marton se tordait les mains.

Vanda posa la main sur l'épaule de cette dernière:

— Pourquoi te désoles-tu ? fit-elle.

Marton leva la tête.

— Ah ! dit-elle, vous venez trop tard.

— Non, dit Vanda. N'as-tu donc plus confiance en moi ?

Ces mots mirent du baume au cœur de Marton.

— Je sais bien que vous pouvez beaucoup, vous, dit-elle.

— Oui, répondit Vanda, quand on m'aide...

Marton se releva l'œil en feu...

— Parlez, ordonnez, je suis prête ! dit-elle.

— Il faut, dit froidement Vanda, qu'à nous deux nous retrouvions Antoinette et que nous la sauvions. Viens !...

Et sans entrer dans le pavillon, Vanda emmena la belle Marton avec ell

L

Transportons-nous maintenant rue de la Pépinière, à l'hôtel de Morlux, deux jours après les événements que nous venons de raconter.

Il est sept heures du matin.

Une voiture vient d'entrer dans la cour, suivie d'un fourgon de chemin de fer portant des bagages.

Dans le fourgon, deux domestiques en livrée.

Dans la voiture, deux hommes en costume de voyage.

Les deux domestiques ne sont autres que Pierre le mougick et l'Italien Beruto, le valet de chambre de la comtesse Vasilika.

Les deux voyageurs qui descendent de voiture sont, on le devine, M. le vicomte Karle de Morlux et son compagnon inséparable, Yvan Potenieff.

Pendant la route, — une route de huit jours, — le gentilhomme français et l'officier russe se sont liés intimement.

Yvan a une confiance illimitée en M. de Morlux.

En revanche, M. de Morlux a promis à Yvan qu'on retrouverait Madeleine.

— Mon cher Yvan, dit le vicomte en prenant le jeune Russe par la main, venez avec moi. Cette maison est à vous...

Et il conduisit Yvan au premier étage de l'hôtel et l'installa dans un somptueux appartement.

Beruto était plein de soins touchants pour son nouveau maître.

Tandis qu'on déchargeait les bagages, il disait aux gens de l'hôtel :

— Mon pauvre maître est bien malade... mon pauvre maître est fou... il est amoureux d'une femme qui n'existe pas !...

Et les gens de l'hôtel regardaient Yvan avec compassion.

Pierre le mougick ne peut plus jouer son rôle de muet, car Yvan sait fort bien qu'il a une langue; mais il s'est fait un accent guttural qui ne ressemble plus du tout à la voix d'Yvan.

D'ailleurs, Pierre ne parle que le russe.

Or, tandisqu'Yvan s'installe dans son appartement, M. de Morlux, enfermé dans sa chambre, brise d'une main fiévreuse le cachet de plusieurs lettres,

L'une est de Timoléon :

« Monsieur le vicomte.

« J'ai passé hier à votre hôtel. Le suisse m'a dit avoir reçu de vous une dépêche datée de Berlin. Donc, vous revenez. Ne perdez pas de temps, à votre retour. Mlle Guépin vous attend rue de Londres.

« Votre serviteur,

« TIMOLÉON.

« *P. S.* Je tiens Antoinette. Je m'en déferai au plus juste prix. »

— C'est Madeleine qu'il faudrait tenir, murmure M. de Morlux en passant une main fiévreuse sur son front.

Et il ouvre une seconde lettre.

Celle-là est ainsi conçue :

« Monsieur le vicomte,

« Je réponds à Paris, où vous devez arriver demain matin, à votre lettre datée de Berlin.

« Vous me demandez si la folie se guérit. La folie, oui; la monomanie, non.

« Si le jeune officier russe dont vous me parlez déraisonnait complétement, s'il avait complétement perdu l'esprit, avec des douches nombreuses, vieux système, et un traitement dont je suis l'inventeur, nous en viendrions certainement à bout.

« Mais, s'il est simplement monomane, et si sa monomanie consiste à parler sans cesse d'une femme qui n'a jamais existé que dans son imagination, je ne puis vous répondre de rien, quelque intérêt que vous portiez à votre cher malade et à sa famille qui vous l'a confié à votre départ de Russie.

« Néanmoins, je ne puis rien affirmer, rien préciser, avant d'avoir vu le sujet.

« Je serai donc chez vous dès demain matin à huit heures, et, si besoin est, j'emmènerai ce jeune homme, sous un prétexte quelconque, dans ma maison de santé où tous les soins possibles lui seront donnés.

« O. LAMBERT.

« *Médecin-aliéniste*

« à Passy, Grande-Rue, 39. »

M. de Morlux, après avoir lu cette lettre, consulte sa montre.

Il est près de huit heures.

— J'aurais pourtant bien voulu, murmure M. de Morlux, courir auparavant chez Mlle Guépin. N'importe! attendons le docteur.

La cloche de la porte d'entrée se fait entendre...

Puis, après elle, le coup de sonnette du suisse qui avertit le valet de chambre de l'arrivée d'un visiteur.

M. de Morlux se met à la fenêtre de son cabinet qui donne sur la cour.

C'est le médecin aliéniste qui arrive.

Le docteur est un homme entre deux âges, abritant de petits yeux gris derrière des lunettes bleues, et portant avec emphase la cravate blanche et l'habit noir des gens de sa profession.

M. de Morlux va à sa rencontre.

— Mon cher docteur, lui dit-il en lui serrant la main, je ne vois qu'un moyen de vous permettre d'étudier à l'aise votre futur pensionnaire.

— Lequel? lui demande M. Lambert.

— Nous arrivons de voyage, lui et moi; nous avons passé la nuit en chemin de fer. Nous mourons de faim. Malgré l'heure matinale, nous allons déjeuner. Vous l'entendrez causer.

— Parfait, dit le docteur.

— Ah! je dois vous dire, ajouta M. de Morlux,

que la famille Potenieff est immensément riche et qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice pour obtenir la guérison de son cher Yvan.

— On fera tout ce qu'il est humainement possible de faire, répondit le docteur, alléché par la perspective d'une pension royalement payée et d'honoraires fabuleux.

. . . . . .

Deux heures plus tard, M. de Morlux, Yvan son hôte, et le docteur, qui a été présenté au jeune Russe comme le notaire de la maison, sont à la fin d'un plantureux déjeuner.

Les liqueurs de Mme Amphoux ont aidé le café à précipiter la digestion. Les cigares de la Havane les plus purs remplissent la salle à manger d'une fumée bleue.

C'est l'heure des confidences.

Yvan parle de Madeleine.

De quoi parlerait-il, en vérité?

Yvan, qui compte sur les largesses de sa chère cousine la comtesse Wasilika, ne parle de rien moins que d'acheter un palais pour y loger Madeleine.

Ici le docteur prend au sérieux son rôle de notaire improvisé :

— Je possède une maison charmante à Passy, dit-il. Je voudrais la vendre. Vous plairait-il de la voir?

Et il fait de sa maison un récit tel que Yvan, enthousiasmé, s'écrie :

— Si elle est telle que vous le dites, je l'achète.

— Allons la voir, répond le docteur.

M. de Morlux avait déjà donné ses ordres. Sa victoria à deux chevaux est attelée dans la cour.

— Allez, dit-il à Yvan, et revenez pour dîner.

Yvan et le faux notaire montent en voiture. Beruto, le serviteur fidèle, monte auprès du cocher, les deux battants de la porte cochère s'ouvrent et les deux trotteurs, à qui on a rendu la main, s'élancent dans la rue.

La victoria gagne le boulevard Malesherbes, elle descend vers la Madeleine, longe la rue Royale, traverse la place de la Concorde et gagne les Champs-Elysées.

C'est l'heure du bois. Paris est ensoleillé comme Naples ou Portici.

Les cavaliers se croisent, les voitures découvertes se suivent à la file.

C'est le vendredi saint, c'est Longchamp!

La mode vient aux Champs-Elysées et descendra jusqu'au lac pour montrer ses toilettes de printemps. Le gandinisme et la bicherie se sont donné rendez-vous.

Au faubourg Saint-Honoré, qui a ouvert ses portes à ses calèches élégantes, se mêle l'austère faubourg

Saint-Germain avec ses carosses surannés et ses vieux trotteurs mecklembourgeois.

Le tout Paris des romans est là.

Yvan étourdi, grisé de lumière et de grand air, regarde et s'étonne...

Qu'est-ce que la perspective Newski, auprès de tout cela?

Pétersbourg, la ville aux coupoles d'or, est une vassale auprès de Paris.

Mais tout à coup Yvan jette un cri...

Un cri de joie, un cri de folle ivresse...

— Madeleine! dit-il, c'est Madeleine!...

Et il se dresse dans la victoria, et tout son corps se penche en avant, tandis que ses bras se tendent...

Une victoria à caisse bleue, à train jonquille, vient de passer, rapide comme l'éclair, auprès de celle où Yvan et le docteur étaient assis.

Dans cette victoria, qu'emportent deux admirables trotteurs irlandais, une femme, au sourire rêveur, aux cheveux blonds, vêtue d'une robe bleue, rendait, à droite et à gauche, les saluts qu'on lui adressait.

Et Yvan, saisi de vertige, répéta :

— Madeleine! c'est Madeleine!

Beruto, le valet fidèle, fronce alors le sourcil.

L'échafaudage habile de la vengeance de Wasilika va-t-il donc crouler tout à coup?

LI

L'Italien Beruto, le fidèle valet de chambre de la comtesse Wasilika, eut une nouvelle et véritable angoisse.

Beruto n'avait jamais vu Madeleine, mais aussi bien que M. de Morlux, Beruto savait qu'elle existait.

Or, tout à coup Yvan s'écria :

— Voilà Madeleine !

Ce fut l'affaire d'une minute, mais dans cette minute il y eut tout un drame.

Voici comment :

La victoria dans laquelle était la jeune blonde était menée en demi-daumont par un jockey à veste rayée noir et blanc.

Le jockey, voyant que le Russe étendait les bras et paraissait connaître sa maîtresse, arrêta brusquement son porteur et son cheval de main.

— Que faites-vous donc ? s'écria le docteur, sortant de son flegme de faux notaire.

Mais déjà Yvan avait sauté à terre et s'élançait vers la victoria :

— Madeleine ! chère Madeleine !

La femme blonde, étonnée, fit un haut-le-corps et se recula.

Yvan monta hardiment dans la victoria.

Ce fut un scandale au milieu de ces trois cents voitures qui se croisaient en tout sens.

Mais le docteur avait suivi Yvan et le prenait par le bras.

— Vous êtes fou ! dit-il.

La jeune femme, effrayée, s'était pelotonnée au fond de sa voiture.

— Comment! s'écriait Yvan, vous ne me reconnaissez donc pas, chère Madeleine ?

Elle répondit :

— Je crois que cet homme est fou !

A cette voix, Yvan pâlit et se laissa entraîner par le docteur hors de la victoria.

Cette femme, ce n'était pas Madeleine !...

Mais elle lui ressemblait...

Elle lui ressemblait comme une sœur jumelle à une sœur jumelle, comme la goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

C'était étrange ! c'était surprenant !

L'étonnante légende des ménechmes, cette légende dont la tradition, le théâtre et le roman ont abusé, n'était donc pas une fable ?

Et Yvan demeurait là, pâle, l'œil hagard, la bouche

béante, au milieu des voitures qui manquaient de l'écraser.

La jeune femme salua le docteur qu'elle reconnut, lui sourit et fit un signe à son jockey.

Un médecin aussi célèbre que l'aliéniste Lambert ne pouvait être inconnu à personne.

Une demi-douzaine de jeunes gens, qui s'étaient arrêtés, les uns à cheval, les autres en tilbury ou en panier-chaise autour de la victoria, sourirent comme avait souri la jeune femme, son premier mouvement d'effroi passé.

Celle-ci cria au docteur, en dépassant la voiture dans laquelle il venait de faire remonter Yvan :

— Elle est mauvaise, mon bon ! On ne se promène pas avec ses clients, un jour de Longchamp, en pleins Champs-Elysées.

Ce fut un éclat de rire général.

Yvan n'y comprit rien.

Pour lui, étranger à l'argot parisien, le mot *clients* s'appliquait bien davantage à un notaire qu'à un médecin.

Deux jeunes gens à cheval murmurèrent en passant :

— Ce docteur n'en fait jamais d'autres ! au lieu de tenir ses fous enfermés, il les promène.

Yvan aurait pu les entendre ; mais il ne les enten-

dit pas, absordé qu'il était dans une stupéfiante rêverie :

— Etrange ressemblance ! disait-il.

Le cocher, sur un signe du docteur, avait rendu la main à ses chevaux, et la voiture continuait à monter les Champs-Elysées.

Beruto se remettait peu à peu de son émotion.

Quant au docteur, il se pencha vers l'ancien valet de chambre de la comtesse Wasilika et lui dit :

— Est-ce que cela lui arrive souvent ?

Beruto cligna de l'œil d'une façon qui voulait dire :

— Il prend toutes les femmes pour Madeleine.

— Ah ! bon, fit le docteur.

Puis il prit le bras d'Yvan et le serra un peu :

— Comment ! dit-il, cette demoiselle Madeleine que vous cherchez, ressemble à Clorinde ?

— Clorinde ? murmura Yvan d'un air hébété, qu'est-ce que Clorinde ?

— Eh bien, c'est la femme que vous venez de prendre pour Madeleine.

— Ah !... Et qu'est-ce que Clorinde ?

— Une déesse du demi-monde.

— Ah ! fit-il encore.

Puis il baissa la tête et ajouta :

— Excepté sa voix, qui n'est pas la même, c'est Madeleine trait pour trait.

Le docteur reprit :

— Du reste, vous pourrez lui rendre une visite quand bon vous semblera.

— Vraiment ? fit-il d'un air distrait.

Et il retomba dans son mutisme.

La foule des voitures allait s'épaississant à mesure qu'on approchait de la barrière de l'Etoile.

Elles étaient rangées sur sept files, trois qui montaient, quatre qui descendaient.

La file dans laquelle la voiture du docteur d'Yvan se trouvait était maintenant au pas.

Une file descendante continuait à trotter.

Tout à coup Yvan jeta un nouveau cri :

— Madeleine ! c'est elle, cette fois !

Un fiacre de la file descendante venait de passer auprès de la victoria de M. de Morlux.

Dans ce fiacre était une jeune fille.

Et cette jeune fille, cette fois Yvan ne se trompait pas, c'était Madeleine.

Madeleine, arrivée le matin à Paris, Madeleine que Vanda venait de confier à Noël et que celui-ci conduisait rue Serpente.

Et Madeleine avait vu Yvan, comme Yvan avait aperçu Madeleine.

Seulement elle n'avait pas crié, tant son émotion avait été forte.

Mais elle avait serré le bras de Noël et elle était

devenue si pâle que celui-ci avait cru qu'elle allait mourir.

Le fiacre, entraîné par le mouvement de la file, avait continué à descendre l'avenue. La victoria montait toujours au pas.

Ni le docteur, ni Beruto n'avaient rien vu.

Yvan seul avait aperçu la jeune fille et répétait :

— C'est elle! c'est bien elle!

Et, denouveau, il voulut s'élancer hors de la victoria.

Mais le docteur avait un poignet de fer et il le retint.

— C'est inutile, dit-il, vous ne la rattraperiez pas. Nous sommes obligés de suivre la file.

— Mais je veux la retrouvr, cependant! dit Yvan hors de lui.

— Rien ne sera plus facile tout à l'heure.

— Comment ? demanda-t-il vivement.

Le docteur avait échangé avec Beruto un nouveau regard.

Cette fois, si le médecin aliéniste avait encore eu le moindre doute, ce doute se serait évanoui.

Yvan, en deux minutes, avait cru deux fois voir Madeleine.

Pour le docteur, Yvan était fou à lier.

— Oui, disait Yvan, comment la retrouver ?

— Rien n'est plus facile.

— Mais...

— J'ai pris le numéro du fiacre.

Et le docteur dit au hasard :

— C'est le numéro *deux mille neuf cent dix-sept*.

— Eh bien ?

— En revenant de visiter ma maison, nous irons à l'administration des voitures.

— Oh ! parfait, dit Yvan qui crut comprendre.

Et il devint tout joyeux.

Le cocher de M. de Morlux coupa habilement la file, laissa l'avenue et entra dans la rue de Chaillot.

Vingt minutes après, le docteur et Yvan s'arrêtaient à la petite porte de la maison de santé, laquelle porte ouvrait sur une ruelle et se trouvait au bout du passage.

En entrant par là, le docteur évitait de montrer tout d'abord à Yvan l'enseigne de sa maison.

Yvan, tout absorbé qu'il était, suivit le docteur, qui lui fit traverser le jardin, poussa une porte au rez-de-chaussée et l'introduisit dans un petit salon, où il le pria d'attendre un moment.

— Je suis à vous dans deux minutes, lui dit-il.

— Faites, répondit Yvan, qui songeait toujours à sa chère Madeleine.

Beruto était demeuré dans le vestibule.

Le docteur appela deux infirmiers.

Ceux-ci accoururent :

— Vous allez me prendre ce gaillard que je viens de faire entrer là, dit-il en désignant la porte du petit salon, et vous allez lui donner une douche.

Les infirmiers entrèrent et le docteur s'éloigna.

Yvan, fort étonné de leur costume, leur dit :

— Que me voulez-vous ?

Ils se regardèrent en souriant.

Puis l'un d'eux lui dit :

— Venez prendre une douche, monsieur.

Yvan jeta un cri et comprit enfin le costume qu'il avait sous les yeux.

Il était dans une maison de fou...

Les infirmiers se jetèrent sur lui et le terrassèrent.

Beruto, dans le vestibule, riait d'un rire de démon.

LII

M. de Morlux avait hâte que le docteur Lambert fût parti, emmenant avec lui son futur pensionnaire Yvan.

Le vicomte avait bien autre chose à faire, vraiment !

A peine la victoria emportant le docteur et le jeune Russe eut-elle franchi le seuil de la cour, que M. de Morlux prit son chapeau, traversa le jardin et sortit

de son hôtel par la petite porte qui donnait sur le boulevard Haussmann.

Là, il se jeta dans une voiture de place et dit au cocher :

— Rue de Londres, et très-vite!

M. de Morlux était pressé de revoir Timoléon, ou plutôt d'avoir de ses nouvelles ; car celui-ci, dans sa lettre, disait :

« Vous demanderez à voir mademoiselle Guépin. »

M. de Morlux mit dix minutes à faire le trajet du boulevard Haussmann à la rue de Londres.

Le vicomte était attendu, car lorsqu'il eut demandé au concierge mademoiselle Guépin, on lui répondit qu'elle était chez elle et venait de rentrer.

Ce fut elle-même qui vint ouvrir.

M. de Morlux se trouva en présence d'une belle femme, à l'air effronté, et sur-le-champ il comprit qu'il avait affaire à des gens résolus.

— Mademoiselle, lui dit-il, je m'appelle le vicomte Karle de Morlux.

Elle s'inclina et répondit :

— Je sais pourquoi vous venez.

Et elle ouvrit la porte d'un petit salon meublé comme une chambre d'hôtel garni, dans lequel elle fit entrer le vicomte.

Celui-ci s'assit sur l'éternel canapé de velours

jaune d'Utrecht, et attendit que mademoiselle Guépin parlât.

Mais celle-ci se borna à consulter du regard la pendule à colonnes qui se trouvait sur le marbre nu de la cheminée, et à dire :

— Timoléon sera ici dans cinq minutes, monsieur. Mon père est allé le relever de sa faction.

— Plaît-il ? fit M. de Morlux.

— Vous pensez bien, monsieur, reprit-elle, que si l'oiseau est en cage, la cage n'est pas ici.

Elle eut un sourire cynique en prononçant ces mots, puis elle se mit à fredonner, allant et venant par la chambre, comme si M. de Morlux n'eût pas été là.

Cinq minutes après, en effet, retentit un coup de sonnette.

M. de Morlux entendit, aussitôt que la porte fut ouverte, répondre la voix bien connue de Timoléon.

Néanmoins, il eut un geste d'étonnement en voyant entrer un homme qu'il crut voir pour la première fois, un gros bonhomme rougeaud, aux favoris d'un blond ardent, chauve, les yeux abrités par des lunettes bleues, le corps emprisonné dans ce fourreau gris que les Anglais appellent un *twine*, et portant à la main un de ces chapeaux fabuleux de fabrique insulaire, qui justifient si bien le nom de tuyaux de poêle.

— Aoh! fit ce bizarre personnage, vous ne me reconnaissez pas, *my dear?*

— Il faut bien que je vous reconnaisse, puisque vous avez conservé votre voix, répondit M. de Morlux.

— Je n'ai conservé que cela, en effet, dit Timoléon.

En même temps, il prit le menton de mademoiselle Guépin, qui ne se montra nullement offensée.

— Petite, lui dit-il, tu n'as pas quelque leçon de piano à donner dans le quartier?

— Compris, répondit-elle.

Elle se leva, prit son châle et son chapeau, et se retira, laissant Timoléon et M. de Morlux maîtres du logis.

Alors Timoléon dit au vicomte :

— J'ai Antoinette sous la main.

— Vous me l'avez écrit...

— Et, cette fois, elle ne m'échappera pas.

— Rocambole est bien fort, murmura M. de Morlux.

— Ah! vous y croyez enfin?

— Si j'y crois! dit le vicomte, qui songea en frissonnant aux événements de Russie.

— Je gage que vous vous êtes rencontrés là-bas?

— Oui, fit M. de Morlux d'un signe.

Un sourire vint aux lèvres de Timoléon.

— Je viens de vous faire cette question-là pour la forme, dit-il, car je sais à peu près tout. Vous êtes allé vous débarrasser de Madeleine, et Madeleine a été sauvée.

— Oh ! je la retrouverai ! fit M. de Morlux avec un accent de rage.

— Moi aussi, dit Timoléon.

— Cependant Rocambole doit veiller sur elle comme un dragon.

Timoléon se prit à rire :

— Écoutez, monsieur le vicomte, dit-il; vous me raconterez vos aventures ensuite. Voici les miennes : j'ai laissé ma fille en Angleterre, ma fille était mon point vulnérable et nous n'eussions pas été battus une première fois, si elle n'eût été au pouvoir de Rocambole.

Je suis donc revenu à Paris et je suis allé, devinez où ?

— Je ne sais... dit M. de Morlux.

— Je suis allé me livrer à la police. J'étais accusé de vol commis chez vous, il y avait eu escalade, effraction, du moins ils le croient là-bas. C'était un cas de galère. Cependant on ma laissé libre. Savez-vous pourquoi ?

— Vous avez démontré votre innocence ?

— Je n'ai pas même pris la peine de me disculper. Non, j'ai demandé ma liberté en échange de

la liberté de Rocambole, que j'ai promis de livrer.

M. de Morlux hocha la tête :

— On ne livre pas Rocambole, dit-il.

— Vous croyez ?

— On ne prend pas Rocambole, fit encore M. de Morlux avec l'accent de la conviction.

— C'est ce qui vous trompe.

Et comme le vicomte faisait un dernier geste d'incrédulité, Timoléon ajouta avec calme :

— Cependant Rocambole est depuis une heure au secret, à la Conciergerie.

Ce fut un coup de tonnerre.

M. de Morlux se leva comme s'il eût été remis sur ses jambes par une décharge électrique, et il regarda Timoléon d'un air qui voulait dire :

— Ne vous moquez-vous pas de moi ?

— Mais non, dit Timoléon, répondant au regard. Je dis la vérité vraie. Rocambole est arrêté.

— Il s'évadera.

— Non, dit Timoléon. Les précautions sont trop bien prises.

— On le renverra au bagne et il s'évadera du bagne.

— Vous vous trompez encore, monsieur le vicomte.

— En quoi ?

— Au bagne, la complicité de Rocambole dans le

meurtre du garde-chiourme qui avait tué le chien sera démontrée...

— Eh bien ?

— Et Rocambole sera guillotiné.

Un frisson parcourut tout le corps de M. de Morlux.

— Mais, reprit Timoléon, maintenant que nous savons que Rocambole n'est plus à craindre, causons...

— Soit, dit M. de Morlux, qui avait peine à se remettre de l'émotion que lui avait fait éprouver la nouvelle de l'arrestation de Rocambole.

— Il a ramené Madeleine, reprit Timoléon.

— Où est-elle ? s'écria le vicomte au fond duquel se ralluma comme un volcan cet amour bestial que lui avait inspiré la jeune fille.

— Nous l'aurons sous la main quand je voudrai.

— Tout de suite alors !

— Oh! non pas, dit Timoléon; il faut causer d'abord.

— Causer de quoi ?

— Il faut nous entendre, je veux dire.

— Je comprends, vous voulez fixer un nouveau prix à vos services ?

— Naturellement.

— Parlez, j'attends...

—Voyez-vous, reprit Timoléon, il n'est rien de tel

que de voyager pour s'agrandir les idées et l'appétit Quand on a vu l'Angleterre, on s'aperçoit que la vie française est mesquine au possible.

— Après?

— Ici, quinze à vingt mille livres sont une fortune; là-bas, c'est la misère, et je veux vivre là-bas; ce pays me plaît.

M. de Morlux fronça le sourcil.

— Quelles sont donc vos prétentions? dit-il.

— Je voudrais vous vendre ces trois personnes qui ont depuis quelque temps troublé quelque peu votre sommeil.

— Ah!

— Rocambole d'abord. A combien estimez-vous Rocambole?

— Je ne sais pas.

— Antoinette ensuite, et puis Madeleine. Rocambole, nous n'avons plus à nous en occuper. Les deux autres, c'est différent. On en fera ce que vous désirerez.

Et Timoléon eut un de ces sourires énigmatiques qui donnent la chair de poule.

— Après? fit M. de Morlux.

— Que penseriez-vous d'un joli million? dit froidement Timoléon.

M. de Morlux fit un haut-le-corps.

— Monsieur, dit Timoléon en se levant, je m'at-

tendais à vous voir stupéfait, mais il faut vous attendre aussi à ce que je ne rabattrai rien de mes prétentions.

— Vous êtes fou!

— C'est à prendre ou à laisser.

— Vous êtes fou! répéta M. de Morlux en frappant du pied.

— Je ne dis pas non. Seulement, je sais quelqu'un qui me donnera le million que je veux.

— Qui donc?

— M. Agénor de Morlux, votre neveu, à qui je reconduirai Antoinette.

Le vicomte attacha un étrange regard sur Timoléon, et il y eut entre ces deux bandits une éloquente minute de silence...

C'était le sort des deux orphelines qui était en jeu.

LIII

Que devenait Antoinette?

Nous avons vu la jeune fille conduite dans le pavillon isolé au fond d'un jardin de la rue Bellefond enfermée par mademoiselle Guépin, esclave docile des volontés de Timoléon; puis s'effrayant en reconnaissant que la fenêtre était murée, les murs capitonnés, et appelant au secours.

Nous avons vu enfin l'horrible Chivotte et le hideux Polyte faire irruption dans la chambre.

Antoinette se crut perdue.

Cette femme qu'elle avait devant elle avait voulu l'empoisonner à Saint-Lazare.

Cet homme avait osé lui parler un langage ignoble.

Aussi, à leur vue, Antoinette tomba-t-elle à genoux, murmurant :

— Mon Dieu! mon Dieu ! ayez pitié de moi.

Les deux infâmes créatures répondirent par un ricanement.

— Hé ! hé ! ma petite, disait la Chivotte, nous allons régler nos comptes de Saint-Lazare.

— Tu ne refuseras plus d'aimer ton Polyte, cette fois, hurla le misérable avec l'accent d'une joie sauvage.

— Tu feras ce que bon te semblera de mademoiselle, dit alors la Chivotte, mais quand je lui aurai flanqué une tripotée.

Et elle s'avança sur elle les poings fermés.

— Ah ! dit-elle encore, tu es la sainte, toi, tu fais des miracles, tu sors de prison dans une bière et tu ressuscites.

Et pendant ce temps, mon amour, on s'ameute contre Madeleine la Chivotte, sous prétexte qu'elle ne croit pas à tes miracles, et on manque de las-

sommer dans une cour de Saint-Lazare... Je te vas mettre en miettes, cette fois !

Et elle leva les deux mains à la fois sur Antoinette.

Antoinette, toujours à genoux, ne chercha point à parer le coup.

Elle attendit, victime résignée, qu'il plût à ce monstre femelle de frapper.

Mais comme les deux poings de la Chivotte allaient retomber sur la tête de la jeune fille Polyte prit l'horrible créature à bras-le-corps et la jeta à l'autre bout de la chambre.

— Touche pas à mademoiselle, dit-il, ou je te casse les reins. J'aime mademoiselle, et j'en veux faire mon épouse.

La Chivotte tomba, se releva et se rua de nouveau sur Antoinette.

Mais Polyte arriva encore à temps pour la défendre.

Ce fut alors une lutte sauvage entre ces deux êtres abrutis et dégradés.

Le même degré d'infamie rapproche les sexes; la femme tombée dans le ruisseau, celle qui a passé la moitié de sa vie en prison, devient forte comme un homme, brutale comme lui.

La Chivotte était de taille à résister à Polyte.

Antoinette faisait des vœux ardents pour la Chivotte.

Elle préférait être rouée de coups, sinon assassinée par celle-ci, que tomber au pouvoir de Polyte.

La lutte fut opiniâtre, sauvage.

Ils poussèrent des cris de bête fauve ; ils épuisèrent le vocabulaire honteux de l'argot des bagnes.

Mais la porte était fermée, la fenêtre murée, les murs capitonnés, et il était difficile que leurs hurlements fussent entendus du dehors.

Cependant, tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas.

Les bêtes féroces qui cherchent à s'entre-dévorer dans la cage d'une ménagerie, ne rentrent pas plus subitement dans l'ordre et l'obéissance en voyant apparaître le dompteur, sa terrible cravache à la main.

Un homme venait de s'arrêter sur le seuil, et à la vue de cet homme, honteux et confus tous deux, la Chivotte et Polyte se séparèrent et reculèrent chacun de deux ou trois pas..

Antoinette n'avait jamais vu Timoléon ; elle le prit pour un libérateur.

Et, se précipitant sur lui les mains tendues et suppliantes :

— Sauvez-moi ! monsieur, au nom du ciel ! lui dit-elle.

Mais Timoléon, au lieu de lui répondre, regarda sévèrement les deux misérables et leur dit :

— Allez-vous m'expliquer, tas de canailles, ce qui vous arrive ?

La Chivotte répondit la première :

— Faut pas m'en vouloir, maître ; mais quand j'ai vu cette chipie qui m'avait fait tant de mal à Saint-Lazare, j'ai perdu la tête et j'ai voulu l'aplatir comme une galette.

Timoléon regarda Polyte.

— Et toi ? dit-il.

— Moi, répondit Polyte, j'ai pas voulu.

— Ah !

— Et puis, je suis tombé amoureux de la demoiselle... et dame !

— Je vous défends, entendez-vous bien ? de faire du mal à cette jeune fille, dit Timoléon. Vous êtes ici pour la garder, pour l'empêcher de s'évader...

Antoinette comprit alors que Timoléon, au lieu d'être un libérateur, n'était qu'un geôlier.

Timoléon fit un signe impérieux.

— Sortez ! dit-il, et souvenez-vous que, si vous transgressez mes ordres, je vous renvoie en prison, d'où vous n'êtes sortis qu'à ma prière et parce que j'avais besoin de vous.

Tous deux sortirent la tête basse.

Alors Timoléon ferma la porte et s'approcha d'Antoinette.

— Mademoiselle, dit-il, vous ne me connaissez pas?

— Je vous vois pour la première fois, dit-elle toute tremblante; mais, qui que vous soyez, monsieur, au nom du ciel! expliquez-moi ce qui se passe et quel horrible mystère m'enveloppe.

— C'est bien simple, répondit Timoléon. Vous savez assez de votre histoire pour qu'on ne vous cache pas la vérité. C'est moi qui ai fait arrêter Milon.

— Ah! fit-elle en regardant cet homme avec épouvante.

— Le colonel est mon esclave, sa fille une aventurière, et tout ce qu'ils ont fait était un coup monté d'avance.

— Mais que vous ai-je donc fait, monsieur? s'écria Antoinette, dont l'indignation domina l'épouvante.

Le regard étincelant qu'elle attacha sur Timoléon mit celui-ci mal à l'aise.

— Vous ne m'avez rien fait à moi, dit-il, mais il y a des gens que vous gênez et qui paieront un bon prix pour votre pension ici.

Et il sortit, laissant Antoinette atterrée.

Car Antoinette, après ces paroles, ne pouvait plus avoir de doutes; elle était retombée au pouvoir de ceux qui l'avaient une première fois fait enfermer à Saint-Lazare.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

En s'en allant, Timoléon avait fermé la porte, et Antoinette avait entendu le bruit des verroux qu'on tirait et de pènes qui couraient dans leurs serrures.

Puis plus rien...

Antoinette se remit à genoux et pria.

La prière donne de l'espoir. Dieu envoie sa confiance à ceux qui l'invoquent.

Et Antoinette espéra.

Elle espéra qu'Agénor et Rocambole, qui certainement la cherchaient, finiraient par la retrouver et la sauveraient encore.

La chambre où elle était n'avait aucune ouverture extérieure; elle était toujours éclairée par le flambeau que, plusieurs heures auparavant Mlle Guépin avait placé sur la cheminée.

Mais la bougie était aux trois quarts consommée, et Antoinette voyait avec terreur arriver le moment où elle s'éteindrait et la laisserait ainsi plongée dans les ténèbres.

Mais comme la bougie atteignait la bobêche, la porte s'ouvrit de nouveau.

Antoinette sentit son effroi changer de nature.

La porte venait de livrer passage à Polyte et à la Chivotte; mais ces deux misérables n'étaient plus les mêmes; ils n'avaient plus ni geste de menace, ni paroles insolentes, ni regards chargés de haine.

Ils roulaient, en baissant les yeux, une petite table chargée d'un modeste repas.

— Voilà votre déjeuner, dit la Chivotte.

Et tous deux se retièrent sans ajouter un mot.

.....

Sept jours s'écoulèrent ainsi.

Sept longues et mortelles journées, pendant lesquelles Antoinette passa successivement par toutes les angoisses du désespoir et tous les frissonnements de l'espérance.

Timoléon n'avait pas reparu.

Tantôt Polyte, tantôt la Chivotte lui apportaient à manger et renouvelaient la bougie de la cheminée.

Ni l'un ni l'autre ne lui adressait la parole, et Antoinette se gardait même de lever les yeux sur eux.

La Chivotte arrêtait parfois à la dérobée sur elle un œil chargé de haine.

Polyte ne pouvait se défendre d'un regard d'ardente convoitise.

Mais c'était tout.

Antoinette pleurait quelquefois et priait toujours...

Mais la douleur avait souvent raison de sa prière, et alors, songeant à son cher Agénor, à Madeleine, à Milon, à tous ceux qu'elle aimait, et, que peut-être, elle

en reverrait plus, sentant la folie la gagner dans cette tombe où elle était ensevelie toute vivante, elle se tordait les mains de désespoir et s'écriait :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vais-je donc mourir ?

Une nuit, — elle calculait que ce devait être la nuit, car il était toujours nuit pour elle dans ce sépulcre, — il lui sembla entendre un bruit singulier, étrange...

Il lui sembla que derrière ces murs voûtés et sans échos, quelque chose grattait, grattait sans relâche, et elle prêta l'oreille, et son cœur se prit à battre violemment, et elle espéra la délivrance...

LIV

La veille du jour où, pour la première fois Antoinette prêtait l'oreille à ce bruit singulier et plein d'espérance pour elle, comme tout ce qui est anormal et insolite dans la vie des prisonniers, une scène bizarre se passait au premier étage du pavillon.

Ce pavillon, demeure isolée, avait eu des destinées diverses depuis quinze ou vingt ans.

D'abord la maison de laquelle dépendait le jardin au bout duquel il était situé, avait été un hôtel avant d'être une maison à locataires.

A cette époque, le pavillon était une sorte d'habitation réservée au jardinier.

Puis, l'hôtel devenu maison, un peintre s'en était épris et y avait installé ses pénates.

Après le peintre, était venue une famille polonaise, réfugiée en France à la suite des événements politiques de 1832.

Cette famille se composait du père, de la mère et d'une jeune fille de dix-neuf ou vingt ans atteinte d'une maladie épouvantable, en dépit de sa rare beauté.

Ce mal, inconnu à la science, consistait en des convulsions affreuses pendant lesquels la pauvre enfant poussait de véritables hurlements de bête féroce.

C'était pour étouffer les clameurs, pour empêcher ces cris déchirants de parvenir au dehors que la chambre d'en bas avait été capitonnée et qu'on en avait condamné la fenêtre.

Les gens de police savent tout, Timoléon avait connaissance depuis longtemps de ce pavillon et de cette pièce qui serviraient merveilleusement ses plans de séquestration.

Aussi avait il loué le pavillon et acheté la discrétion et la fidélité des concierges, gens de pire espèce qui eussent vendu leur âme pour dix écus.

Comme Antoinette s'y était laissé conduire, huit

jours auparavant, sans défiance, nul, dans la maison voisine, ne soupçonna la vérité.

Or, à cette époque-là même, la rue Bellefond et ses jardins apparurent, un matin, suspendus à mi-côte, ainsi qu'une ville mauresque ou méridionale.

On venait de percer la rue Lafayette et de démolir le commencement de la rue Montholon.

La butte, presque alors couverte de vieilles maisons, avait disparu, et la rue Bellefond semblait s'être exhaussée dans les airs.

Le pavillon dont nous parlons apparaissait d'en bas comme une tour avancée au bord des remparts d'une forteresse, tandis que de l'autre côté, il était au niveau du jardin.

Cette description topographique un peu longue, était nécessaire pour expliquer les événements qui vont suivre.

Or donc, la veille vers onze heures et demie du matin, Timoléon, qui n'avait point quitté son costume d'Anglais, entra dans le pavillon, son cache-nez sur le isage et le collet de son habit relevé.

Il monta tout droit au premier étage, et entra dans un pièce où se trouvaient la Chivotte et Polyte.

Ainsi qu'il le leur avait dit le premier jour de la captivité d'Antoinette, Timoléon avait obtenu la mise en liberté provisoire de ces deux misérables, bien qu'ils fussent sous l'inculpation de vol.

Il avait donné pour raison, au chef de la sûreté, que si on voulait qu'il livrât Rocambole, il fallait qu'on lui en fournît les moyens.

La police est obligée parfois d'avoir de ces tolérances; mais tout en remettant les individus provisoirement en liberté, elle les surveille et sait bien qu'elle pourra les reprendre quand bon lui semblera.

La vérité était que Timoléon avait besoin de Polyte et de la Chivotte, non pour arrêter Rocambole mais pour garder Antoinette.

Quand il entra, tous deux étaient assis mornes et sombres comme des chiens de garde qui rongent leur chaîne inutilement et ne peuvent se ruer sur les passants pour les déchirer.

— Hé! hé! mes agneaux, dit Timoléon en entrant, nous commençons à la trouver *mauvaise*, n'est-ce pas?

— Certainement, car vous ne tenez pas ce que vous avez promis.

— Ça viendra... ça viendra...

— Est-ce pour ce soir? demanda la Chivotte avec une joie cruelle, car moi, voyez-vous, si je ne haïssais pas la petite à la mort; je serais restée en prison. Je suis brouillée avec le beau Joseph, et Paris m'insuporte.

— Est-ce pour ce soir? demanda le beau Polyte, dont les yeux s'enflammèrent d'une terrible convoitise.

— Non, mais pour demain au plus tard, à moins que ça ne soit jamais.

Tous deux bondirent à ces derniers mots.

— Écoutez-moi donc, mes enfants, écoutez-moi; reprit Timoléon d'un ton paternel. La situation, que je vais vous expliquer, est simple comme bonjour. Antoinette vaut un million.

— Un million ! exclama Polyte.

— Un million ! répéta la Chivotte d'un air hébété.

— Oui mes enfants.

— Je savais bien qu'elle valait cher, mais...

— Le bourgeois qui doit donner le million est arrivé ce matin.

— Vous l'avez vu?

— Oui. Il se fait tirer l'oreille ; il trouve que c'est trop cher, et il demande jusqu'à demain pour réfléchir. Mais il y viendra... Vous verrez... et alors, dame on fera ce que vous voulez, mes agneaux.

Polyte ne dit rien, mais un frémissement de bête fauve parcourut tout son corps.

La Chivotte dit :

— Je l'assommerai net en trois coups de sabot.

Timoléon ne sourcilla pas.

Polyte se leva et dit :

— Bonsoir, patron.

— Où vas-tu ?

— Prendre l'air. J'ai la tête en feu et le sang qui me brûle. Je tuerais pour trente sous en ce moment, moi qui n'ai jamais donné un pauvre coup de couteau !

Et l'homme aux instincts féroces s'en alla.

Il traversa le jardin d'un pas inégal.

Quand il fut dans la rue, il s'arrêta un moment ; tout tournait autour de lui.

Puis il se mit à courir, descendit au faubourg Poissonnière et fut au boulevard en dix minutes.

Mais il ne s'arrêta pas au boulevard, il monta la rue Poissonnière, puis il descendit la rue du Petit-Carreau, puis la rue Montorgueil et tourna brusquement dans celle qui porte aujourd'hui le nom de Marie-Stuart.

Dans cette rue, avant qu'il allât en prison, Polyte habitait au sixième étage d'une maison assez mal famée, rendez-vous ordinaire de voleurs et de mauvais sujets, un cabinet garni de six francs par mois.

L'habitude peut-être, l'égarement de sa raison à coup sûr le conduisirent rue Marie-Stuart.

A la porte de la maison il y avait un établissement de liquoriste.

Polyte y entra et se fit servir de l'absinthe.

Il en but un carafon.

L'ivresse distendit ses nerfs ; et il monta en chancelant ses six étages.

Il n'avait pas remarqué, tant il avait la tête perdue, que deux femmes abritées sous l'auvent d'une porte ne l'avaient pas perdu de vue un seul instant.

Tandis qu'il sortait de chez le liquoriste et s'engouffrait dans l'allée noire de la maison, l'une de ces femmes disait à l'autre :

— Polyte était en prison ; il devait en avoir au moins pour trois ans. S'il s'était évadé, il ne reviendrait pas en plein jour dans son ancien quartier.

— C'est juste.

— Donc on l'a mis en liberté... et si on l'y a mis, c'est que Timoléon l'a demandé.

— Ceci est assez vraisemblable.

— Or, c'est, à n'en pas douter, Timoléon qui a enlevé Mademoiselle Antoinette.

— Sans doute.

— Alors Polyte sait où elle est.

— Tu es une fille intelligente, dit l'autre femme.

— Et si Polyte le sait, nous le saurons, ajouta la première.

— Eh bien ! montons...

Les deux femmes s'engouffrèrent à leur tour dans l'allée noire.

Elles entendaient le pas lourd et inégal de Polyte, stupéfié par l'absinthe.

L'ivrogne, montait et grommelait entre ses dents :

— J'aime Antoinette... et je ne me paie pas des belles promesses du patron... il me la faut !

— L'infâme ! murmura l'une des deux femmes.

Et elles montèrent sans bruit.

Polyte arriva enfin à la porte de sa mansarde. La porte en était fermée et on lui en avait sans doute pris la clé en prison.

Puis on avait oublié de la lui rendre quand il était sorti.

Mais il était homme de ressource. Il tira son couteau de sa poche et essaya de faire sauter la serrure.

La serrure résista, il fit une fausse pesée et le couteau se cassa.

Polyte se lança avec colère dans l'escalier.

Puis, d'un coup d'épaule, il jeta la porte par terre et entra.

Mais en ce moment, les deux femmes arrivaient sur le palier et entrèrent avec lui.

Polyte recula d'un pas en reconnaissant la belle Marton.

Quant à l'autre, il la voyait pour la première fois ; mais il comprit que ce n'était pas la pareille de Marton, car celle-ci lui dit :

— Madame, il ne faut pas qu'une femme comme vous touche à ce misérable. Je m'en chargerai bien toute seule.

— Si tu n'es pas la plus forte, je te viendrai en aide, répondit Vanda, car c'était elle.

Et Vanda se plaça sur le seuil pour couper toute retraite à Polyte.

Polyte avait eu tort de casser son couteau et d'en jeter les deux tronçons.

.....

LV

Polyte était ivre; mais il se dégrisa un moment à la vue de ces deux femmes qui arrivaient ainsi chez lui à l'improviste et dont l'attitude n'avait rien de fort rassurant.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? fit-il en regardant la belle Marton.

— Je veux te parler, répondit-elle.

Vanda silencieuse, se tenait toujours sur le seuil.

La maison dans laquelle Polyte se trouvait, comme plusieurs de ce quartier, n'avait pas de concierge.

On y pénétrait comme on voulait, dans le jour par la porte ouverte, le soir en poussant un petit loquet connu de tous les locataires.

Comme elle était fort mal habitée, les voisins ne se préoccupaient jamais de ce qui se passait chez le voisin.

On y eût assassiné en plein jour que les cris de la victime n'eussent ému personne.

Marton savait tout cela.

Elle regarda de nouveau Polyte et lui dit :

— Madame et moi nous voulons jaser un brin avec toi.

— Je ne connais pas madame.

— Ça ne fait rien, nous ferons connaissance.

— Ah ! ah, fit-il avec un gros rire.

Marton poursuivit :

— Tu as donc cassé ton couteau ?

— Après cette chienne de porte que je ne pouvais pas ouvrir...

Et Polyte, qui d'abord avait eu peur, se rassura quelque peu en voyant que Marton parlait avec calme.

— Tu as cassé ton couteau et tu as bu un quart de litre d'absinthe, continua Marton.

— Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait ? Es-tu ma femme ? et te dois-je compte de mes actions ?

— C'est dans ton intérêt que je te dis ça.

— Ah ! voyez-vous ? ricana Polyte.

— Oui, reprit Marton qui fit un pas vers Polyte, c'est bon pour se défendre, un couteau.

— Quelquefois, murmura-t-il avec un rire stupide.

— Et l'absinthe vous éteint un homme si bien

qu'il n'a plus la force de se tenir sur ses jambes.

— Tu crois ça?

— J'en suis certaine.

— Ah ça! mais dis donc, pourquoi me dis-tu tout cela, toi? demanda Polyte.

Et comme la belle Marton avait fait un pas en avant, il fit un pas en arrière.

Elle avança encore, et, comme la mansarde était étroite, il se trouva tout à coup adossé au mur.

— Mais qu'est-ce que tu veux donc, toi? répéta-t-il d'une voix brutale.

— Je veux jaser d'abord.

— De quoi?

— Je veux savoir pourquoi tu n'es plus en prison.

— J'ai *filé*, dit Polyte.

— Tu mens!

Il la regarda d'un air hébété.

— Comment que tu sais ça? fit-il.

— C'est Timoléon qui t'a fait sortir.

Polyte ne nia pas.

— C'est une preuve, dit-il, qu'il est bien avec la *rousse*.

La belle Marton lui posa une main sur l'épaule :

— Comment va Mademoiselle Antoinette! dit-elle.

A ce nom, Polyte tressaillit et pâlit; puis ses yeux

s'injecterent et son visage se contracta affreusement.

— Qu'est-ce que ça te fait ? dit-il.

— Je veux savoir.

— Elle va bien, et je l'aime! murmura-t-il avec un accent féroce.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage.

Rapide et foudroyante comme l'éclair, la belle Marton s'était jetée sur lui, l'avait renversé et foulé aux pieds...

Ce fut l'histoire de dix secondes.

Marton lui appuya un genou sur la poitrine et lui maintint les deux bras étendus sur le carreau.

— Oui, répéta-t-elle, tu as eu tort de casser ton couteau; tu as eu plus grand tort encore de boire, car, tu le vois, une femme vient à bout de toi.

Polyte essaya de se débattre, mais le genou de la belle Marton pesait sur lui, lourd comme une enclume.

Il cria au secours.

— Tu peux crier, dit la belle Marton; on ne se dérangera pas pour si peu.

— Mais que veux-tu de moi, canaille? hurlait Polyte.

— Je veux jaser... répéta la belle Marton.

En même temps elle jeta un éloquent regard sur Vanda.

Vanda, toujours immobile, toujours calme, comprit ce regard.

Elle ouvrit le gros châle anglais qui dissimulait sa taille svelte et tira de son corsage le mignon stylet à manche de nacre avec lequel elle avait, en Russie, frappé M. de Morlux.

Puis elle fit un pas en avant, et le poignard passa de sa main dans la main de la belle Marton.

Polyte vit briller la lame, et, de pâle qu'il était, il devint livide.

Puis, comme fit était lâche, il cessa de se débattre sous la pression victorieuse de Marton.

— Maintenant, lui dit celle-ci, tu me connais, tu sais que je tiens toujours ce que je promets. Si tu ne me dis pas où est Mademoiselle Antoinette...

Ce nom fit rugir Polyte.

— Je l'aime! répéta-t-il.

— Soit; mais dis-moi où elle est?...

Et le poignard levé s'abaissa.

— Non... non... je ne veux pas... fit-il d'une voix étranglée...

La pointe du stylet toucha sa gorge.

Polyte jeta un cri.

— Ne flânons pas! reprit la belle Marton.

— Parle vite ou j'enfonce.

Et la pointe du stylet se rougit d'une goutte de sang.

L'épouvante de la mort fut plus forte chez Polyte que la sauvage passion qui l'agitait tout à l'heure.

— Grâce! dit-il... Je veux bien...

— Parleras-tu?

— Oui.

Le poignard s'éloigna de sa gorge.

— Où est-elle? demanda Marton.

— Aux mains de Timoléon.

— Je le sais... mais où?

— Rue Bellefond.

— Quel numéro?

— Vingt et un, répondit Polyte.

Marton et Vanda respirèrent; cependant Vanda ne reprit point son poignard, et le genou de Marton continua à peser sur la poitrine de Polyte.

— Ça ne nous suffit pas, dit Marton.

Polyte suivait toujours le poignard d'un regard effaré.

— Est-ce Timoléon qui la garde? demanda encore Marton.

— Oui, avec Madeleine...

— La Chivotte? exclama Marton avec un accent de haine. Je m'en doutais...

— Laisse-moi, maintenant que tu sais la chose, dit Polyte, que le genou de Marton étouffait.

— Oh! pas encore... répondit-elle. Tu vas nous dire ce qui est arrivé.

— Je ne sais pas, moi, dit-il naïvement. Timoléon nous a fait venir, la Chivotte et moi, et il nous a confié la petite.

— Et la Chivotte l'a maltraitée...

— Oh ! non... j'étais là...

En ce moment, Vanda intervint.

Elle jeta son châle sur le grabat de Polyte, et déroula une écharpe de soie qu'elle avait autour de la taille.

Cette écharpe était longue de plus de deux mètres.

— Il faut nous assurer de cet homme, dit-elle.

Et tandis que Marton, le poignard toujours levé, continuait à le tenir immobile sous son genou, Vanda, avec une dextérité de jongleur indien, lui lia les mains et les pieds avec son écharpe, dont la solidité était à toute épreuve.

Puis elle le bâillonna avec son mouchoir.

Polyte n'avait pas osé se débattre ; il connaissait Marton et savait bien qu'elle était femme à le tuer s'il résistait.

— A présent, dit Vanda, tu vas rester ici avec lui.

— Moi, madame? dit Marton.

— Oui, je serai de retour dans une heure ; je vais voir si cet homme ne nous a pas trompées.

Et Vanda laissa Marton debout auprès de Polyte étendu sur le sol.

Marton n'avait pas rendu le poignard.

. . . . . .

Vingt minutes après, une femme habillée en grisette, portant un petit bonnet à rubans, et ayant au bras un grand panier de blanchisseuse plein de linge, montait la rue Bellefond, le nez au vent, comme une fillette qui cherche aventure.

Comme elle arrivait près du numéro 21, elle vit un homme en sortir.

Cet homme ne fit pas attention à elle, mais elle le reconnut.

C'était Timoléon.

Timoléon s'en allait d'un pas raide et empesé qu'il s'était donné en se faisant une tournure d'Anglais.

La fausse blanchisseuse ralentit le pas, puis entra dans la maison voisine et attendit, au milieu de l'allée, que Timoléon eut tourné le coin de la rue Rochechouart.

Alors elle revint vers le numéro 21 sur la porte duquel il y avait plusieurs écriteaux de location.

Un entre autres portait ces mots.

Cabinet à louer.

Son panier au bras, la fausse blanchisseuse entra chez la concierge et demanda d'un ton dégagé :

— Combien le cabinet?

— Quatre-vingts francs, ma petite.

— C'est trop cher, bonsoir!...

Mais de la loge du concierge, la fausse blanchisseuse avait eu le temps de voir la cour, le jardin et d'entrevoir, au fond, le pavillon.

Et en s'en allant, elle s'était dit :

— Ce doit être là-bas...

Vanda était sur les traces d'Antoinette désormais, et Vanda allait vite en besogne.

LVI

La fausse blanchisseuse, c'est-à-dire Vanda, avait refermé la porte de la loge avec un petit air impertinent.

— Insolente, va, murmura la concierge.

Vanda était déjà au milieu de l'allée, elle revint, sur ses pas.

— Hé! dites donc, *maman comme il faut*, lui fit-elle, est-ce qu'il est *à feu*, votre cabinet.

— Oui, il y a un fourneau.

— Voyons-le, alors?...

Et elle posa son panier dans un coin de la loge.

— Je ne peux pas sortir, dit la concierge. Mon mari vient de partir en course chez le propriétaire, Mais si vous voulez monter, c'est au bout de l'esca-

lier... la porte au fond du corridor. La clé est dessus.

— Alors on pourrait emménager tout de suite ?

— Pardienne, si vous avez de quoi garnir...

Vanda s'élança dans l'escalier.

Un escalier en coquille, aux marches usées avec une rampe en corde, mais fort clair, et prenant jour sur la rue à chaque repos.

Vanda put donc, en montant, étudier la topographie de la maison.

Evidemment ce n'était pas dans le corps de logis principal que Timoléon tenait Antoinette enfermée.

La maison était habitée par du petit monde, et sur chaque porte il y avait un nom.

Ici c'était Brunot, tailleur ; à côté, Mademoiselle Octavie, brunisseuse ; un peu plus haut, Germain Leroux, fabricant de parapluies.

Au quatrième étage, Vanda se croisa avec un jeune homme, qui la regarda et murmura en passant :

— Jolie blonde, ma foi !

Elle se tourna et lui dit :

— Vous trouvez, voisin ?

— Tiens ! fit le jeune homme enhardi, vous demeurez donc dans la maison ?

— J'y demeurerai peut-être si le logis me convient.

Et elle continua à monter, fredonnant un couplet de vaudeville.

Le jeune homme, qui n'était autre qu'un peintre en bâtiments, encouragé par la désinvolture assez libre de Vanda, au lieu de descendre, se mit à la suivre.

En arrivant en haut de l'escalier, Vanda se retourna et le vit derrière elle.

— Tiens, vous avez de l'aplomb, vous, dit-elle.

— C'est mon métier qui le veut.

— Que faites-vous donc?

— Je suis peintre, ma jolie demoiselle.

— Peintre d'histoire? fit-elle en riant.

— Non, de façade.

— Je comprends que vous ayez besoin d'équilibre.

Et Vanda entra dans le corridor.

— Tiens, fit le peintre la suivant toujours, c'est le cabinet que vous allez voir?

— Justement.

Et elle tourna la clé qui était sur la porte.

— Et vous, dit le peintre, qu'est-ce que vous faites, la belle enfant?

— Je suis blanchisseuse.

— Comme ça tombe à pic! dit-il; je suis fâché avec la mienne. Je vais vous donner mon linge.

En attendant, voici les arrhes du marché.

Et il prit Vanda par la taille et lui mit un baiser sur le cou. Vanda se dégagea en riant et dit :

— Voyons, si la vue est belle...

En parlant ainsi, elle était entrée dans le cabinet, véritable mansarde avec une croisée en tabatière.

— Ça n'est pas grand, ricana le peintre.

— Mais la vue est bien, dit Vanda.

Et elle s'était dressée sur la pointe des pieds et regardait en dehors, par la croisée dont elle avait soulevé le châssis.

— Vous trouvez ? fit le peintre, qui se pencha câlinement sur elle pour voir à son tour.

Vanda ne se montrait pas farouche. Elle tenait même à apprivoiser complétement sa nouvelle connaissance.

La mansarde donnait sur le jardin.

De la fenêtre, on découvrait la moitié de Paris, et, tout auprès, la nouvelle rue Lafayette.

Vanda embrassa tout d'un coup d'œil, et vit que le pavillon était comme suspendu au dessus des terrains en construction.

Le peintre avait arrondi ses mains autour de la taille de la jeune femme.

— Tiens, dit-elle tout à coup, elle est gentille, maisonnette !

— Où ça ? fit le peintre.

— Là-bas, au bout du jardin... C'est un vrai nid d'amoureux.

— Vous trouvez ?

— Louez-moi ça, dit Vanda en riant, et je vous épouse.

— Vous avez de jolies quenottes, mam'zelle, répondit-il en riant, mais on n'a pas de biscuit à mettre dessous.

— Je parie bien, continua Vanda, qu'il y a là-bas deux amoureux mignons et gentils comme des Amours.

Le peintre se prit à rire :

— Vous vous trompez, dit-il; c'est un vieil Anglais qui loge là.

— Seul?

— Je ne sais pas. Il y a une femme laide qui a l'air d'une bonne. Elle est grêlée comme une écumoire.

— Bah!

— Et puis il vient tous les jours une espèce de voyou qui a toujours un canon de trop dans les jambes. Tout ça, c'est des amis du portier.

— Vraiment? dit Vanda qui ne se récria point à un troisième baiser.

— Le portier, la portière, l'Anglais... tout ça ne vaut pas cher, ajouta le jeune homme... Le portier a fait deux ans à Poissy pour vol...

— Excusez! dit Vanda. C'est égal, la vue me plaît. Je vais louer.

— Vrai?

— Mais sans doute...

— Quel bonheur! dit le peintre, nous serons voisins...

— Où demeurez-vous?

— Au-dessous la porte à gauche. Si vous voulez même, nous nous mettrons en ménage.

Et il eut soif d'un quatrième baiser.

Mais, cette fois, Vanda lui glissa des doigts.

— En voilà assez pour aujourd'hui, dit-elle

Et elle s'élança, légère et moqueuse, hors de la mansarde, et descendit l'escalier comme une flèche, sans pitié pour le jeune homme, qui essaya de la poursuivre.

Elle entra dans la loge, prit son panier et se sauva en criant.

— C'est trop petit. Bonsoir, voisin.

Le peintre n'était pas encore au bout de l'escalier que Vanda était dans la rue.

Au lieu de continuer son chemin vers la rue Rochechouart, elle redescendit dans le faubourg Poissonnière.

Vanda savait tout ce qu'elle voulait savoir, grâce à la complaisance qu'elle avait mise à se laisser courtiser par le jeune peintre.

L'Anglais habitait le pavillon.

Or, l'Anglais, c'était Timoléon.

Dans la femme grêlée, elle avait reconnu la Chivotte, et dans l'homme toujours ivre, Polyte.

Enfin, du moment où le portier avait été prisonnier à Poissy, il était tout simple d'admettre qu'il avait favorisé la séquestration.

Il est vrai que le peintre n'avait pas soufflé mot d'Antoinette.

Mais c'était tout simple. On avait dû amener le jeune fille de nuit, et personne ne l'avait vu entrer.

Or, du moment où le portier était ou devait être le complice de Timoléon, ce n'était pas du côté de la maison qu'il fallait agir pour délivrer Antoinette, mais bien du côté du jardin.

Vanda alla se promer dans la rue Lafayette, marchant sur la pointe du pied pour ne pas se crotter dans le gâchis des démoitions; elle vint jusque sous les murs du jardin. En examinant tout avec attention, elle remarqua une espèce de grille dans la cour, juste au-dessous du pavillon.

Cette grille paraissait être celle d'un soupirail.

Il y avait donc probablement une cave sous le pavillon.

Au-dessous du mur, à présent suspendu entre ciel et terre, était une palissade en vieilles planches.

On avait écrit dessus à la craie :

Terrain à vendre.

Vanda s'approcha le plus près possible, et put se convaincre qu'il serait facile de passer au travers des planches disjointes.

Le soupirail était assez large pour laisser passer le corps d'un homme : malheureusement il était grillé.

Après avoir examiné tout cela dans les plus minutieux détails, Vanda monta dans une voiture de place et retourna rue Marie-Stuart.

Marton s'y trouvait toujours gardant Polyte.

La besogne était aisée. Polyte, vaincu par l'ivresse, s'était endormi.

— Il est inutile de le réveiller, dit Vanda.

— Pourquoi?

— Il n'y a rien à faire avant ce soir.

— Mais c'était bien vrai... Elle est où il a dit? demanda la belle Marton avec anxiété.

— Oui, rassure-toi.

— Mon Dieu! s'ils allaient la tuer, fit Marton avec effroi, je crains tout de la Chivotte.

— Moi aussi, dit Vanda, mais nous ne lui laisserons pas le temps d'agir.

Et après avoir enjoint à Marton de veiller sur Polyte et de le tuer plutôt que de le laisser sortir, car si pareille chose arrivait, il irait donner l'alarme à Timoléon, Vanda s'en alla.

— Rue Serpente, dit-elle au cocher de fiacre.

Vanda allait rejoindre Noël.

Elle trouva celui-ci attendant sur le seuil de la porte.

— J'ai besion de toi, lui dit Vanda qui, avant d'entrer, regarda si elle n'avait pas été suivie.

Heureusement la rue Serpente est déserte à midi comme à minuit.

LVII

Noël avait conduit Madeleine rue Serpente, comme nous l'avons dit.

La mère de Cocorico avait installé la jeune fille dans un petit logement qu'elle louait ordinairement tout meublé à des étudiants.

Vanda y monta.

La jeune fille lui sauta au cou en s'écriant :

— Ah ! madame, Yvan est à Paris. Je l'ai vu... j'en suis certaine...

Et elle lui raconta sa rencontre aux Champs-Élysées avec la victoria qui montait l'avenue au pas ; son émotion, qui ne lui avait pas permis de jeter un cri...

Et tout cela avec des larmes et des transports que Vanda calma d'un mot :

— Il faut songer à votre sœur, dit-elle.

Madeleine pâlit :

— Oh ! pardonnez-moi, madame, murmura-t-elle, j'ai été folle et méchante... Un moment j'ai perdu la tête.

— Non, mon enfant, répondit Vanda, vous avez obéi à la voix de votre cœur. Yvan est à Paris, dites-vous ? c'est qu'il est venu vous y chercher, et quand deux personnes se cherchent, elle se retrouvent bien vite.

Mais, auparavant, il faut retrouver Antoinette.

— Ah ! ma pauvre sœur, fit Madeleine avec angoisse.

— Je suis sur ses traces.

— Vrai ? fit-elle avec un cri de joie.

— Je ne puis vous en dire davantage, mais espérez...

— Oh ! j'ai foi en vous comme en *lui*, murmura Madeleine.

— *Lui*, dit Vanda, il saura bien se tirer d'affaire tout seul, vous verrez...

Puis elle prit la main de Madeleine, et ajouta :

— Mais vous serez bien obéissante à mes volontés ? dit-elle.

— Oh ! madame, pouvez-vous en douter ?

— Vous ne sortirez pas d'ici ?

— Je vous le promets.

— Songez, ma chère enfant, dit encore Vanda, que

vous courez les mêmes dangers que votre sœur et que, en mon absence, la moindre imprudence peut vous perdre.

— Je vous jure que je ne sortirai pas, dit Madeleine, mais nous retrouverons Yvan, n'est-ce pas?

— Aussitôt après la délivrance d'Antoinette.

Et Vanda quitta Madeleine et redescendit dans la loge où Noël l'attendait.

— J'ai besoin de toi, lui répéta-t-elle.

— Quand ?

— Ce soir, à onze heures et demie.

— En quel endroit ?

— A l'angle du Faubourg-Montmartre, et de la rue Lafayette prolongée.

— J'y serai, répondit Noël, qui maintenant obéissait à Vanda comme il avait obéi à Rocambole.

— Tu te déguiseras en maçon.

— Fort bien.

— Et tu porteras sur ta tête une auge dans laquelle tu mettras un marteau, une pioche et une lime.

Noël fit un signe d'assentiment.

— Ensuite, ajouta Vanda, tu viendrais armé d'un bon poignard que cela n'en serait que mieux.

Noël se prit à sourire et répondit :

— J'en ai toujours un sur moi.

Vanda s'en alla.

Noël ne quitta pas la rue Serpente jusqu'au soir.

Puis, un peu avant onze heures, il partait une blouse couverte de plâtre sur le dos, les pieds nus dans ses souliers et coiffé d'une mauvaise casquette.

Par le temps de constructions et de démolitions qui règne, le costume de maçon est certainement celui qui attire le moins l'attention.

Il traversa le Palais-Royal, passa devant les boutiques étincelantes de lumières, frotta son plâtre à quelques habits noirs, répondit brusquement aux passants qui se fâchaient, et quelques minutes après il était au rendez-vous.

Vanda s'y trouvait déjà.

Seulement elle avait repris un de ces costumes masculins qui, à Toulon, avaient ébahi le naïf Milon.

Couverte d'une blouse, coiffé comme Noël d'une casquette déformée, elle tenait dans ses poches ses mains dont la finesse et la blancheur auraient pu la trahir.

Elle prit sans affectation le bras de Noël et l'entraîna.

On eût dit un vrai maçon et son manœuvre.

Dans les moments pressés, on travaille la nuit dans le bâtiment.

Les architectes trouvent que le temps a une valeur trop grande pour qu'il soit permis de sacrifier douze heures sur vingt-quatre.

La rue Lafayette, où toutes les maisons étaient en construction était donc, à onze heures du soir, animée comme en plein jour.

Seulement toute la lumière était projetée sur le côté droit. Le côté gauche, où devait être plus tard le square Montholon, était dans l'obscurité la plus profonde.

Seul le côté droit flamboyait comme un incendie en quatre ou cinq endroits.

Le foyer le plus étincelant se trouvait dans une vaste maison dont on achevait la toiture.

En bas les ouvriers avaient allumé un grand feu.

Les passants s'arrêtaient, et, à la clarté de ce feu, contemplaient ébahis une machine à vapeur qui montait des pierres de plusieurs milliers de kilogrammes.

Or, cette maison sur laquelle se concentrait l'attention générale était précisément située en face de ce vaste terrain à vendre qui s'étendait sous les jardins suspendus de la rue Bellefond.

La lumière ayant toujours l'ombre épaisse pour repoussoir, il s'en suivait que le terrain à vendre était plongé dans une obscurité qu'un ciel opaque et sans étoile rendait plus épaisse encore.

Noël, son auge sur la tête, et, Vanda, passèrent au milieu des travailleurs, simplement et comme s'ils eussent fait partie de l'équipe de nuit.

Puis ils gagnèrent le côté gauche de la rue et attiegnirent la palissade, dont Noël, qui était robuste, arracha une planche.

Vanda se glissa la première par cette ouverture dans le terrain.

Noël déchargea son auge et la passa de travers.

Puis il suivit à son tour le même chemin.

Personne n'avait fait attention à eux, bien qu'ils eussent commis le délit d'effraction. Tous les regards étaient concentrés sur le treuil que faisait mouvoir la machine à vapeur et qui montait lentement dans les airs.

— Voilà une nuit faite exprès pour nous, murmura Vanda.

Noël ne savait où Vanda le conduisait; mais il l'eût suivie jusqu'au bout du monde.

Vanda se dirigea vers le mur et vint se placer verticalement au-dessous du pavillon, c'est-à-dire de ce soupirail de cave qu'elle avait remarqué.

Il était bien à une dizaine de pieds du sol.

Sur l'ordre de Vanda, Noël s'appuya contre le mur et prit un solide point d'appui sur ses deux pieds.

Il avait posé son auge à terre.

Vanda y prit dedans la lime et le marteau; puis, leste comme un chat, elle sauta sur les épaules de Noël, se dressa comme eût pu le faire un clown, et

atteignit avec ses mains les barreaux du soupirail.

Ces barreaux étaient au nombre de trois.

Avant de les attaquer, Vanda chercha à pénétrer du regard le trou noir qu'ils défendaient.

Mais l'obscurité était profonde.

Elle prit son marteau, le fit passer au travers des barreaux et le lâcha.

Puis elle prêta l'oreille.

Elle entendit un bruit mat aussitôt après.

Le marteau était tombé sur une surface humide et sourde, qui annonçait évidemment le sol d'une cave.

Ce trou n'était donc pas l'orifice d'un abîme.

Alors Vanda s'arma de la lime et se mit à entamer l'un des barreaux.

Les barreaux étaient épais, mais la lime était bonne.

Noël, immobile, supportait sur ses deux épaules les pieds de Vanda.

La lime faisait sa besogne sans bruit. Au bout d'une demi-heure, un des barreaux, celui du milieu, fut scié par le bas.

Vanda donna un coup sec et le fit dévier.

Le mur était vieux; le ciment qui maintenait les barreaux dans la pierre était parti.

Vanda tira à elle et le barreau coupé se détacha.

Alors il y eut entre les deux autres barreaux une

ouverture trop petite pour laisser passer un homme de la taille de Noël ; mais Vanda, qui était mince, jugea qu'elle passerait, elle.

Et se cramponnant, aux deux barreaux, elle lâcha les épaules de Noël et se hissa sur l'étroit entablement du soupirail à la force de ses poignets.

Puis elle pénétra la tête dans le trou noir.

Elle n'entendit aucun bruit.

Elle aspira l'air qui en sortait.

Cet air était humide et avait une odeur de moisi.

— Si c'est la cave du pavillon, pensa Vanda, on n'y vient pas souvent, et les futailles doivent y être vides.

Puis elle se retourna et dit tout bas à Noël qui se dressa sur la pointe des pieds pour mieux entendre :

— Attends-moi ici.

— Oui, madame.

Vanda se tordit et s'allongea alors avec la souplesse d'un reptile, et passa, en se meurtrissant un peu, à travers les deux barreaux.

— Allons chercher mon marteau, murmura-t-elle, et à la grâce de Dieu !

En même temps, elle s'élança en avant, les jambes pliées, de façon à retomber sur ses pieds, ne sachant pas si elle n'allait pas faire quelque effroyable chute dans les ténèbres.

Elle tomba d'une dizaine de pieds de haut. Mais elle tomba sur ses pieds, et ses pieds rencontrèrent un sol mou et pour ainsi dire élastique.

Elle était sur du sable.

Dans la poche de son pantalon se trouvait un boîte d'allumettes et un rât-de-cave.

Vanda, remise de la secousse qu'elle avait éprouvée en tombant, chercha la boîte d'allumettes et se procura de la lumière.

Son marteau était à ses pieds.

Alors, l'ayant ramassé, elle regarda autour d'elle pour se rendre compte du lieu où elle était.

LVIII

Vanda reconnut alors qu'elle se trouvait dans une sorte de caveau de sept ou huit pieds de large.

A première vue, on n'y voyait d'autre issue que le soupirail par lequel elle venait d'entrer.

Cependant, à force de regarder, elle aperçut dans un coin une portion de mur qui paraissait plus noire.

Vanda reconnut que ce n'était plus le mur, mais bien une porte, et que cette porte, qui paraissait être en chêne d'une forte épaisseur, était garnie de grands verroux et d'une grosse serrure.

Vanda avait bien une lime.

Mais combien de temps lui faudrait-il pour entamer les gonds et les scier!

D'un autre côté, si elle voulait appeler Noël, il fallait qu'elle fît sauter un second barreau du soupirail afin qu'il pût entrer.

Elle y songea un moment; mais deux difficultés matérielles l'arrêtèrent, dont la première lui parut tout-à-fait insurmontable.

Le soupirail était à huit ou dix pieds au-dessus de sa tête.

Il n'y avait dans le caveau ni une futaille, ni une planche, ni rien qui pût l'aider à y atteindre.

La seconde difficulté, en admettant que cette première eût pu être vaincue, était presque aussi grande.

Comment, du dehors, Noël atteindrait-il lui aussi le soupirail?

Quand elle eut pesé tout cela, Vanda résolut d'attaquer la porte.

Elle avait un marteau, elle avait une lime.

Avec le marteau, elle pouvait essayer de briser la serrure.

Avec la lime, elle pouvait couper les gonds.

Mais la besogne du marteau est bruyante; celle de la lime est sourde.

Les geôliers d'Antoinette entendraient les coups

de marteau; ils n'entendraient peut-être pas les grincements de la lime.

Vanda se mit bravement à l'ouvrage.

Son rat de cave était assez long pour durer environ deux heures.

Cependant, quand la lime eut tracé une rainure dans l'un des gonds, et qu'elle s'y trouva pour ainsi dire emboîtée, Vanda souffla le rat de cave et se mit à travailler dans les ténèbres, par prudence d'abord, par économie ensuite; car il pouvait se faire que cette porte ne fût pas la seule dont elle eût à franchir le seuil avant d'arriver jusqu'à Antoinette.

Il lui fallut plus de deux heures pour scier le premier gond.

Quand celui-ci fut détaché, elle ralluma le rat de cave et introduisit le manche de son marteau entre la porte et la pierre, puis elle donna une secousse.

La porte céda, s'inclina un peu en arrière, et par ce mouvement fit sortir de sa gâche le pène de la serrure qui n'était fermé qu'à un tour.

Le pène dégagé, plus n'était besoin de scier l'autre gond, la porte tourna et s'ouvrit.

Alors Vanda se trouva au seuil d'un escalier, un véritable escalier de cave, étroit, humide, tournant et fait de marches usées et glissantes.

Elle avait remis son marteau et sa lime dans la poche de son pantalon d'où elle avait tiré un revol-

ver, objet plus utile, comme on le pense, pour cette expédition de découverte qu'elle entreprenait.

Le rat-de-cave à la main gauche, le revolver au poing droit elle monta.

L'escalier avait un repos.

Vanda vit une sorte d'encadrement et reconnut une porte murée, mais murée grossièrement avec une simple bâtisse de planches de sapin sur lesquelles on avait passé un lit de chaux et de plâtre.

L'humidité avait fait tomber le plâtre. Les planches étaient disjointes çà et là.

A un endroit on y pouvait passer le doigt.

Vanda y colla son œil d'abord et ne vit rien.

Elle avait espéré qu'un rayon de lumière filtrerait au travers.

Elle passa ensuite son doigt.

Le doigt rencontra quelque chose de mou comme une draperie clouée sur un mur.

Elle ne poussa pas plus loin ses investigations de ce côté.

L'escalier montait encore.

Vanda le suivit et atteignit la dernière marche.

Là, non plus une porte murée, mais une trappe.

La trappe était fermée.

Cependant la Russe allait peut-être essayer de la soulever avec ses épaules lorsqu'elle entendit du bruit.

Ce bruit était un pas d'homme, un pas qui allait et venait au-dessus de la tête de Vanda.

Une seconde fois elle éteignit son rat-de-cave, et, plongée dans une obscurité profonde, elle écouta.

Or, le pas que Vanda avait entendu, c'était celui de Timoléon.

Timoléon venait de rentrer.

Il était deux heures du matin.

La Chivotte attendait patiemment et ne s'était point couchée.

Elle regarda son maître d'un œil interrogateur.

Timoléon paraissait radieux.

— Maître, dit-elle, vous avez l'air content?

— Mais oui, fit Timoléon.

— Vous donnera-t-on l'argent?

— On me l'a donné.

Les yeux de la Chivotte étincelèrent d'une joie féroce.

— Alors, dit-elle, la petite est à moi?

— A toi et à Polyte.

— Ah! mais non, dit la Chivotte; à moi seule!

— Pourquoi?

— Polyte l'aime...

— Eh bien!

— Il ne voudra pas que je l'assomme.

— Tu as peut-être raison, murmura Timoléon.

— Polyte gâterait tout.

— C'est possible.

— Et puisque vous avez l'argent...

Timoléon frappa d'un air satisfait sur la poche de côté de son paletot.

— Là, dit-il.

C'était le prix de la vie d'Antoinette, que M. de Morlux s'était décidé à lui payer.

La Chivotte s'élança vers la porte.

— Prends garde! dit Timoléon en l'arrêtant.

— A quoi?

— Si tu fais du bruit, on finira par t'entendre, malgré le capiton.

— Je l'étranglerai... ça ira plus vite. Puis, quand elle sera morte, ajouta le monstre, je la piétinerai pour achever de me venger.

— Et qu'en feras-tu après?

— Dame!... ça vous regarde... et non pas moi...

— Heureusement qu'il y a une cave ici, murmura Timoléon.

Puis, le misérable donna une tape amicale sur la joue de l'horrible Chivotte, et lui dit :

— Allons! va... mignonne... et fais-ça gentiment... sans tapage.

La Chivotte s'élança dans l'escalier, ses sabots à la main.

Elle arriva à la porte de cette chambre dans laquelle Antoinette était prisonnière depuis sept jours.

La jeune fille avait été réveillée au milieu de la nuit par un bruit singulier.

Bruit singulier...

Quelque chose qui grattait une porte ou un mur.

Était-ce un rat perçant le plafond? Était-ce un compagnon de captivité qui cherchait la liberté?

Était-ce un libérateur?

Antoinette se posa successivement ces trois questions et eut de violents battements de cœur.

Au bout de deux heures, le bruit cessa.

Alors Antoinette sentit s'évanouir l'espoir qu'elle avait eu un moment.

Pendant sa captivité à Saint-Lazare, alors que Vanda et elle couchaient dans la même pistole, la Russe lui avait souvent raconté la surprenante évasion méditée et accomplie par Rocambole au bagne de Toulon.

Quand elle avait entendu ce bruit qu'elle ne pouvait définir, Antoinette s'était dit :

— Peut-être Rocambole est-il de retour à Paris? peut-être vient-il me délivrer?

Mais lorsque le bruit eut cessé, la jeune fille retomba dans son morne désespoir.

Tout à coup un autre bruit se fit.

Cette fois, c'était celui de la porte qui s'ouvrit et ivra passage à un flot de clarté.

La Chivotte entrait.

Elle avait son caban d'une main, un flambeau de l'autre. Elle posa le flambeau sur la cheminée, ferma la porte puis marcha vers le lit.

Antoinette fut effrayée de l'expression de férocité répandue sur tout le visage de l'horrible Chivotte.

Elle se leva en jetant un cri et se réfugia demi-nue dans la ruelle.

— Ah! ma petite, ricana la Chivotte, cette fois nous allons régler nos comptes, et le maître ni Polyte ne te défendront....

C'est ta vie qu'il me faut!

Elle franchit le lit d'un bond et saisit Antoinette à la gorge.

— Le maître le veut ! dit-elle.

Et ses doigts noueux s'arrondirent comme un étau autour du cou blanc d'Antoinette.

Antoinette jeta un nouveau cri.

— Tu peux crier, dit la Chivotte, tu ne crieras pas longtemps.

Et elle serra plus fort...

Antoinette se débattit, s'arracha un moment à cette horrible étreinte, appela au secours...

Mais les doigts de la Chivotte la reprirent et s'enfoncèrent dans la chair comme les griffes d'une bête féroce.

Tout-à-coup, et comme Antoinette ne pouvait plus se débattre ni crier, il se fit un grand bruit...

Le mur s'effondra et s'entr'ouvrit...

C'était Vanda qui, d'un vigoureux coup d'épaule, avait jeté bas le bâtis en planches qui en tombant arracha le capiton qui le couvrait.

Et au seuil de cette brèche Vanda apparut comme un ange libérateur.

En même temps un éclair se fit, suivi d'une détonation...

Et la Chivotte, frappée d'une balle en pleine poitrine, tomba et se tordit en blasphémant sur le parquet !

LIX

Pendant que Vanda délivrait Antoinette, que devenait Rocambole ?

Rocambole était au secret.

Conduit à la Conciergerie d'abord, il n'y était demeuré que deux heures.

On l'avait, le jour même, transféré à Mazas.

Cela tenait à ce que, ainsi que le lui avait annoncé le chef du greffe, il ne serait interrogé que le surlendemain, c'est-à-dire le mardi.

Rocambole avait donc passé quarante-huit heures dans une cellule de Mazas.

Le système cellulaire est peut-être le plus terrible de tous les systèmes pénitenciers.

Toujours seul, le prisonnier a bientôt perdu sa force morale et son énergie physique.

Lorsqu'il arrive à l'instruction, il est à moitié vaincu par avance.

Mais Rocanbole était de trempe à supporter les plus grandes épreuves.

L'homme qui était demeuré dix ans au bagne sans laisser échapper son secret, sans vouloir s'évader, alors que son évasion était facile et habilement préparée par ceux qui, comme Noël, lui étaient dévoués jusqu'à la mort, un tel homme, disons-nous, pouvait-il se laisser abattre par quarante-huit heures de secret?

Pourtant, celui qui eût pénétré à l'improviste dans sa cellule été frappé de sa pâleur et de son abattement.

La nuit du dimanche au lundi avait été mauvaise; Rocambole n'avait pas dormi.

Un de ces orages qui annoncent le retour du printemps et qui éclatent avec une violence inouïe, avait inondé Paris, de minuit à six heures du matin.

Les éclairs multipliés, le bruit du tonnerre, étaient parvenus jusqu'au prisonnier.

Il avait eu mal aux nerfs ; il avait même pleuré... Cependant Rocambole ne craignait ni le bagne ni l'échafaud.

Que lui importait une dernière expiation, à lui que le repentir avait touché ?

Pourquoi donc pleurait-il ? pourquoi s'était-il agenouillé pendant ce terrible orage, demandant à Dieu d'apaiser l'orage bien autrement violent qui grondait au fond de son cœur ?

Et à la fin de sa prière, Rocambole avait murmuré :

— Mon Dieu ! je ne me suis soustrait au long châtiment que les hommes m'infligeaient que parce que j'entrevoyais la possibilité de réparer en partie mes crimes par un peu de bien. Faites-moi la grâce de mener mon œuvre à bout, de sauver les deux orphelines, de voir une dernière fois la femme que j'aimais comme une sœur, et je retournerai au bagne et j'y attendrai l'heure de votre justice suprême.

Mais d'ici là, permettez-moi de nier une fois encore ma honteuse identité, pardonnez-moi de mentir une dernière fois à la justice humaine et de lui échapper, si faire se peut, car les deux jeunes filles ont encore besoin de moi.

A huit heures du matin, Rocambole n'avait pas encore fermé l'œil, lorsqu'on lui apporta la ration des prisonniers.

L'administration pénitentiaire française a cela d'admirable qu'elle sait concilier les devoirs les plus rigoureux avec une certaine tolérance et de certains égards pour quiconque n'est encore que prévenu.

Le directeur de Mazas, frappé de la bonne mine et des hautes façons de Rocambole, persistant à se dire victime d'une erreur et à prétendre qu'il était bien le major russe Avatar, avait donné des ordres pour qu'il fût traité fort convenablement.

Il avait fait venir sa nourriture de la pistole, on avait mis quelques livres à sa disposition.

Parmi ces livres il en était un, une histoire de Louis-le-Grand, publiée en Hollande en 1723, et qui portait l'estampille de la bibliothèque de l'Arsenal.

Comment ce volume était-il entré à Mazas?

D'une façon bien simple et que nous allons dire.

Mazas a souvent été habité par des journalistes et des gens de lettres. La politique et les délits de presse ont souvent envoyé de tels hôtes à la prison cellulaire.

L'un deux, M. X..., condamné à quatre mois d'emprisonnement, fut arrêté au moment où il travaillait à un ouvrage d'histoire important.

Il demanda et obtint la permission de faire prendre aux diverses bibliothèques les ouvrages dont il avait besoin pour ses travaux.

Récemment libéré, M. X..., en partant, avait renvoyé les livres au directeur.

Le directeur n'avait pas encore restitué les volumes en question au bibliothécaire de l'arsenal, et

c'était ainsi que le premier volume de l'*Histoire de Louis XIV* avait été prêté à Rocambole.

On lui avait également permis d'écrire.

Rocambole avait passé sa journée du dimanche à écrire des lettres en langue russe et à feuilleter l'*Histoire de Louis XIV*.

Ces lettres adressées à des personnages de Saint-Pétersbourg et de Moscou, n'avaient d'autre but que de laisser croire que dans ces deux villes tout le monde connaissait le major Avatar ; tout en lisant il avait tracé en marge d'une page quelques mots d'une écriture menue et serrée, qu'on n'aurait pu lire couramment qu'à la loupe.

Puis il avait détrempé dans de l'eau un peu de mie de pain et en avait fait de la colle.

Avec cette colle, il avait réuni les deux feuillets.

Qu'est-ce que Rocambole avait écrit ?

Une seule personne aurait pu le lire.

Cette personne c'était Vanda.

Mais comment ce livre parviendrait-il jamais à Vanda ?

Voilà ce que se fût vainement demandé tout autre que Rocambole.

Mais Rocambole s'était dit :

— Depuis que je suis arrêté, Vanda doit certainement avoir placé en sentinelle quelque part dans

les couloirs du Palais-de-Justice, soit Noël, soit la belle Marton.

Entre la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a un bout de chemin à faire à pied en passant au milieu de la foule qui encombre le palais.

Il y a donc gros à parier que je verrai quelqu'un des trois, le reste est facile.

En effet, le dimanche soir quand on lui avait apporté son souper, le major Avatar avait rendu les livres en disant:

Monsieur le directeur serait vraiment bien bon de me procurer le second.

Le guichetier emporta le volume et revint peu après.

— Monsieur le directeur, répondit-il, vous prie d'attendre à demain, le second volume est à la bibliothèque. On rendra le premier volume et on fera demander le second.

Rocambole fit un signe de tête approbateur.

C'était tout ce qu'il voulait.

Ce qui ne l'avait pas empêché de passer une mauvaise nuit et de pleurer, lui, l'homme fort par excellence.

Rocambole avait au fond du cœur une blessure inguérissable, une plaie mystérieuse que le grand air de la liberté serait impuissante à cicatriser

A huit heures, donc, le lundi, le guichetier vint lui annoncer qu'on allait le conduire à l'instruction.

Rocambole s'habilla.

Il fit sa toilette avec un soin minutieux, une toilette du matin, la toilette d'un gentleman qui sort de bonne heure.

Sur sa demande, on était allé à villa Saïd à son petit hôtel, et on lui avait rapporté des vêtements

Par la même occasion, on avait saisi tous ses papiers.

Rocambole monta dans la voiture cellulaire avec un garde municipal.

Ce dernier n'était pas habitué à voir des prisonniers ayant aussi grand air que Rocambole.

Il ne put se défendre de certaines marques de respect à son endroit. D'ailleurs, Rocambole avait su se donner une tournure véritablement militaire, et il persistait à se dire major Avatar.

Le trajet de Mazas au Palais-de-Justice est assez long. Il n'est pas défendu aux prisonniers de causer avec les municipaux.

Ceux-ci ne détestent pas un bout de conversation.

Rocambole parla de la Crimée.

Le municipal avait fait le siége de Sébastopol.

Le faux major Avatar donna sur Sébastopol des détails d'une rigoureuse exactitude.

Le municipal en fut frappé.

Le major lui dit :

— Le gouvernement russe me persécute parce que j'ai des opinions libérales.

Le municipal lâcha quelques phrases sympathiques à la malheureuse Pologne.

Ce municipal, dont la moustache était grisonnante, prenait du tabac.

A chaque instant il ouvrait une tabatière en écorce avec un cordon de peau au couvercle.

Rocambole lui demanda une prise.

Le municipal fut flatté et offrit sa tabatière avec empressement.

Quand on arriva dans la cour de la Sainte-Chapelle, le municipal aurait juré qu'il avait vu Rocambole sous les murs de Sébastopol.

— Vous n'attendrez pas longtemps aujourd'hui, dit-il en aidant Rocambole à descendre.

— On attend donc quelquefois ? demanda ce dernier avec une naïveté parfaite ?

— Il y a des jours... Tenez, avant-hier, nous sommes restés, un petit jeune homme et moi, dans l'antichambre du juge d'instruction, plus de deux heures.

— Est-ce que vous êtes de service tous les jours ?

— Non, mon commandant, dit le municipal ; un jour non l'autre seulement.

— Ce qui fait que si je reviens après demain, ce sera avec vous ?

— Oui, mon commandant.

Le municipal y tenait. Plus que jamais, il prenait Rocambole pour un véritable officier russe.

Ce qui ne l'empêcha pas de lui mettre la ficelle.

Comme ils traversaient la cour de la Sainte-Chapelle et se dirigeaient vers l'escalier du parquet, un petit jeune homme blond, mince, vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette à visière de cuir, descendait le même escalier.

Rocambole tressaillit et reconnut Vanda.

Vanda fit un faux pas et roula trois ou quatre marches, de façon à venir se heurter à Rocambole.

— Imbécile ! murmura le faux major.

— Regarde donc où tu marches, morveux, dit le municipal.

Rocambole ajouta en russe :

— *Histoire de Louis XIV*, premier volume, bibliothèque de l'Arsenal.

— Puis il continua son chemin et dit en riant :

— La langue maternelle vous revient toujours quand on est en colère.

Vanda avait disparu.

LX

Le municipal avait eu raison.

Le rôle de l'instruction n'était pas chargé ce jour-là, ou plutôt, il n'y avait que Rocambole à interroger.

Si Timoléon avait dit vrai, si le major n'était autre que cet audacieux bandit appelé Rocambole, qui s'était évadé de Toulon avec un sang-froid et une habileté extraordinaires, un tel inculpé méritait bien de n'être pas interrogé à la hâte.

Rocambole fut donc introduit sur-le-champ dans le cabinet du juge d'instruction.

Il se trouva alors en présence d'un homme jeune encore, bien qu'un peu chauve, au regard clair, au front intelligent, sévère d'aspect sans dureté, et qui lui dit avec une courtoisie parfaite.

— Je vais vous interroger, monsieur.

Rocambole s'inclina.

Il avait aperçu sur le bureau du juge d'instruction une liasse de papiers.

Ces papiers étaient les siens.

C'étaient pour la plupart des lettres venant de Russie, à l'adresse du major Avatar.

Il y avait, en outre, les états de service de l'of-

ficier russe et un brevet de major signé Nicolas.

— Monsieur, lui dit le juge d'instruction, d'après les papiers saisis chez vous, d'après les documents recueillis, d'après le témoignage d'un homme des plus honorables, le marquis de B..., qui vous a présenté dans le monde parisien, vous êtes bien réellement le major Avatar.

Rocambole ne sourcilla pas.

Aucun muscle de son visage ne tressaillit, aucun geste de joie ne lui échappa.

Rocambole connaissait les juges d'instruction de longue main, et il savait fort bien qu'ils commencent par tendre un piége à l'homme qu'ils interrogent.

— Monsieur le juge d'instruction, répondit-il, rien n'est moins facile à prouver que la vérité ; et si vous étiez bien convaincu de mon identité, vous eussiez rendu déjà une ordonnance de non-lieu.

— En effet, dit le juge, si tout paraît démontrer que vous êtes le major Avatar, il s'élève pourtant une charge contre vous.

— Laquelle ?

— On vous accuse d'être le nommé Joseph Fipart, dit Rocambole.

— Est-ce tout ?

Et Rocambole ne se départit point de son calme.

Le juge compulsa un dossier.

— Si cela était, vous auriez été condamné aux travaux forcés à perpétuité par les tribunaux espagnols, et jeté au bagne de Cadix, d'où vous vous seriez évadé.

— Après? dit Rocambole avec calme.

— Revenu en France, vous auriez été condamné à vingt ans de travaux forcés...

— Par quelle cour? demanda le faux major.

— Par la cour d'assises des Bouches-du-Rhône.

— Monsieur, dit Rocambole, je m'étais promis d'abord de ne pas répondre; mais j'ai réfléchi, et je m'expliquerai.

— Je vous écoute, dit le juge.

— Si j'ai été réellement condamné, si, comme vous paraisssez le croire, je suis un forçat évadé, rien n'est plus facile que de me confronter avec les personnes qui forcément doivent m'avoir connu.

Le juge ne répondit pas, mais il sonna et un huissier entra. Le juge lui fit un signe.

Rocambole baissait la tête.

Une porte s'ouvrit dans le fond du cabinet; Rocambole ne leva pas les yeux.

Cependant un homme était entré.

Cet homme avait les menottes.

C'était Milon.

Le juge regarda ce dernier.

Evidemment, si les rapports de Timoléon étaient

vrais, Milon, à qui on avait tenu secrète l'arrestation de Rocambole, Milon qu'une étroite amitié unissait à celui-ci, ne pourrait se défendre d'une certaine émotion.

Mais Milon ne sourcilla pas.

Il regarda le major Avatar avec une curiosité naïve.

— Monsieur le major Avatar ? dit le juge.

Rocambole leva la tête et aperçut Milon.

Il eut le même regard indifférent.

— Connaissez-vous cet homme ? demanda le juge.

— Non, dit Rocambole.

Le juge s'adressa à Milon.

— Et vous ? dit-il.

Milon, la brute bienfaisante, Milon l'honnête homme idiot, fut sublime alors :

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, mais je n'ai pas de mémoire. J'ai tort de vous dire que je ne connais pas monsieur.

— Ah ! fit le juge qui laissa de plus belle peser son regard investigateur sur Rocambole, où l'avez-vous vu ?

— Au bagne de Toulon.

Le major Avatar n'eut pas même un tressaillement.

— C'était à la fin de la guerre de Crimée. On avait fait la paix. Un jour, des officiers russes vinrent v

siter le Mourillon... j'y étais... et je me souviens très-bien y avoir vu monsieur...

Rocambole, impassible, répondit :

— C'est fort possible. J'ai visité le bagne à cette époque.

— Retirez-vous, dit le juge à Milon.

Et il sonna de nouveau.

L'huissier vint chercher Milon.

Celui-ci sortit sans regarder Rocambole. Le juge eut beau faire, il lui fut impossible de surprendre entre ces deux hommes le moindre signe d'intelligence.

— Monsieur, dit-il à Rocambole, je vous avoue que ma conviction est ébranlée.

Rocambole eut un sourire.

— Je le regrette, monsieur, dit-il.

Ces mots arrachèrent au magistrat un geste de surprise.

— Monsieur, reprit Rocambole, on ne meurt pas au bagne ; je vois même qu'on s'en évade, témoin cet homme avec qui vous venez de me confronter. Si la justice française pouvait être convaincue que le major Avatar n'est qu'un misérable forçat du nom de Rocambole, elle rendrait un grand service au major Avatar.

— Je ne comprends pas, dit le juge.

Rocambole continua :

— Pour qu'un homme de ma qualité ait été arrêté comme un forçat évadé, il faut bien que ses ennemis soient puissants.

— Monsieur, dit sévèrement le magistrat, la justice n'est l'ennemie de personne. .

— Veuillez me pardonner, reprit Rocambole. Je me suis mal exprimé. Je vais traduire plus nettement ma pensée. Je suis une victime de la politique absolutiste de la Russie. Ce que la Russie veut, ce n'est pas m'envoyer au bagne sous le nom de Rocambole : ce qu'elle veut, c'est que je me réclame de l'ambassade moscovite.

— Dans quel but? demanda le juge.

— L'ambassade me fera alors ses conditions.

— Comment?

— Elle me couvrira de sa protection, garantira mon identité, et, en échange, elle me donnera une mission à Pétersbourg.

— Après? fit le juge.

— A Pétersbourg, je serai arrêté et envoyé en Sibérie. On peut revenir de Toulon et de Cayenne, on ne revient jamais de Sibérie.

Rocambole avait dit tout cela avec un calme parfait.

Le juge d'instruction fronçait imperceptiblement les sourcils. Jamais il n'avait eu affaire à si forte partie.

— Monsieur, lui dit-il, j'avais compté pour reconnaître Rocambole sur son ancien compagnon de chaîne : l'épreuve a été presque décisive en faveur du major Avatar. Cependant, avant de rendre une ordonnance de non-lieu et la levée d'écrou, il faut que j'interroge votre femme. Entrez là.

Il appela l'huissier, et celui-ci fit passer Rocambole dans une petite pièce sans autre issue que le cabinet même de l'instruction.

Rocambole se dit :

— C'est un piége qu'on me tend. Vanda n'est pas arrêtée, puisque je viens de la rencontrer.

Et il se laissa enfermer de bonne grâce.

Le juge sonna de nouveau et dit :

— Qu'on amène l'homme qui a été arrêté cette nuit à la Villette.

Cet homme fut introduit.

Il marchait comme un homme ivre, il était pâle comme un condamné qui va à l'échafaud.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

C'était Jean le Boucher.

Un agent de Timoléon l'avait grisé la veille au soir, dans un cabaret de La Villette, puis il l'avait fait arrêter.

Jean n'avait pas nié son identité. Le vin a ses franchises fatales.

— Vous vous nommez Jean ? dit le juge.

— Oui monsieur.

— Vous vous êtes évadé du bagne ?

— Oui monsieur.

— Vous y remplissiez les fonctions de bourreau ?

Jean se jeta à genoux.

— Monsieur, dit-il, par pitié... au nom du bon Dieu... faites-moi condamner à mort, si vous voulez... mais ne me forcez pas à reprendre mes anciennes fonctions...

— Impossible ! dit le juge. Vous retournerez au bagne et vous y reprendrez vos fonctions.

Jean eut un accès de désespoir et se tordit les mains en restant à genoux.

Le juge fit un signe.

Alors l'huissier ouvrit la porte de la petite chambre où Rocambole était comme en cellule, et l'en fit sortir.

Jean aperçut Rocambole et jeta un cri.

— Le maître ! dit-il.

Puis il se traîna vers lui, ajoutant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— N'est-ce pas, maître, vous qui pouvez tout, que vous me sauverez une fois encore ?

— Imbécile ! répondit Rocambole, tu viens de nous livrer !...

Et il dit en souriant au juge :

— Monsieur, je ne nie plus, je suis bien réellement Rocambole !

LXI

Les derniers mots de Rocambole avaient amené sur les lèvres du juge d'instruction un sourire de satisfaction.

Jean le boucher, ivre encore une minute auparavant, était tombé à genoux, complétement dégrisé.

Il venait de trahir l'homme à qui il devait la liberté.

Aussi son désespoir fut immense.

Mais le juge n'était pas d'humeur à entendre les lamentations.

Il donna l'ordre qu'on l'emmenât.

Puis, quand il fut seul avec Rocambole, il lui dit :

— Voulez-vous signer l'aveu que vous venez de me faire ?

Un sourire vint aux lèvres de Rocambole.

— Monsieur, répondit-il, vous pensez bien, n'est-ce pas, que le témoignage de ce pauvre diable, tout en m'accablant, ne m'aurait pas cependant fait perdre la tête à ce point, si je n'avais de puissants motifs pour ne pas cacher plus longtemps mon identité.

— Quels sont ces motifs ? demanda froidement le juge.

— Monsieur, reprit Rocambole, je fais partie d'une vaste association. Tous ceux qui la composent

m'obéissent. Je puis tenir la police en échec. Si je ne le fais pas, c'est que je veux vendre fort cher ma non-intervention.

— Je ne vous comprends pas, dit le juge d'un ton sec.

Rocambole continua, souriant toujours.

— A première vue, que suis-je à vos yeux ?

Un criminel de la pire espèce, un forçat évadé que vous allez faire réintégrer au bagne, à moins qu'il n'ait commis de nouveaux crimes et qu'il ne soit nécessaire de le renvoyer devant une cour d'assises.

— Après ? dit le juge.

— En y regardant de plus près, poursuivit Rocambole, je suis autre chose que tout cela.

— Je vous écoute.

— Je suis un homme que le repentir a touché, qui voulait mourir au bagne et qui n'en est sorti que pour expier ses crimes.

— Singulière expiation ! fit le juge.

Rocambole leva sur lui ce regard qui possédait un don de fascination inouïe.

— Que voulez-vous, monsieur, dit-il, j'ai mis dans ma tête que vous m'écouteriez jusqu'au bout.

— Parlez, fit le juge.

— Cela se faisait autrefois, reprit Rocambole ; cela ne se fait plus aujourd'hui. M. de Sartine, lieu-

tenant de police sous Louis XV, faisait venir un grand criminel et lui disait : Veux-tu servir la police ?

— Vous avez raison, interrompit dédaigneusement le juge d'instruction, cela ne se fait plus aujourd'hui. La police ne se compose que d'honnêtes gens.

— Attendez, monsieur, attendez... poursuivit Rocambole. Si je venais vous dire : A l'exemple de Vidocq, immortalisé par Balzac sous le nom de Vautrin, je viens vous demander le poste de chef de la sûreté, vous me ririez au nez, et vous auriez raison. Le chef de la sûreté est, de nos jours, un magistrat respecté et dont toute une vie de probité rigoureuse a anobli les fonctions : mais ce n'est pas ce que je veux.

— Que voulez-vous donc ? demanda le juge d'instruction qui, depuis un moment, en regardant cet homme élégant et calme, se posait la question de savoir si c'était bien réellement Rocambole.

— Ce que je veux, le voici, répondit-il. Il y a à Paris deux jeunes filles persécutées dont on a assassiné la mère et volé la fortune. Je veux leur rendre la fortune volée et venger leur mère. Après, je rentrerai au bagne.

Le juge sourit.

— Monsieur, dit-il, vous pouvez me faire des révélations. La justice est assez puissante pour punir

de grands coupables, rendre une fortune volée et prendre deux orphelins sous sa protection.

— Elle ne le pourrait pas dans cette circonstance, répliqua simplement Rocambole.

— Pourquoi ?

— Parce que l'une des deux jeunes filles aime le neveu de l'assassin. En faisant justice complète, elle ruinerait toutes les espérances de la jeune fille.

— Monsieur, dit le juge, personne en France n'a le droit de se substituer à l'action souveraine des pouvoirs établis.

Et il sonna.

Le garde municipal entra.

— Emmenez cet homme, dit le juge.

— Un mot encore, monsieur ? demanda Rocambole.

— Voyons.

— Si je vous demandais huit jours de liberté, m'engageant à rentrer ensuite en prison et à subir mon sort de condamné, me refuseriez-vous ?

— Oui.

— Vous trouverez tout naturel alors que je refuse de signer mes déclarations ?

— Comme vous voudrez, répondit le magistrat.

Rocambole s'en alla.

— Maintenant, murmura-t-il, en regagnant, sous la conduite du garde municipal, la voiture cellulaire,

j'ai mis ma conscience en repos. On a besoin de moi, je n'ai pas le temps de pourrir à Mazas, et encore moins de retourner au bagne.....

Tant pis ! je m'évaderai !

Le garde municipal persistait à appeler Rocambole mon commandant.

— Eh bien ! dit-il, est-ce fini ?

— Pas encore, répondit Rocambole.

— On ne veut donc pas vous lâcher ?

— On me lâchera mercredi, pour sûr.

— Ah ! fit le municipal, nous ferons encore un bout de chemin ensemble.

— Est-ce vous qui serez de service ?

— Oui.

— Alors, tant mieux !

Et Rocambole prit un air dégagé et insouciant, ajoutant comme se parlant à lui-même :

— La Russie ne me pardonne pas mes idées libérales.

Le municipal opina d'un signe de tête et sortit sa tabatière.

— Donnez-moi une prise de tabac ? lui dit Rocambole.

Le municipal tendit sa boîte et dit, pendant que Rocambole y plongeait les doigts :

— Ça n'a pas été long aujourd'hui ; mais mercredi ce sera une autre affaire.

— Pourquoi ?

— Le mercredi est un jour où l'instruction a un rôle très chargé.

— On attendra si besoin est, dit Rocambole.

La voiture cellulaire roulait pendant ce temps-là vers Mazas, et bientôt Rocambole fut réintégré dans sa cellule.

Peu après, le guichetier arriva.

Il apportait au prisonnier le second volume de l'histoire de Louis XIV.

— Ma foi! monsieur, lui dit-il, il faut que vous ayez plu au directeur.

— Pourquoi donc ?

— Je vas vous dire. Tandis que vous alliez à l'instruction, il m'a envoyé rapporter à la bibliothèque le livre que vous aviez lu. J'ai demandé le second volume, comme il m'avait recommandé.

— Eh bien !

— On m'a dit, il est en lecture, vous l'aurez demain.

Et on m'a montré un petit jeune homme blond qui le lisait.

A ces mots Rocambole tressaillit.

Le guichetier continua :

— Je suis venu rendre réponse au directeur. Il m'a dit :

— Il faut y retourner et attendre que ce livre soit

pisponible. Le major Avatar est un homme pour lequel je veux avoir des égards.

— Et vous y êtes retourné? demanda Rocambole.

— Certainement. Le petit blond avait fini. On lui avait même donné le premier volume.

Rocambole se prit à sourire :

— Vous remercierez pour moi le directeur, dit-il.

Et il s'empara du volume.

Quand le guichetier fut parti, Rocambole s'empressa d'ouvrir le volume.

Le volume avait deux pages collées.

Il les humecta avec ses lèvres, souffla dessus et les pages se séparèrent.

En marge, on avait écrit au crayon dans une langue inconnue de tous, excepté peut-être de Vanda et de Rocambole.

C'était la réponse à ce que Rocambole avait écrit.

Il avait dit, lui :

« Retrouver Antoinette à tout prix. Aller à l'Arsenal demander le premier volume des *Méditations* de Lamartine et me tenir au courant. Je ferai demander ce volume. »

Vanda avait répondu, — car Vanda n'était autre que le petit blond dont avait parlé le guichetier.

« Le hasard est pour nous. Je garde le second volume pour répondre. Peut-être va-t-on venir le chercher, *Méditations* inutiles. Antoinette sauvée.

La Chivotte morte. Timoléon en fuite. Agénor parti chez son père, pas encore revenu. »

Rocambole, après avoir lu, se dit en respirant à son aise :

— J'ai le temps de préparer mon évasion.

Puis, le soir, il demanda à écrire au juge d'instruction, et voici ce qu'il écrivit :

« Monsieur,

» Je renonce à me substituer à l'action de la justice, et je consens à retourner au bagne ; mais vous ne refuserez pas d'entendre les révélations importantes que j'ai à vous faire.

» ROCAMBOLE. »

En écrivant cette lettre à huit heures du soir, Rocambole avait fait cette réflexion qu'elle arriverait trop tard au parquet pour qu'on le fît revenir à l'instruction avant le surlendemain.

Or, c'était le surlendemain qu'il avait choisi pour le jour de son évasion.

LXII

Rocambole avait calculé juste.

On le laissa toute la journée du lendemain dans sa cellule sans qu'il eût de nouvelles du juge d'instruction.

Pendant la nuit, cette tristesse mortelle qui l'avait gagné depuis son entrée en prison augmenta et le tint les yeux ouverts.

A quoi songeait-il ?

A son évasion ? Non. Rocambole avait arrêté son plan. Une seule chose pouvait le faire avorter, et depuis quelque temps le hasard le servait trop fidèlement pour qu'il eût cette crainte.

Rocambole avait un autre souci, — une autre douleur, pour dire le mot.

Il se tourna et se retourna sur son lit sans pouvoir dormir.

Un nom, que les murs de sa cellule converti en échos n'auraient pu répéter, tant il le prononça à voix basse, erra souvent sur ses lèvres.

Quand le jour vint, — ce jour blafard et sinistre auquel sont éternellement condamnés les prisonniers, — Rocambole avait la fièvre : un rire dédaigneux et sarcastique agitait convulsivement ses lèvres et il passait une main fiévreuse sur son front sillonné de rides imperceptibles.

Cet homme revenu au bien, ce bandit converti, eut même un rire féroce, à un certain moment, et, se parlant à lui-même :

— Je ne sais pas, murmura-t-il, si je n'étais pas plus heureux quand j'étais criminel. Après la justice

des hommes, est-ce donc celle de Dieu qui commence pour moi ?

Et, nous le répétons, Rocambole accablé, Rocambole, en proie à une torture mystérieuse, ne se préoccupait guère de son évasion.

A huit heures, on vint le chercher.

Et ce qu'il avait prévu arrivait : le juge d'instruction, friand de révélations, se hâtait de le faire venir.

La voiture cellulaire était dans le cour. Le bon garde municipal, l'homme à la tabatière, salua Rocambole, l'appelant « mon commandant » de plus belle.

Pour tous les employés de Mazas, car l'instruction garde scrupuleusement ses secrets, Rocambole était le major Avatar, un homme qui avait trempé dans quelque conspiration politique.

Le bon municipal se serait jeté dans le feu pour lui ; il aurait tout fait, — sauf une chose pourtant, — le laisser évader.

Le soldat est incorruptible et Rocambole le savait si bien, qu'il n'avait pas même eu la pensée de le sonder adroitement.

Pendant le trajet, Rocambole parla de Sébastopol et du fameux général Totdleben.

Le municipal, ravi, l'écoutait.

On arriva.

Un homme se promenait dans la cour de la Sainte-Chapelle, regardant tout d'un air étonné et curieux, au moment où Rocambole sortit de la voiture cellulaire.

Cet homme avait une belle barbe blonde, un teint mat, de grands favoris et des yeux bleus.

Son col raide et haut, sa cravate longue attachée par une épingle en diamants, son habit bleu, son gilet blanc, son pantalon gris clair, une lorgnette de course qu'il portait en bandouillière, enfin un guide Joanne sortant à demi de sa poche, disaient suffisamment que c'était un de ces Anglais voyageurs qui promènent leur curiosité ennuyée d'un bout du monde à l'autre. Il s'extasiait sur les rosaces et les clochetons de la Sainte-Chapelle, et marchait à reculons, de telle façon qu'il vint se heurter au municipal.

Celui-ci avait pris Rocambole par le bras et se dirigeait avec lui vers l'escalier du parquet.

— Aoh! fit l'Anglais, *exquiousez-moa.*

Puis, avisant Rocambole, il laissa échapper un geste de surprise.

— Major Avatar ! dit-il.

— Moi-même, mylord.

— Vos ici ! ... Oh! très-cher ami !... fit l'Anglais.

Et sans prendre garde au municipal il se jeta dans les bras de Rocambole.

Celui-ci avait reconnu son fidèle Noël, qui lui dit en feignant de l'embrasser :

— Je suis déjà venu hier.

— Va me chercher une voiture et attends-moi dans la cour de la préfecture de police, lui dit rapidement Rocambole.

Tout cela fut si rapide, si prompt, si imprévu, que le garde municipal n'eut pas le temps de s'interposer.

— Au revoir, mylord, dit Rocambole.

En même temps, il eut pour le municipal un regard suppliant.

Ce regard voulait dire :

— Au nom du ciel, faites que cet homme, qui est un grand personnage et à l'estime duquel je tiens ne s'aperçoive pas que je suis prisonnier.

Le municipal comprit.

— Au revoir ! dit Rocambole.

Et il salua l'Anglais qui ne paraissait pas l'avoir vu sortir de la voiture cellulaire.

. . . . . .

Il est une heure pour le prévenu où la justice humaine semble se départir un moment de sa rigoureuse surveillance.

C'est l'heure où il va à l'instruction.

Entre les murs épais de la prison et les barreaux de fer de la voiture cellulaire et le cabinet du juge d'instruction, il y a tout un petit voyage à faire

dans les corridors sombres du Palais-de-Justice, sous l'unique surveillance d'un garde-municipal.

Les évasions au Palais-de-Justice sont rares, mais elles ne sont pas sans exemple.

Il y a eu des condamnés d'une force herculéenne qui ont brisé leurs menottes, il en est qui ont donné un coup de couteau au soldat qui les conduisait.

Mais le prévenu qui ne connaît pas ce labyrinthe qu'on appelle le Palais-de-Justice essaierait en vain de se sauver. Au bout de cent pas, il serait repris.

Le cabinet du juge d'instruction n'a rien qui rappelle les vieilles coutumes judiciaires et les sombres décors d'autrefois.

C'est une pièce meublée avec un goût sévère, ressemblant à tous les cabinets du monde.

Le juge est assis à une table ; le greffier à une autre.

Avant le cabinet se trouve une antichambre dans laquelle le prévenu attend son tour, sous la garde du municipal.

Quelquefois il y a dix personnes dans cette pièce.

Dix personnes qui, à tour de rôle, seront interrogées.

Quand Rocambole arriva, il vit deux hommes en blouse et une femme gardés par deux municipaux.

— Nous en avons pour une heure, lui dit celui qui le conduisait.

Et il tira sa tabatière.

Rocambole allongea la main qui lui restait libre, car l'autre était entravée par la ficelle, et le municipal lui offrit une prise avec empressement.

Rocambole l'aspira lentement et se prit à rêver.

Un homme sortit du cabinet du juge d'instruction et l'un des municipaux se leva et lui remit les menottes.

— A vous autres, dit-il, en désignant les deux hommes et la femme, sans doute inculpés dans la même affaire.

Le municipal qui avait amené les deux hommes et la femme à l'instruction les fit entrer, referma la porte et vint se rasseoir auprès de celui qui était chargé de Rocambole.

Ce dernier fronça légèrement le sourcil.

Mais son visage se rasséréna, lorsque le premier eût dit à l'autre :

— Ils en ont au moins pour une heure. Donne-moi une prise, caramarade.

Le municipal tendit sa tabatière.

Puis il l'offrit à Rocambole.

Mais Rocambole refusa.

Rocambole rêvait.

Il s'écoula une demi-heure. Le municipal tenait toujours par un bout la ficelle qui serrait la main gauche de Rocambole.

L'autre municipal qui avait aspiré une longue prise, dit tout à coup ;

— C'est drôle ! mais j'ai envie de dormir.

— Etais-tu de garde cette nuit ?

— Oui.

— Alors, ça se comprend... mais si tu veux fermer l'œil un brin, j'ai les deux miens bien ouverts.

Et il prit une nouvelle prise.

Le premier municipal ne se fit pas renouveler l'invitation, il s'adossa entre le mur, croisa ses jambes et ferma les yeux.

Cinq minutes après, il dormait.

Rocambole continuait à se montrer préoccupé.

Cependant, de temps à autre, il regardait à la dérobée son gardien.

Celui-ci luttait contre le sommeil, mais ses yeux clignottaient.

Rocambole sentit que la ficelle se détendait, le municipal avait laissé retomber son bras.

Enfin, il ferma les yeux à son tour.

Rocambole attendit quelques minutes encore.

Puis il tira doucement sur la ficelle, et la main du municipal s'ouvrit et la laissa échapper.

Rocambole était libre !

Alors il se leva sans bruit, boutonna militairement sa redingote, tira de sa poche de côté une rosette multicolore qu'il mit effrontément à sa bou-

tonnière, et se dirigea vers la porte d'un pas égal et mesuré.

Les municipaux dormaient.

Il ouvrit la porte et sortit.

Le couloir était plein de monde; il y avait des municipaux; des prévenus, des avocats, des juges; tout cela allant et venant.

Rocambole avisa un municipal et alla vers lui.

— Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer la première chambre de la cour.

— Suivez le corridor, répondit le soldat, qui prit Rocambole pour un officier. Vous monterez un étage, puis vous redescendrez ..

— Ah! bon, j'y suis, répondit Rocambole.

Et il s'éloigna sans affectation.

Les uns le prirent pour un témoin, les autres pour un plaideur, d'autres pour un simple curieux.

Il connaissait à fond son Palais-de-Justice, et passant du nouveau bâtiment dans l'ancien, il gagna la salle des Pas-Perdus, monta au-dessus de la cour d'assises, trouva un petit escalier, redescendit et se trouva au bout de dix minutes au seuil d'une porte qui donnait sur la cour de la Préfecture de police.

Un fiacre attendait à cette porte.

Dans ce fiacre était le faux Anglais, c'est-à-dire Noël.

— Mais comment avez-vous fait? demanda-t-il stupéfait.

— J'ai endormi les municipaux.

— Avec quoi?

— Avec une pilule brune, réduite en poussière, que j'ai laissé tomber dans la tabatière de l'un d'eux.

Mais je te conterai cela plus tard. En attendant, allons déjeuner. Je meurs de faim.

Le faux anglais cria au cocher:

— Chez *Maire!* boulevard Saint-Denis, au coin de celui de Strasbourg.

LXIII

Il est un restaurant, à Paris, cher aux comédiens, aux gens de lettres, aux artistes en général.

Ne vous fiez pas à l'enseigne. C'est celle d'un marchand de vins.

Mais si vous voulez boire des crûs authentiques et de grands vins de Bourgogne et de Bordeaux, allez-y.

Cela s'appelle le restaurant *Maire*, successeur *Chalais!*

La police a l'œil sur les restaurants à la mode. Elle surveille les cafés élégants où le *grec* et le filou

coudoient l'homme irréprochable de mœurs et de tenue.

Elle ne songera jamais à aller chez Maire.

Maire est la maison hospitalière où vient le comédien.

Ouvrez les livres de recensement pénitentiaire, ils vous répondront : On n'a jamais vu un comédien au bagne !

Il résulte de ceci que cette profession jadis excommuniée est la plus honnête de toutes.

Nous avions besoin de dire tout cela, pour expliquer porquoi Noël, dit Cocorico, avait crié au coher :

— Chez Maire, boulevard Saint-Denis !

Chalais, le successeur de Maire, a une clientèle ; mais il ne refuse jamais une table au client de hasard qui vient chez lui.

Le faux Anglais avait un air respectable. Rocambole paraissait un parfait gentleman.

Pourquoi leur eût-on refusé à déjeuner ?

Ils s'installèrent dans un petit cabinet au fond de l'établissement.

La fenêtre de ce cabinet donnait sur le boulevard de Strasbourg.

— Ici, dit Rocambole, nous serons tranquilles. J'ai l'air d'un grand premier rôle de province et toi du régisseur de *Covent Garden* qui vient à Paris engager une *prima dona*. Causons...

— Maître, dit Noël, avant de vous rien dire, je veux savoir...

— Quoi donc?

— Comment vous êtes sorti.

— Mais c'est bien simple, répondit Rocambole.

— Simple?

— Je te l'ai dit ; j'ai endormi les deux gendarmes, je me trompe, les municipaux...

— Comment cela?

— Je te l'ai dit encore : en glissant dans la tabatière de l'un d'eux une petite poudre qui est un narcotique des plus puissants.

— Ah!

— Et qui endort en quelques minutes. Après, la chose était toute simple. On a eu des égards pour moi ; on m'a laissé ma garde-robe à Mazas. Comme tu le vois, ma mise est irréprochable. Je suis un parfait gentleman. Les municipaux endormis, j'ai quitté l'antichambre du juge d'instruction comme si de rien n'était, et me voilà! A présent, dis-moi où nous en sommes.

— Antoinette est retrouvée.

— Bon!

— Mais il y a trois jours que nous n'avons vu M. Agénor.

— Ah!

Et Rocambole baissa tout à coup la voix.

— Et... Madeleine ? dit-il.

Noël n'était pas très-clairvoyant. Cependant il lui sembla que Rocambole pâlissait légèrement en prononçant ce nom.

Noël reprit :

— En revanche, M. Yvan Potenieff est ici.

Rocambole fronça le sourcil.

— Il est venu à Paris pour retrouver Mademoiselle Madeleine, mais il n'a pas eu de chance.

— Que s'est-il passé ?

— Figurez-vous, maître, continua Noël, que le jour de votre arrestation *Madame* m'a confié la demoiselle pour la conduire chez ma mère.

Pendant ce temps-là, elle courait à Auteuil pour avoir des nouvelles.

La demoiselle et moi nous descendions les Champs-Elysées, lorsque tout à coup je la vois pâlir, et elle manque de se trouver mal.

Notre voiture en avait croisé une autre dans laquelle se trouvait M. Yvan Potenieff.

— Après ? dit Rocambole.

— Moi, continua Noël, j'ai cru un moment que la demoiselle s'était trompée. Mais non... c'était bien M. Yvan Potenieff, paraît-il.

— Comment le sais-tu ?

— *Madame*, ayant délivré mam'zelle Antoinette, s'est occupée de M. Yvan.

— Ah ! et qu'a-t-elle fait ?

— Elle sait tout ou à peu près.

— Voyons ?

— Il faut vous dire d'abord que M. Yvan devait épouser sa cousine, Mademoiselle la comtesse Vasilika Wasserenoff.

— Je sais cela.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que la comtesse a donné à M. Yvan un valet de chambre.

— Bon !

— Que ce valet de chambre et M. de Morlux...

— Comment, M. de Morlux !

— Oui... Il n'est pas mort...

Rocambole fit un soubresaut sur son siége :

— En es-tu bien sûr ? dit-il.

— Il est de retour à Paris depuis le jour de votre arrestation. Je l'ai vu.

— Tout est à recommencer ! murmura Rocambole avec accablement.

Puis il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Et cependant je suis las... et je voudrais retourner au bagne. Là, c'est le repos... et l'oubli.

Noël n'entendit pas ces paroles et continua :

— Je vous disais donc que le valet de chambre de la comtesse et M. de Morlux avaient amené M. Yvan Potenieff à Paris.

— Après.

— Et qu'ils l'y avaient fait passer pour fou. Comment? *Madame* ne le sait pas encore. Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Yvan Potenieff est chez le médecin aliéniste M. Lambert, à Auteuil, et qu'on lui administre une quantité prodigieuse de douches.

— Et la comtesse Vasilika?

— La comtesse est à Paris.

— Sais-tu où ?

— Elle est descendue dans une maison que vous connaissez bien, *maître*.

Rocambole tressaillit

— Chez qui donc? demanda-t-il.

— Chez la comtesse Artoff, rue de la Pépinière.

— Baccarat! murmura Rocambole.

— Oui, maître, dit Noël, qui ne put réprimer un léger frisson en prononçant le nom de l'implacable ennemie de Rocambole.

Celui-ci était tombé dans une sorte de stupeur pleine de rêverie.

Il garda longtemps le silence, oubliant de manger.

Enfin, il se leva.

— Va chercher une voiture, dit-il.

Noël paya la carte et sortit.

— Baccarat ! murmurait Rocambole avec un accent étrange, vais-je donc la retrouver sur mon chemin?

Le fiacre était à la porte. Rocambole y monta.

Puis il baissa les stores rouges.

— Où allons-nous, maître, demanda Noël.

— Nous allons à cette mansarde que tu m'as louée, et de la fenêtre de laquelle on voit jouer dans le jardin de l'hôtel d'Armollis l'enfant de cet ange que j'ai si longtemps appelé ma sœur, murmura Rocambole.

— Maître, dit Noël, vous êtes triste à la mort.

— C'est vrai...

— Vous avez donc peur d'être repris?

— Non, dit Rocambole.

Puis il parut sortir de sa torpeur.

— As-tu ton *nécessaire?* dit-il.

— Toujours, répondit Noël.

Et il tira de sa poche un petit étui de fer blanc, ce meuble indispensable de tout forçat qui rêve une évasion. Il y avait dedans une paire de moustaches blondes et un perruque de même couleur, une lime, un rasoir et des ciseaux.

Rocambole prit le rasoir et fit le sacrifice de ses moustaches brunes.

Noël lui coupa les cheveux ras.

La perruque blonde et les moustaches blondes remplacèrent les moustaches et les cheveux bruns.

— Maintenant, dit le maître, changeons de costume.

Noël se déshabilla en un clin d'œil.

Les stores baissés permettaient de convertir ainsi le fiacre en cabinet de toilette.

En un clin d'œil aussi, Rocambole eut revêtu le pantalon gris et l'habit bleu à boutons de métal.

Noël s'écria.

— Maintenant, vous avez l'air plus Anglais que moi.

Durant cette métamorphose, le fiacre avait fait du chemin, et il était arrivé rue de Suresnes.

Puis il s'était arrêté à la porte d'une grande maison à locataires, dont les derrières donnaient sur les jardins d'un hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque.

Cet hôtel appartenait à M. le vicomte Fabien d'Asmolls, le mari de Mademoiselle Blanche de Chamery.

Rocambole descendit de voiture et dit à Noël.

— Va-t'en !

— Maître, dit Noël, quand vous reverrai-je ?

— Je ne sais pas...

— Mais...

— Tu lui diras que je suis libre.

— Et vous .. ne la verrez-vous pas ?

— Je ne sais pas, répéta Rocambole.

Et il entra dans la maison, en murmurant ce nom qui trouvait un écho sinistre dans ses souvenirs :

BACCARAT !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

RÉDEMPTION

I

Il était près de minuit, et l'on causait depuis neuf heures autour d'une table de thé dans le salon de la comtesse Artoff.

La comtesse Artoff n'était autre que cette belle et malheureuse Baccarat que l'amour avait poussée au repentir, et qui longtemps, sous le nom de madame Charmet, avait été la providence des pauvres.

Un jour, Dieu avait eu pitié de ce cœur brisé, et un dernier rayon d'amour avait réchauffé toutes ces ruines.

Le comte Artoff, jeune, beau, intelligent, riche à millions, avait aimé Louise Charmet, déjà purifiée par le repentir ; et il lui avait offert sa main.

Il y avait onze ans de cela.

Mais le bonheur a le privilége de refaire une se-

conde jeunesse à ceux dont la jeunesse première s'est passée au milieu des orages de la vie.

Baccarat avait quarante ans; on lui en donnait vingt-huit à peine, tant elle était belle.

En vain ouvrait-elle les portes de son salon à toutes les jolies femmes de Paris.

Elle demeurait reine par la beauté, au milieu d'elles.

Ce soir-là, une blonde et blanche créature, assise auprès d'elle sur un sofa, rivalisait cependant de beauté, de charme et d'éclat avec madame la comtesse Artoff.

C'était la blonde Vasilika Wasserenoff, la femme aux mystérieuses vengeances, l'implacable ennemie de son jeune cousin Yvan Potenieff.

La réunion était nombreuse.

Il y avait là le comte Kouroff, à qui Wasilika avait promis sa main.

Puis trois ou quatre vieux amis de Baccarat, entre autres le vicomte Fabien d'Asmolles, le mari de cette Blanche de Chamery, dont Rocambole avait été un moment le frère.

On avait parlé d'abord de ce pauvre Yvan Potenieff.

— Il est fou ! avait dit Wasilika.

— En êtes-vous bien sûre, madame ? avait répondu la comtesse Artoff.

— Certainement, j'en suis sûr. Il est fou à lier. La Madeleine dont il parle n'a jamais existé.

Baccarat avait regardé la comtesse d'un air de doute.

— N'êtes-vous pas abusée vous-même? avait-elle dit.

Puis elle s'était hâtée d'ajouter :

— Votre M. de Morlux, cet homme qui s'est fait l'inséparable de votre cousin et l'a amené en France, ne me revient nullement.

— Ah! fit Wasilika.

Et, à la dérobée, elle jeta un regard de haine soupçonneux sur Baccarat.

Elle pressentait que la comtesse Artoff l'avait devinée.

Mais, tout-à-coup, il ne fut plus question du pauvre Yvan Potenieff, à qui le docteur Lambert administrait douches sur douches de la meilleure foi du monde.

Pourquoi?

C'est qu'un nouveau personnage venait d'entrer et avait prononcé un nom qui avait retenti comme un coup de tonnerre dans la mémoire de la plupart des gens qui se trouvaient là.

Ce personnage était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, avocat, commençant à plaider, et qui fréquentait assidûment le Palais, était au

courant de toutes les nouvelles judiciaires, et se faisait une occupation et un plaisir de rédiger de vive voix, dans une demi-douzaine de salons, une chronique des tribunaux.

Ce jeune homme s'appellait Paul Michelin.

Il avait trente mille francs de rente, était joli garçon et plaidait ses causes pour rien.

Or, M. Paul Michelin était entré, ce soir-là, chez la comtesse Artoff en disant :

— Vous ne savez pas ?

— Quoi donc ? lui avait-on demandé en voyant sa mine quelque peu effarée.

— Rocambole a été arrêté.

A ce nom, Baccarat et Fabien d'Asmolles se regardèrent douloureusement.

— Qu'est-ce que Rocambole ? demanda la blonde comtesse Vasilika.

— Madame, répondit maître Paul Michelin, Rocambole est un être mystérieux dont on a beaucoup parlé il y a dix ou quinze ans.

Il a été le chef d'une bande de malfaiteurs fameuse connue sous le nom de *Valets-de-Cœur*.

— Joli nom ! dit la comtesse.

— Il paraît que Rocambole, qui avait passé fort tranquillement six années au bagne de Toulon, a éprouvé, un matin, le besoin d'en sortir.

— Mais contez-nous donc cette histoire, qui pa-

rait être des plus amusantes, dit la comtesse Vasilika.

— Volontiers, madame, répondit Paul Michelin.

Il ne se doutait pas qu'il allait parler de Rocambole devant des gens qui, pour la plupart, l'avaient beaucoup connu.

Quant à la belle Russe, elle n'était pas fâchée de voir la conversation détournée, et la comtesse Artoff, complétement déroutée, à l'endroit d'Yvan Potenieff.

M. Paul Michelin ne se fit pas prier.

Il raconta, dans son meilleur style, l'histoire connue de Rocambole, c'est-à-dire la légende débitée à la cour d'assises.

Mais ce qu'il ne put dire, et ce que les tribunaux n'avaient jamais su, c'est que l'ancien chef des Valets de Cœur avait été connu de Paris entier sous le nom de marquis de Chamery.

Baccarat et Fabien d'Asmolles, qui avaient éprouvé d'abord une vive inquiétude en voyant le jeune avocat se lancer à corps perdu dans le récit, avaient fini par se rassurer mutuellement d'un regard.

— Vraiment, dit la belle Russe, cet homme s'est évadé du bagne ?

— Oh ! d'une façon merveilleuse.

Et l'avocat débita tout d'une haleine le récit de cette évasion qu'il avait lue, sept ou huit mois auparavant, dans la *Gazette des Tribunaux*.

Puis il ajouta :

— A cette époque, deux versions ont couru.

— Voyons, dit la comtesse Artoff avec une indifférence affectée.

— Il paraît que Rocambole ne s'est pas évadé seul du bagne de Toulon.

— Ah !

— Il avait trois compagnons ; au lieu de s'évader à la manière ordinaire, par terre, ils s'étaient évadés par mer en s'emparant d'une chaloupe.

La mer était si mauvaise cette nuit-là, que le bruit courut le lendemain que les quatre forçats évadés la veille s'étaient noyés.

Cette assertion prévalut longtemps ; mais six mois après...

— On eut des nouvelles de Rocambole ? demanda vivement la comtesse Vasilika.

— Oui, madame.

— Comment cela ?

— Il y a six semaines environ, un vol de cent mille francs fut commis au préjudice d'un homme que vous connaissez certainement.

— Qui donc ?

— Le vicomte Karle de Morlux.

— Certainement, nous le connaissons, dit la blonde Vasilika, c'est lui qui a ramené de Russie

mon malheureux cousin. Eh bien ! on lui a volé cent mille francs?

— Oui, madame.

Un sourire dédaigneux glissa alors sur les lèvres de Baccarat, muette et indifférente jusque-là.

— Et on a accusé Rocambole, dit-elle.

— Naturellement.

— Alors, il ne s'était pas noyé ?

— Apparemment.

— Comment donc avait eu lieu le vol?

M. Paul Michelin, qui puisait ses renseignements à bonne source, c'est-à-dire dans la *Gazette des Tribunaux*, raconta ce qu'on avait écrit et imprimé alors sur les portes fracturées, le secrétaire forcé, la trace des pas dans le jardin et l'échelle appliquée contre le mur.

Mais alors Baccarat l'interrompit.

— Vraiment, mon cher Paul, dit-elle, pouvez-vous de sang-froid nous conter de pareilles sornettes ?

— Plaît-il ? fit l'avocat d'un ton piqué.

— C'est un vol de grand chemin que vous nous racontez là, mon ami.

— Eh bien?

— Et vous l'attribuez à Rocambole...

— Son nom a été prononcé alors...

Baccarat haussa les épaules.

— Mon pauvre ami, dit-elle, Rocambole était un

plus habile homme que ça, et il ne se dérangeait pas pour voler honteusement cent mille francs dans un secrétaire.

— L'avez-vous donc connu, vous, madame? demanda Paul Michelin.

— Peut-être... répondit Baccarat d'un air mystérieux qui pétrifia d'étonnement le jeune avocat. Et, ajouta-t-elle, je pourrais vous raconter bien des choses... Mais, continuez, mon ami, nous vous écoutons... acheva-t-elle d'un ton qui laissa comprendre qu'elle ne dirait pas un mot de plus.

II

Paul Michelin continua :

— Enfin, à tort ou à raison, à cette époque on attribua le vol des cent mille francs à Rocambole.

La police se mit en campagne, fouilla Paris et la banlieue; de Rocambole point.

— C'est tout simple, dit Baccarat. Il s'est bien réellement noyé en s'évadant.

— Mais, dit la comtesse Vasilika, ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure qu'on l'avait arrêté?

— Permettez, comtesse, je ménage mes effets...

— Ah! ah!

— Au bout de six semaines, c'est-à-dire il y a trois jours environs, continua Paul Michelin, on a arrêté

un certain aventurier qui s'était produit dans le monde sous le nom de major Avatar.

Le marquis de B... l'avait présenté au *Club des asperges;* il en répondait comme de lui-même.

Néanmoins la police a mis la main dessus.

— Eh bien? dit Baccarat, dont le calme et l'indifférence firent place à une vague inquiétude.

— Le major arrêté a avoué à l'instruction qu'il était bien réellement Rocambole.

— Vraiment?

— Malheureusement, poursuivit le narrateur, la joie de la police n'a pas été de longue durée.

— Comment cela?

— Rocambole s'est évadé.

— Encore? dit un des auditeurs.

— Comment? demandèrent tous les autres.

Baccarat et Fabien d'Asmoles se taisaient, mais ils étaient visiblement inquiets.

— Il s'est évadé ce matin, comme on le ramenait à l'instruction.

— C'est assez difficile pourtant, objecta un monsieur.

— C'est presque impossible, répondit Paul Michelin.

— Rocambole s'est évadé néanmoins?

— Hélas! oui.

— Comment a-t-il fait?

— On ne sait pas, il est entré avec un gendarme dans l'antichambre de l'instruction. Il y avait là un autre gendarme.

Après avoir inutilement sonné plusieurs fois, le juge d'instruction s'est décidé à ouvrir la porte de son cabinet et à regarder dans l'antichambre...

— Où il n'y avait plus personne, interrompit vivement la comtesse Vasilika.

— Pardon, madame.

— Rocambole y était?

— Non, mais les deux gendarmes qui ronflaient tous les deux comme des orgues de cathédrale.

— Il les avait endormis?

— Et de la belle manière, allez, car on n'a pas pu les réveiller, et un médecin a constaté, au poste où on les avait transportés, qu'ils étaient sous l'influence d'une narcotique très-violent.

— Voilà une superbe évasion! fit la comtesse Vasilika.

Baccarat ne répondit rien; mais elle échangea un nouveau regard inquiet avec le vicomte Fabien d'Asmolles.

La pendule du salon sonna minuit.

C'était l'heure où on se retirait d'ordinaire et tout le monde se leva.

— Mon cher Paul, dit la comtesse, qui fit trêve un

moment à ses préoccupations, vous nous parlerez de Rocambole un autre jour.

La blonde Vasilika, à qui la comtesse Artoff donnait l'hospitalité, se retira la première.

Puis chacun sortit à son tour.

Mais comme M. Fabien d'Asmolles prenait son chapeau, Baccarat lui dit :

— Restez donc un moment, mon ami ; j'ai reçu des nouvelles du comte Artoff, qui est encore en Russie.

— Quand revient-il ?

— La semaine prochaine.

Tout le monde s'en alla, à l'exception de M. d'Asmolles.

— Eh bien ! lui dit Baccarat en le regardant fixement, que pensez-vous de tout ce qu'on a dit ce soir ?

— Je pense que cela pourrait bien être...

— Vous croyez à Rocambole ?

— J'y crois. Cette évasion porte sa marque de fabrique.

— Mon Dieu ! dit Baccarat, j'étais en Russie l'été dernier, quand les journaux ont parlé de l'évasion de quatre forçats du bagne de Toulon. Je n'ai rien su de tout cela ; mais si Rocambole n'est plus à Toulon, prenons garde.

— A quoi ? fit M. d'Asmolles.

— Mon ami, dit Baccarat, vous savez bien que votre femme n'a jamais rien su de la substitution de son vrai frère à cet imposteur qu'elle aimait si tendrement.

— Hélas! dit M. d'Asmolles, une pareille révélation l'aurait tuée.

— Qui vous dit que cette révélation ne se reproduira pas!

— Comment?

— Si Rocambole retombe aux mains de la justice... aujourd'hui tout se sait... on raconte tout... les journaux se distribuent par cent mille.

Si Rocambole est jugé à Paris, qui vous dit que notre nom à tous ne sera pas prononcé...

— Vous me faites frémir, mon amie, dit tristement M. d'Asmolles.

— Cependant, reprit Baccarat, on a tant parlé du faux Rocambole autrefois, — car le vrai, nous seuls l'avons connu, — on en a tant parlé, dis-je, qu'il a dû rester comme un fantôme dans le souvenir de tous les gens de police.

— Et à l'état légendaire dans les bagnes et les prisons, dit Fabien. On en parle comme d'un être surnaturel.

— Qui sait, dit Baccarat, si quelque coquin vulgaire n'a pas eu la vantardise de se faire passer pour Rocambole?

— Je l'espère, dit Fabien; mais...

— Mais quoi, mon ami?

— J'ai de singuliers pressentiments.

— Bah!

— J'ai même à présent souvenir d'une chose étrange qui m'est arrivée.

— Quand?

— Il y a un peu plus d'un mois.

— Voyons, mon ami, reprit la comtesse, je vous écoute, et je suis tout aussi agitée que vous de vagues pressentiments.

Fabien reprit :

— Vous savez que depuis que ma femme a perdu sa mère, nous habitons notre hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque.

— Oui.

— L'hôtel a un vaste jardin.

— Aussi grand que le mien, dit Baccarat. Je le connais.

— L'enfant joue toute la journée dans le jardin. Quelquefois sa mère va l'y rejoindre.

De l'autre côté du mur qui nous borne s'élève une maison dont l'entrée est rue de Suresnes.

C'est une maison à locataires.

Un jour, comme j'entrais dans le jardin, j'aperçus à une fenêtre de cette maison une tête pâle, dont

l'attention paraissait concentrée sur mon enfant qui courait après un cerceau.

Cette tête, en me voyant, se rejeta vivement en arrière et disparut.

Mais j'avais eu le temps de la voir... et...

— Et... fit Baccarat de plus en plus inquiète.

— Il m'avait semblé que c'était *lui*.

— Et il y a un mois de cela?

— Oui.

— Et depuis lors...

— J'ai épié... je me suis caché... mais je n'ai jamais revu cette tête pâle, et j'ai cru que j'avais été le jouet de quelque illusion.

— Mon ami, dit la comtesse, il est tard. Votre femme est un peu souffrante, m'avez-vous dit. Bonsoir, mais revenez me voir.

— Quand?

— Demain. Il faut savoir à quoi nous en tenir. Si je veux des renseignements, j'en aurai de bien autrement particuliers que ceux de ce pauvre Paul Michelin.

M. d'Asmolles s'en alla.

La comtesse Artoff demeura seule dans son boudoir, oubliant de sonner sa femme de chambre pour se faire déshabiller.

Elle demeura là plus d'une heure, auprès de son

feu presque éteint, plongée tout entière dans les souvenirs du passé.

Quelque chose lui disait que tout cela était vrai et que Rocambole allait reparaître dans son existence, si heureuse et si calme depuis dix ans.

Tout à coup un bruit singulier la fit tressaillir.

Il lui avait semblé qu'on marchait dans le jardin.

Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit.

La nuit était noire. Le corps de logis en retour sur le jardin dans lequel habitait la comtesse Vasilika, n'était plus éclairé que par la lueur douteuse d'une veilleuse.

La comtesse Vasilika était au lit.

Baccarat tendit l'oreille et n'entendit rien. Elle regarda et ne vit rien.

Elle ferma la croisée et vint se rasseoir auprès du feu.

Mais tout à coup le même bruit se reproduisit.

Et comme elle se levait inquiète, une ombre se dessina derrière la croisée.

En même temps, une vitre fut coupée avec un diamant, une main tourna l'espagnolette, la fenêtre s'ouvrit et Baccarat jeta un cri étouffé.

Un homme venait de sauter dans la chambre.

Cet homme avait un poignard à la main, et Baccarat l'avait reconnu...

Cet homme qui entrait ainsi chez elle avec effraction et escalade, c'était Rocambole !

Baccarat avait été jadis une femme d'une haute énergie.

Ce n'était pas elle qui avait tremblé devant Rocambole.

C'était Rocambole, au contraire, qui avait tremblé devant elle.

Mais il y avait dix ans que sa vie orageuse était devenue calme, dix ans qu'elle était si complétement heureuse, que son âme n'était plus faite à ces revirements subits de la fortune qu'elle avait éprouvés jadis.

Or un homme était devant elle.

Un homme qui avait voulu la tuer il y avait dix ans, et qui, vaincu par elle, précipité par elle des sommets où il était monté dans l'abîme de la honte et dans l'enfer du bagne, devait avoir médité lentement quelque vengeance épouvantable.

Reculer vivement pour saisir un cordon de sonnette fut son premier instinct.

Mais, d'un bond, Rocambole fut auprès d'elle, lui prit le bras et lui dit :

— Silence! Je ne veux vous faire aucun mal, n'appelez pas.

Baccarat s'arrêta interdite, et l'effroi qui l'avait prise à la gorge se dissipa comme par enchantement.

La voix de Rocambole n'était plus la même.

Elle n'avait plus cet accent d'ironie mordante qui disait ses instincts sauvages.

Elle avait quelque chose de triste, de sourd, de comprimé.

Son visage avait perdu son expression d'audacieux cynisme.

Entre cet homme qu'on avait ferré devant Baccarat pour le jeter dans un bagne, et celui qu'elle voyait maintenant devant elle, il y avait un monde tout entier de différence.

Et cependant ces deux hommes n'en faisaient qu'un.

C'était bien Rocambole.

— Madame, dit-il, je vous jure que je ne vous veux faire aucun mal.

— Que voulez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Je suis entré chez vous en franchissant le mur du jardin, à l'aide d'une échelle; ensuite, j'ai cassé une vitre; et il est une heure du matin, dit-il.

— Que signifient ces paroles? demanda Baccarat, de plus en plus étonnée de cet accent et de cette attitude.

— Une chose bien simple, répondit-il. Je veux retourner au bagne. Tout à l'heure, quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, vous sonnerez vos gens, vous appellerez au secours; j'engagerai avec vous une lutte innocente et on m'arrêtera, et je retournerai au bagne d'où je n'aurais jamais dû sortir.

— Pourquoi donc en êtes-vous sorti? dit-elle.

Il eut un mélancolique sourire.

— Regardez-moi, fit-il. Ne me trouvez-vous pas changé?

— Vous avez... vieilli...

— Est-ce tout ce que vous remarquez?

— Votre voix n'est plus la même...

— Elle couve des sanglots, dit-il tristement.

Une révélation de la vérité traversa l'esprit de la comtesse Artoff.

— Vous seriez-vous repenti? dit-elle.

Il baissa la tête et se tut.

— Pourquoi êtes-vous revenu? reprit-elle.

— Pour accomplir une œuvre au-dessus de mes forces, je le sens.

— Parlez...

Et Baccarat s'assit et regarda cet homme toujours armé d'un poignard, sans manifester la moindre inquiétude désormais.

Rocambole fit un pas vers la cheminée et posa le poignard sur la tablette.

Puis il revint auprès de Baccarat et se tint respectueusement debout devant elle.

— Croyez-vous au repentir? demanda-t-il.

Elle hésita un moment, le regarda avec plus d'attention et murmura enfin :

— Peut-être...

— Madame, reprit-il, il y a un quart d'heure, j'étais dans la rue, en face de votre hôtel, caché dans l'ombre d'une porte. Un homme est sorti de chez vous... Cet homme, je l'ai reconnu, c'est Fabien.

— C'était lui, en effet, dit Baccarat.

— Et... elle?... dit-il tout bas.

Sa voix tremblait si fort, il était devenu si pâle en prononçant ce mot, que Baccarat lui prit la main.

— Maintenant, dit-elle, je comprends...

Une larme roula brûlante sur la joue de Rocambole.

— Ella n'a donc rien su, *elle ?* dit-il.

— Rien, dit Baccarat.

— Savez-vous quel est le jour où le repentir est entré dans mon cœur? c'est celui où je l'ai revue, visitant le bagne, et ne me reconnaissant pas...

Ah! poursuivit-il d'une voix étouffée, j'avais fini par croire qu'elle était ma sœur!

Puis il essuya cette larme qui était descendue lentement sur son visage.

— Mais, dit-il, ce n'est pas pour vous parler d'elle que je suis venu ici.

— Asseyez-vous, lui dit Baccarat.

Elle avait pitié de cet homme, dont l'attitude brisée annonçait un morne et profond désespoir.

— Non, répondit-il; pas devant vous.

Et, demeurant debout, il continua :

— Pendant dix années, je n'ai jamais songé à briser ma chaîne. Mourir en paix, sur mon lit d'infamie, était mon seul vœu.

Cependant, je songeais à toute heure à celle que j'avais appelée ma sœur, et qui devait me haïr et avoir horreur de moi.

Un jour, j'appris que Blanche n'avait rien su, rien appris du drame de Cadix, grâce à vous et à Mademoiselle de Sallandrera.

Et pendant quelques heures, je rêvai la liberté et me dis :

Je m'évaderai, je retournerai à Paris, j'irai me cacher dans quelque maison voisine de la sienne, et là, je la verrai entrer et sortir chaque jour...

A partir de ce moment, ce fut en moi une lutte de tous les instants.

Quelque chose en moi me disait que je pourrais peut-être racheter mes crimes.

— Et vous vous êtes enfin évadé? dit Baccarat.

— Attendez, madame, reprit Rocambole.

— Parlez...

— J'avais un compagnon de chaîne, un pauvre domestique condamné au bagne injustement, et victime d'une machination abominable.

Cet homme pleurait souvent en me parlant de ses enfants.

Je croyais d'abord qu'il était marié et père de famille; mais un jour il s'expliqua. C'étaient les enfants de sa maîtresse morte empoisonnée dont il parlait.

Deux pauvres orphelines persécutées et pauvres; et je me dis que j'avais peut-être un peu de bien à faire, moi qui avais fait tant de mal. C'est alors que je m'évadai.

— Votre évasion a-t-elle donc eu lieu comme on l'a raconté? demanda la comte.

— Oui, madame.

— Continuez... je vous écoute.

Alors Rocambole raconta succinctement, mais avec une grande clarté, ses aventures depuis six mois. Comment Milon et lui avaient retrouvé Antoinette et l'avaient fait sortir de Saint-Lazare; ensuite, l'histoire de Madeleine en Russie; puis son arrestation au retour, et enfin sa dernière évasion.

Il n'avait omis qu'une chose, jusqu'alors, les noms des personnages de cette vaste intrigue.

— Mais, lui dit tout à coup Baccarat, vos aventu

res de Russie ont une singulière ressemblance avec un récit que me faisait hier soir le comte Kouroff

— Ah ! fit Rocambole, avec son mélancolique sourire.

— Il m'a parlé également d'une jeune fille cernée par les loups et qui n'avait dû son salut qu'à un miracle.

— Madeleine, dit Rocambole.

Ce nom fit une vive impression sur Baccarat.

— Madeleine ! exclama-t-elle.

— Oui ! c'est le nom d'une des deux jeunes filles.

— Et elle était institutrice en Russie?

— Oui.

Chez le comte Potenieff?

— Justement.

— Et le fils du comte, Yvan Potenieff. l'aimait?

— A en mourir.

L'œil de Baccarat eut un éclair.

— Ah ! dit-elle, comtesse Vasilika, vous jouez un jeu terrible avec moi.

Ce fut au tour de Rocambole à se montrer étonné des paroles de Baccarat.

Celle-ci reprit :

— Maintenant dites-moi le nom de ce persécuteur qui a juré la mort et la ruine des deux jeunes filles.

— Il s'appelle Karle de Morlux.

— Je l'avais deviné, dit-elle.

Rocambole osa lui prendre la main.

— Madame, dit-il, mon œuvre n'est pas achevée et je n'ai pas le courage de poursuivre ma tâche.

— Que dites-vous ?

— J'ai songé à vous, qui êtes riche, puissante, et qui m'avez prouvé jadis, d'une façon terrible, ce dont vous étiez capable. Je viens me mettre à vos genoux et placer ces deux enfants sous votre protection.

— Mais... vous...

— Moi, je veux retourner au bagne.

— Pourquoi ?

Il baissa la tête.

— C'est mon secret, murmura-t-il

Mais elle lui prit la main à son tour.

— Si je vous ai écouté, dit-elle, c'est que je vous ai pardonné depuis longtemps, et vous ne devez pas avoir de secret pour moi.

Il se prit à trembler comme ces feuilles jaunies que le vent de novembre roule sur la terre gelée, et il continua à garder le silence.

— Parlez, je le veux, répéta Baccarat.

Il fit un effort suprême et murmura d'une voix pleine de sanglots :

— J'aime Madeleine !

IV

Il y eut entre Baccarat et Rocambole un moment de silence poignant.

Il était là, cet homme dont les mains avaient été souillées de sang et que le repentir avait fini par toucher; il était là, tremblant, éperdu, semblable à un enfant abandonné par sa mère.

De grosses gouttes de sueur inondaient son front livide, et sa bouche crispée annonçait la violence de cette tempête qui bouleversait son âme.

Enfin il eut un éclat de rire fiévreux, sardonique, comme celui d'un damné.

Et relevant la tête :

— Comprenez-vous cela, madame? dit-il. Moi! le voleur, le meurtrier, l'assassin; moi, l'imposteur et le parjure; moi, dont les épaules ont été meurtries si souvent par le bâton des argousins... j'ai un cœur!...

Un cœur qui bat, un cœur dans lequel un rayon de l'amour, cette chose divine, est tombé, comme le soleil éclaire parfois un cloaque immonde.

Le jour où ce cœur, que je croyais mort, s'est éveillé j'ai voulu le percer de ce poignard que je tenais tout-à-l'heure à la main.

Mais j'avais une mission à remplir ! Moi mort, tout était perdu pour ces deux enfants !

Alors j'ai lutté, alors j'ai combattu, alors j'ai eu peur de la défaite.

Car je ne suis pas sûr de moi, car je ne réponds pas qu'à quelque moment fatal mon regard ne se lève impur et outrageant sur cet ange...

Il s'arrêta un moment, puis il reprit d'une voix sourde.

— J'ai alors pensé à vous, madame. La femme qui jadis a terrassé Rocambole brisera comme un verre M. Karle de Morlux.

— Je le ferai, dit Baccarat simplement.

Il eut un cri de joie.

— Ah ! je le savais bien, murmura-t-il en s'agenouillant devant elle.

Il ouvrit sa redingote et retira de sa poche de côté un portefeuille qu'il tendit à Baccarat :

— Vous trouverez là-dedans, lui dit-il, toutes les notes, toutes les indications nécessaires.

Baccarat prit le portefeuille.

— Mais, dit-elle, il me faut des renseignements de vive voix.

— Demandez, madame, je répondrai.

— M. de Morlux a un frère ?...

— Oui, le père d'Agénor.

— Il faut donc épargner celui-là ?

— Vous pensez bien, reprit Rocambole, que c'est cette considération qui a dicté ma conduite. Je pouvais, ce matin même, dire au juge d'instruction : Voici les preuves de l'assassinat, je me trompe, de l'empoisonnement de la baronne Miller; saisissez-en la justice et frappez! Mais c'eût été déshonorer Agénor, c'eût été rendre impossible son union avec Antoinette.

— C'est juste, dit Baccarat.

— Il faut donc que M. de Morlux soit frappé, mais qu'il le soit sourdement, sans bruit, sans éclat, et par une main qui se substituera un moment à la Providence et à la justice. C'est pour cela que je suis venu à vous.

Baccarat fit un signe d'assentiment.

Puis elle continua :

— M. de Morlux ne sera pas frappé seul.

— Qui donc partagera son châtiment?

— Une femme qui vit sous mon toit et qui m'a trompée indignement.

— La comtesse Vasilika?

— Oui.

Rocambole parut réfléchir.

C'est donc elle, dit-il enfin, qui a fait enfermer Yvan Potenieff comme fou?

— Oui, d'accord avec M. de Morlux.

— Vous le délivrerez, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Baccarat.

— Maintenant, madame, reprit Rocambole, voulez-vous faire appeler vos gens et me faire arrêter?

Il disait cela sérieusement, avec son calme habituel, et Baccarat ne put douter de sa sincérité.

Aussi répondit-elle :

— Je ne ferai rien de ce que vous me demandez.

— Vous... ne... voulez pas?

— Non, je ne veux pas que vous retourniez au bagne, dit-elle froidement.

Et, comme il faisait un pas en arrière :

— Ecoutez, dit-elle. Vous, mieux que personne, vous savez ce que j'ai été et ce que je suis. Fille perdue autrefois, je me suis repentie, réhabilitée, et les portes du monde se sont ouvertes pour moi.

L'expiation est là et non ailleurs.

— Que voulez-vous dire, fit-il tout tremblant.

— Je veux dire, répondit-elle d'une voix solennelle, que ni le bagne ni les tortures que vous avez éprouvées jusqu'ici n'étaient la véritable punition de votre passé. L'expiation véritable, celle à laquelle vous êtes condamné, par laquelle vous mériterez peut-être un jour le pardon de tous ceux qui furent vos victimes...

Elle s'arrêta un moment et regarda Rocambole.

Rocambole était pâle et frissonnant, et il baissai

les yeux comme un condamné à l'heure du dernier supplice.

— C'est cet amour que vous ressentez, vous, créature souillée, pour un être d'une pureté absolue.

Il eut comme un gémissement et murmura :

— Aurais-je donc la force de souffrir ?

— Vous puiserez cette force dans le sentiment de votre passé, et vous l'accepterez comme le châtiment suprême.

— Ah ! dit-il, j'ai pourtant bien souffert déjà, madame ! Et il joignait les mains en suppliant.

Mais Baccarat, inflexible, répondit :

— Vous souffrirez plus encore. La douleur est comme le feu, elle purifie ! .

Il releva la tête, et son œil morne et plein de larmes eut tout à coup un éclair.

— Vous avez raison, dit-il; je souffrirai et je continuerai à servir la cause du bien.

Baccarat lui tendit la main.

— Je vous veux pour allié, dit-elle.

Il prit cette main, mais il n'osa la porter à ses lèvres.

Puis il reprit :

— Mais savez-vous bien, madame, que je puis être repris un jour ou l'autre.

Baccarat eut un sourire.

— Venez avec moi, dit-elle.

Elle prit un des flambeaux de la cheminée, ajoutant :

— Et ne faites pas de bruit.

Alors elle ouvrit une porte dérobée qui donnait sur un couloir conduisant à la serre :

— Je vais vous mettre en sûreté, provisoirement du moins, dit-elle en l'entraînant.

Au bout du couloir elle ouvrit une autre porte, et Rocambole se vit au seuil d'une petite chambre d'ami :

— Vous allez rester ici, lui dit la comtesse ; vous ne ferez pas de bruit.

Demain, vers midi, je viendrai vous voir, et peut-être vous apprendrai-je bien des choses.

.....

Les lassitudes physiques triomphent souvent des angoisses morales.

Il y avait si longtemps que Rocambole ne dormait plus, qu'il se jeta tout vêtu sur le lit que lui offrait Baccarat et s'y trouva bientôt étreint par un lourd sommeil.

Le jour ne l'éveilla point. Le soleil, passant à travers les persiennes, vint brûler son visage pâli, et ses yeux ne se rouvrirent point.

Enfin, le bruit d'une clé tournant dans la serrure le tira de sa léthargie.

Baccarat venait d'entrer.

Elle était en toilette du matin, et on devinait qu'elle était déjà sortie.

— Ecoutez-moi bien, lui dit-elle.

Il se mit debout devant elle et attendit.

— Vous pouvez sortir librement, reprendre le nom du major Avatar, aller au club où on vous a présenté.

— Que dites-vous? exclama-t-il avec un étonnement profond.

— La vérité.

— Mais... la police?...

— Un grand personnage que j'ai mis en jeu a obtenu ce matin même, en répondant de vous corps pour corps, qu'on vous laissât tranquille pendant un temps donné.

Puis, acheva Baccarat, peut-être serez-vous gracié quelque jour.

Il tomba à genoux et murmura :

— Je crois que je rêve.

— Ce n'est pas tout, dit-elle. Ecoutez encore... J'ai passé le reste de la nuit à prendre connaissance des notes contenues dans votre portefeuille.

— Ah!

— Grâce à elles, je suis au courant de tout. Je sais que Milon est innocent.

— Et pourtant, murmura Rocambole, il retour-

nera au bagne; car, à présent que vous avez fait une paix provisoire avec la police, je ne puis plus rien pour lui.

— Vous vous trompez, dit Baccarat.

Alors elle ouvrit la porte toute grande, et un homme parut sur le seuil.

Rocambole jeta un cri.

Cet homme, c'était Milon.

— A l'œuvre donc, maintenant! leur dit Baccarat à tous deux.

V

Le soir de ce jour, il y avait encore une demi-douzaine de personnes réunies chez la comtesse Artoff, et, parmi elles, M. Paul Michelin.

— Eh bien! dit la comtesse Artoff en le voyant entrer, nous apportez-vous des nouvelles de Rocambole!

— On le cherche, dit le jeune avocat.

— Espérons qu'on le trouvera, dit la comtesse Artoff en souriant.

La comtesse Vasilika s'écria:

— Mais, qu'est-ce donc que ce Rocambole? C'est donc le *Fra Diavolo* moderne, le Cartouche du dix-neuvième siècle?

— Peut-être, madame.

— Comtesse, dit la belle Russe s'adressant à Baccarat, vous paraissez en savoir très-long là-dessus...

— En effet, dit Baccarat.

— Vous avez connu Rocambole particulièrement !

— Oui, comtesse.

— Ainsi, vous le reconnaîtriez si vous le voyiez, dit Paul Michelin.

— A n'en pas douter.

M. d'Asmolles était impassible.

Baccarat lui fit un signe mystérieux qui signifiait sans doute :

— Ne craignez rien.

Puis elle dit à Vasilika.

— Ma chère comtesse, si vous tenez absolument à ce que je vous dise ce que c'était que Rocambole je vais vous le dire.

— Parlez, parlez, fit-on de tous les points du salon.

— Il y a quinze ans, reprit Baccarat, Paris s'éveilla un matin en proie à une terreur vertigineuse ; une bande de malfaiteurs accomplissait les crimes les plus audacieux et les plus inouïs.

— Et leur chef était Rocambole ?

— Attendez... Ces malfaiteurs s'intitulaient le *Club des Valets de cœur*. Ils volaient et assassinaient les maris ? ils se faisaient aimer des femmes.

— Voilà des malfaiteurs galants, en vérité, murmura la comtesse Vasilika.

— Le chef de ces bandits ne s'appelait pas Rocambole, comme vous l'avez cru, mais sir Williams.

A la suite d'un drame qu'il est inutile de vous raconter, puisqu'il n'est question ici que de Rocamcambole, le club fut dissous, et sir Williams disparut.

Les uns disent qu'il fut tué, les autres qu'on lui infligea un ténébreux supplice et qu'on l'expédia sur un navire qui le transporta, les yeux crevés et la langue coupée, au milieu d'une peuplade anthropophage de l'Australie.

— Mais Rocambole.

— Rocambole était son élève, son lieutenant, son *alter ego*, poursuivit Baccarat.

Il se dérobait par la fuite au châtiment qui l'attendait, et il emporta dans sa retraite un portefeuille qui avait appartenu à sir Williams.

Ce portefeuille contenait, dans une langue hiéroglyphique comprise de Rocambole seul, des documents précieux.

Sir Wiliams, toute sa vie, avait été comme on dit, à la recherche d'une *affaire*. Voler cent mille francs était pour lui une chose mesquine : c'étaient des millions qu'il lui fallait.

Or, poursuivit Baccarat, sir Williams avait décou-

vert qu'un certain marquis de C..., permettez-moi de n'employer que des initiales, avait envoyé son fils, aux Indes, à l'âge de huit ans.

Ce fils, qu'on avait jamais revu, devait, s'il revenait jamais en France, retrouver une mère, une sœur et une fortune de plusieurs millions.

— Peste! fit Paul Michelin.

— Un beau jour, cinq ans après la disparition de Rocambole, la marquise de C... et sa fille virent arriver un brillant officier de la marine anglaise qui se jeta à leur cou, les appela ma mère et ma sœur, et leur prouva clair comme le jour qu'il était leur fils et leur frère.

— Et c'était Rocambole?

— Justement. Mais attendez...

Et Baccarat regarda M. d'Asmolles, qui ne sourcillait pas.

Puis elle continua.

— Pendant plusieurs années, Paris entier prit cet aventurier pour le marquis de C..... Il était élégant, spirituel, brave, beau cavalier, bon joueur. La marquise de C... était morte en l'appelant son fils, mademoiselle de C... l'adorait, et, chose bizarre, il aimait la jeune fille, non point d'amour, mais comme s'il eût été réellement sa sœur.

— Je devine la suite, dit la comtesse Vasilika.

— Je ne crois pas, comtesse.

— Le vrais marquis revint...

— Non pas tout de suite, Rocambole croyait l'avoir tué.

— Ah vraiment?

— Mais Rocambole, poursuivit Baccarat, ne se contentant pas des millions du marquis de C..... respirait à la main et à la fortune d'une riche héritière. Ce fut ce qui le perdit.

— Comment cela?

— Pour arriver à son but il entassa crimes sur crimes, tua ses rivaux, — il en avait plusieurs, — et réveilla la haine assoupie d'une femme qui lui avait presque pardonné.

— Quelle était cette femme?

— Une pauvre pécheresse dont il avait brisé la vie, autrefois, en brisant l'amour qu'elle avait au cœur.

La pécheresse s'était repentie, elle était devenue une honnête femme : elle rachetait son passé en faisant du bien et en prenant sous sa protection des êtres faibles et victimés.

La mauvaise étoile du faux marquis de C... voulut que cette femme le rencontrât de nouveau sur son chemin. Elle reconnut Rocambole.

Alors ce fut entre eux une lutte sans trêve ni merci, une lutte longue acharnée, terrible.

La femme échappa souvent à la mort par mira-

cle ; puis elle retrouva le vrai marquis de C... et Rocambole fut vaincu.

Sa ténébreuse épopée finit par le bagne.

— Mais quelle était cette femme ? demanda la comtesse Vasilika.

— Vous tenez à le savoir ?

— Oui, oui.

— Elle se nommait Baccarat.

— Singulier nom !

— Elle en a un autre aujourd'hui.

— Ah !

— Elle s'appelle la comtesse Artoff... Cette femme, c'est moi !

Ce fut un coup de théâtre.

— Madame, dit Paul Michelin avec respect, vous vous êtes calomniée tout à l'heure. Vous avez toujours été un ange.

La comtesse Vasilika ne souffla mot.

Elle regardait Baccarat avec une sorte de stupeur, et sentait s'augmenter en elle la vague défiance qu'elle éprouvait depuis que Baccarat avait dit qu'elle ne croyait point à la folie d'Yvan Potenieff.

— Mais vous, madame, vous, mieux que personne, vous reconnaîtreriez Rocambole ?

— Oh ! certainement, moi et une personne qui est ici parmi nous et que je supplie de rester impassible.

— Une personne qui l'a connu aussi ?

— Oui, qui a vécu dans son intimité pendant plusieurs années, le croyant réellement le marquis de C...

— Et cette personne est ici ?

— Oui.

— Parole d'honneur, murmura le jeune avocat, il y a des romans moins compliqués que cela

Baccarat répondit en souriant :

— Celui-ci a été long, en tout cas!

— Qui sait, fit M. d'Asmoles jusque-là silencieux, s'il est fini ?

— Mais non, dit Paul Michelin, puisque Rocambole s'est évadé du bagne, et qu'il s'appelle maintenant le major Avatar.

Comme il disait cela, un domestique entra, apportant une carte de visite sur un plateau.

Baccarat la prit, puis elle poussa un cri d'étonnement si naturel que tout le monde y fut pris.

— Ah! par exemple! dit-elle, le roman continue.

— Plaît-il ? fit la comtesse Vasilika.

Baccarat continua.

— M. le major Avatar vient de me faire passer la carte, et il insiste pour être reçu, malgré l'heure avancée.

Le nom du major Avatar produisit une commotion électrique,

— Rocambole, murmura-t-on.

— Si c'est lui, je le reconnaîtrai bien, dit Bacca-

rat, et il est une autre personne ici, comme je vous l'ai dit, qui le reconnaîtrait pareillement.

Paul Michelin s'écria :

— Et vous allez le recevoir ?

— Mais sans doute.

Et Baccarat se tourna vers le valet qui, immobile, attendait un ordre.

— Faites entrer, dit-elle, M. le major Avatar.

Alors tous les regards se tournèrent vers la porte avec une curiosité mêlée d'effroi...

VI

La major Avatar entra.

Les gens qui ont une prodigieuse réputation répondent rarement, pour ne pas dire jamais, à l'idée physique qu'on s'était faite d'eux.

Il en fut ainsi pour cet homme dont le nom seul éveillait une curiosité des plus grandes.

Dans les quatre ou cinq minutes qui s'écoulèrent entre la sortie du domestique et l'apparition du personnage qu'il était chargé d'introduire, chacun, dans le salon de la comtesse Artoff, se représenta Rocambole à sa manière.

M. Paul Michelin formula très-haut sa pensée :

— Ce doit être, dit-il à la comtesse Vasilika, un

homme trapu, avec le front bas, les lèvres charnues, l'œil petit et plein de feu.

— Moi, répondit la comtesse, je me le figure de taille gigantesque, avec une grande barbe noire et des moustaches en croc.

Une autre dame murmura :

— J'ai une idée qu'il a les cheveux rouges.

Pourvu qu'il ne soit pas armé ! murmura la comtesse Vasilika.

— Fort heureusement, répondit Paul Michelin, nous sommes en nombre respectable.

Le major parut.

Ce fut un étonnement général, une véritable stupéfaction.

Il ne répondait à aucun des types imaginaires que s'étaient forgés les hôtes de la comtesse Artoff.

C'était un homme qui n'avait pas quarante ans, mince, élégant dans sa fantaisie, fort joli garçon, quoique son visage fut un peu fatigué, portant une petite moustache brune et des cheveux châtains devenus rares sur un front découvert et intelligent.

Son regard, à demi voilé, avait un charme mystérieux. Un sourire mélancolique effleurait sa lèvre autrichienne et mettait à nu ses dents bien rangées, éblouissantes de blancheur.

Il était en habit noir et en cravate blanche.

Sa mise irréprochable n'avait rien d'excentrique,

et il salua avec la plus parfaite aisance d'un homme du monde.

Cependant la physionomie étonnée et quelque peu désappointée des hôtes de la comtesse le força à s'arrêter un moment au seuil du salon.

En même temps, il parut hésiter et attendre que celle qui était la comtesse Artoff, sur trois ou quatre femmes qui se trouvaient dans le salon, se trahit d'un geste.

Baccarat se leva à demi

Elle se leva, paraissant partager l'étonnement général et voir le major Avatar pour la première fois.

M. d'Asmolles n'avait pas fait un mouvement.

Alors le major alla droit à Baccarat.

— Madame la comtesse, dit-il, un motif impérieux peut seul expliquer ma présence chez vous, à une heure aussi avancée de la soirée, et je mets à vos pieds toutes mes excuses pour avoir insisté comme je l'ai fait.

Baccarat s'inclina et parut attendre que le major s'expliquât.

M. Paul Michelin se pencha à l'oreille de la comtesse Vasilika :

— La comtesse Artoff, dit-il, est aussi étonnée que nous. On ne peut cependant pas dire que cet homme est grimé. Evidemment ce n'est pas Rocambole.

— Peut-être, murmura la belle Russe.

Le major, à qui la comtesse Artoff avait indiqué un siége, s'assit et lui tendit une lettre.

— Madame, dit-il, j'ai quitté Petersbourg il y a six mois. Longtemps prisonnier des Circassiens au Caucase, souffrant beaucoup de blessures récentes, j'ai sollicité et obtenir du czar un congé que je suis venu passer à Paris.

En partant de Russie, je me suis muni de plusieurs lettres de recommandation, dont celle-ci, signée du prince Kalschrine, est à votre adresse.

— Le prince est un de mes bons amis, dit Baccarat.

Et elle prit la lettre et la lut

Le major reprit :

— Vous pensez bien, madame, que je me serais présenté à une autre heure s'il n'avait été question pour moi que de vous remettre cette lettre.

Il fit une pause ; Baccarat, toujours impassible, attendit.

On eut attendu voler une mouche dans le salon.

Le major continua :

— Mais figurez-vous, madame la comtesse, que j'ai été victime tout dernièrement d'une singulière méprise.

Les hôtes de la comtesse se regardèrent.

Quant à Vasilika, son œil ne quittait pas la comtesse Artoff.

— J'ai été arrêté, poursuivit le major, jeté en prison, appelé du nom d'un forçat évadé, paraît-il, du bagne de Toulon.

— Rocambole? murmura M. Paul Michelin.

— Oui, monsieur, dit froidement le major. Il paraît que j'ai avec cet homme une ressemblance assez grande.

— Monsieur, répondit Baccarat, j'ai vu plusieurs fois l'homme dont vous parlez, et je cherche vainement la trace de cette ressemblance.

A ces paroles de la comtesse Artoff, il y eut comme un soulagement général, et toutes les poitrines respirèrent à l'aise.

Le major Avatar n'était donc pas Rocambole!

La comtesse poursuivit :

— M. Paul Michelin que voici, nous racontait tout à l'heure votre histoire, monsieur; il nous disait qu'au Palais la conviction générale était que le célèbre bandit et vous ne faisaient qu'un, et je vous avoue qu'il faut que je vous voie pour être sûre du contraire.

Rocambole salua.

M. Paul Michelin s'écria :

— Ainsi donc, comtesse, monsieur n'est pas Rocambole?

— Mais pas que je sache, répondit Baccarat en souriant.

Le major regarda le jeune avocat.

— Ai-je vraiment l'air d'un bandit, monsieur ? lui dit-il.

— Nullement... Cependant...

— Voyons! fit le major toujours souriant

— Vous vous êtes évadé hier matin?

— Oui et non, répondit Rocambole.

— Singulière réponse, monsieur!

— Je vais l'expliquer. Je me suis évadé, en effet, hier matin; mais je suis retourné à Mazas hier soir.

Il y eut un nouvel étonnement parmi les personnes qui entouraient la comtesse Artoff, et Paul Michelin dit au major ;

— Alors, vous vous êtes évadé de nouveau?

— Oui et non.

— Toujours?

— Permettez, je vais m'expliquer. J'ai des ennemis en Russie. On m'a dénoncé à la police russe comme ayant des intelligences avec les Polonais révoltés. C'est de là que part le coup, c'est à ces haines mystérieuses que je dois mon arrestation. Ceux qui m'ont dénoncé comme étant le forçat Rocambole savaient bien qu'un homme qui a servi vingt années dans l'armée russe prouverait facilement son identité.

Ce que l'on voulait, c'était me tenir éloigné de mon domicile pendant quelques jours, et s'y emparer de mes papiers.

— Vos papiers sont donc compromettants? demanda la comtesse Vasilika.

— Madame, répondit le major, le czar n'a pas de sujet plus fidèle que moi; mais j'ai un ami, un frère d'armes gravement compromis dans la dernière insurrection. Si certains de ces noms qu'il m'a confiés parvenaient au ministre de la police russe, sa tête tomberait.

Maintenant vous comprenez pourquoi, n'ayant pas le temps de prouver mon identité, j'ai profité d'une circonstance fortuite pour m'évader. Le gendarme s'était endormi, j'ai ouvert la porte sans bruit et je suis sorti.

— Mais le gendarme avait pris un narcotique? fit Paul Michelin.

Le major haussa les épaules.

— Ceci est la légende, dit-il.

— Puis il ajouta :

— Mes papiers en sûreté, je suis retourné à Mazas. Ce matin, deux officiers russes de passage à Paris sont venus me réclamer et ont répondu de moi.

On m'a donc mis en liberté; mais cela ne me suffisait pas.

— Ah! fit Baccarat. Que vous fallait-il encore

— Votre témoignage, madame. Il paraît qu'à la Préfecture, personne ne se souvient exactement de Rocambole. On m'a confronté avec plusieurs vieux agents. Les uns ont dit oui, les autres non. Le chef de la sûreté aurait dit hier : « Il n'y a qu'une personne à Paris qui ne s'y tromperait pas : c'est Mme la comtesse Artoff. »

Alors, madame, acheva le major, je me suis souvenu que j'avais une lettre pour vous et que je m'étais présenté ici à mon arrivée à Paris. Vous étiez encore dans vos terres de la Russie méridionale.

J'ai voulu que vous puissiez me rendre, devant les personnes qui vous entourent, le témoignage que je ne suis pas Rocambole.

— Je vous le rends, monsieur, dit la comtesse Artoff.

Le major se leva ; il allait prendre congé, Baccarat le retint.

— Vous ne voulez donc pas prendre une tasse de thé ? lui dit-elle. Nous parlerons de Pétersbourg et de nos amis de Russie.

Le major se rassit et dès lors personne ne douta de son identité.

Baccarat aurait-elle fait asseoir à sa table le forçat Rocambole !

Personne, excepté la comtesse Vasilika, qui prétexta un léger malaise, regagna son appartement, et,

avant de se mettre au lit, écrivit le billet suivant à M. le vicomte Karle de Morlux :

« Nous sommes joués, Baccarat est devenue l'alliée de Rocambole. Prenons garde ! »

. . . . . .

VII

La comtesse Vasilika, que nous avons à peine entrevue jusqu'ici, était bien le type absolu et complet de ces femmes de l'extrême Nord dont on a dit, avec raison, que la civilisation n'était qu'apparente.

Belle, charmante, la parole dorée; douée, en apparence, de toutes les exquises délicatesses de la femme, elle avait une nature indomptable et sauvage, et poussait l'amour de la vengeance jusqu'aux limites les plus lointaines.

Quand elle avait quitté le salon de la comtesse Artoff pour remonter chez elle, lorsqu'elle avait écrit à M. de Morlux, une tempête grondait dans son cœur.

Celui qui l'eût vue, ses cheveux dénoués et flottants sur ses épaules demi-nues, se promener d'un pas inégal et brusque à travers sa chambre, comme une panthère dans sa cage, aurait ajouté foi aux sinistres légendes qui couraient sur elle en Russie.

Dans ses terres, la comtesse Vasilika avait fait

mourir sous le fouet un intendant qui avait osé lever sur elle un regard d'amour.

Un jeune officier qui, dans un salon de Pétersbourg, s'était vanté d'avoir obtenu un rendez-vous de la comtesse, avait reçu le lendemain, en sortant du théâtre Français, un coup de poignard au travers du cœur.

On parlait même du premier mari de la comtesse, dont la mort subite avait toujours été environnée de mystérieuses ténèbres.

Eh bien! on aurait cru à tout cela, on l'eut accusée de tous ces crimes, si on l'avait vue, cette femme jeune et belle, le front pâle de haine, les lèvres crispées, l'œil en feu, si on l'avait entendue murmurer, lorsqu'elle eut fermé son billet : « Ah! comtesse Artoff, femme de rien qu'à élevé jusqu'à lui un grand seigneur ivre d'amour et de folie, vous voulez lutter contre moi, et vous faites cause commune avec ceux qui veulent m'enlever Yvan!... A nous deux, donc! »

Elle se promena longtemps, méditant sa vengeance, la caressant avec une âcre et sauvage volupté.

Enfin, elle appela sa femme de chambre, une Géorgienne qui ne parlait que sa langue maternelle et le russe, et qui répondait au nom de Gula.

Gula attendait dans la pièce voisine.

Elle accourut à la voix de sa maîtresse.

C'était une fille de vingt ans, grande comme la comtesse, blonde comme elle, et vêtue du pittoresque costume des femmes de son pays, et le portant avec une rigoureuse exactitude;

C'est-à-dire que lorsqu'elle sortait, elle avait le visage couvert d'un voile qui ne laissait apercevoir que ses yeux noirs.

La comtesse Vasilika n'avait pas appelé Gula pour se faire mettre au lit.

La comtesse ne songeait qu'à une chose; faire parvenir son billet à M. de Morlux et le voir, lui, le plus tôt possible.

Mais une difficulté matérielle se présentait.

Gula ne savait pas un mot de français. A cette heure, les rues étaient désertes; elle ne trouverait personne qui lui indiquerait, en voyant l'adresse du billet, la demeure du vicomte.

A qui se fier dans l'hôtel?

Tous les gens de Baccarat lui étaient dévoués, et il ne fallait à aucun prix que Baccarat sût qu'elle écrivait à M. de Morlux.

Evidemment, pensa encore la comtesse Vasilika, Baccarat et Rocambole songeraient, dès le lendemain, à faire sortir Yvan de la maison de santé.

Il fallait donc prévenir le coup.

La comtesse eut bientôt pris un parti.

Et s'adressant à Gula, qui, suivant la coutume des esclaves, s'était mise à genoux pour recevoir les ordres de sa maîtresse :

— Déshabille-toi ! lui dit-elle en langue russe.

Gula obéit sans même témoigner le moindre étonnement.

La comtesse s'empara alors des vêtements de sa femme de chambre et les revêtit.

Puis elle cacha son visage sous le voile de la Géorgienne.

Après quoi elle ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors.

Le corps de logis qu'elle habitait était, nous l'avons déjà dit, en retour sur la façade de l'hôtel donnant sur le jardin.

Vasilika put se convaincre en ne voyant plus aucune lumière que les hôtes de la comtesse Artoff étaient partis et qu'elle-même était couchée.

Alors, elle ordonna à Gula de demeurer dans sa chambre; puis elle ouvrit la porte sans bruit et se glissa dans le corridor.

Elle descendit sans lumière, sur la pointe des pieds, ouvrant et refermant les portes avec précaution, prêtant l'oreille au moindre bruit et s'arrêtant parfois.

Mais il était deux heures du matin, et tout le monde dormait dans l'hôtel.

Tout le monde, même le suisse, au carreau duquel brillait une veilleuse.

La comtesse traversa la cour;

Puis elle frappa au carreau.

Le suisse, éveillé en sursaut, approcha son visage du carreau et regarda.

Il vit la comtesse et la prit pour la Géorgienne Gula.

La comtesse prononça quelques mots en russe.

Le suisse ne les comprit pas, mais il devina qu'elle voulait sortir.

Et il tira le cordon.

La comtesse sortit.

Mais en sortant elle laissa la porte entr'ouverte de façon à pouvoir rentrer sans éveiller l'attention par un coup de sonnette.

Le vicomte Karle de Morlux demeurait dans la rue, au coin du boulevard Malesherbes.

La rue était déserte.

La comtesse Vasilika, après avoir regarde devant et derrière elle pour s'assurer que personne ne la voyait et ne la suivait, se mit bravement en route.

Un peu avant d'atteindre la porte de l'hôtel de Morlux, elle rencontra un chiffonnier.

Le chiffonnier, assez intrigué par ce costume étrange, dirigea sur elle la clarté de sa lanterne.

Mais la comtesse passa bravement, et le chif-

fonnier en fut pour ses frais, car il ne put voir son visage.

La comtesse arriva à la porte et sonna deux fois vainement.

Au troisième coup de sonnette, qui était plus impérieux que les autres, la porte s'ouvrit.

Le suisse accourut et demanda ce qu'on voulait.

— Je veux voir M. de Morlux, dit-elle.

— C'est impossible, répondit le suisse examinant ce costume avec autant d'étonnement que le chiffonnier.

— Pourquoi ?

— M. le vicomte est encore à son club.

— Allez le chercher, dit-elle d'un ton impérieux.

Le suisse hésitait.

— Mon ami, lui dit froidement la comtesse, si vous tenez à votre place je vous engage à exécuter l'ordre que je vous donne, car je puis vous affirmer que, si vous refusez, M. de Morlux vous chassera demain.

Le suisse n'hésita plus.

Il acheva de se vêtir, prit un flambeau, fit traverser la cour à la comtesse et la conduisit dans un petit salon du rez-de-chaussée où il y avait un reste de feu.

Puis il posa le flambeau sur un guéridon et sortit.

La comtesse attendit près d'une demi-heure.

Au bout de ce temps, elle entendit le bruit de la porte cochère qui se refermait, et enfin une voiture qui vint tourner devant le perron.

Une minute plus tard, M. de Morlux entra.

Il crut d'abord voir la femme de chambre de la comtesse.

Mais celle-ci souleva son voile.

— Vous, madame ! exclama le vicomte stupéfait.

— Moi, dit-elle. Fermez la porte et causons vite.

— Vous paraissez émue, dit le vicomte.

— J'ai vu Rocambole, dit la comtesse.

A ce nom, le vicomte eut un tressaillement et pâlit.

— Vous l'avez vu ?

— Oui.

— Quand ?

— Ce soir.

— Il s'est donc encore évadé ?

— Depuis hier matin.

— Et où l'avez-vous vu ?

— Dans le salon de la comtesse Artoff.

A ces derniers mots, M. de Morlux, que Timoléon avait jadis mis au courant de l'histoire de Rocambole et de Baccarat, fit un pas en arrière et regarda la comtesse avec un redoublement de stupeur.

— Monsieur, dit Vasilika, hâtons-nous, Rocambala et Baccarat ont fait la paix.

— En êtes-vous sûre ?

— Et ils sont ligués contre nous.

Le vicomte fronça le sourcil. Vasilika poursuivit :

— Je ne sais quel but infâme et ténébreux vous poursuivez, dit-elle ; mais n'importe ! je viens vous proposer un véritable traité d'alliance.

Il la regarda.

— Si vous servez ma vengeance, continua-t-elle, je servirai vos projets : troc pour troc.

— Madame...

— Il n'y a pas un instant à perdre, répliqua-t-elle. Sans cela, je ne serais point ici, et j'eusse attendu à demain.

— Je vous servirai, dit le vicomte.

— Eh bien, reprit-elle, il faut dès demain enlever Yvan à la maison de santé du docteur Lambert.

— C'est inutile, répondit M. de Morlux.

— Vous croyez ?

— Sans doute. Le docteur croit à la folie.

— Oui, mais quand on lui amènera Madeleine, qu'ils ont sous la main...

A ce nom de Madeleine, le visage pâle du vicomte de Morlux s'empourpra.

— Vous l'aimez ! exclama Vasilika avec une joie sauvage.

Et comme il ne répondait rien :

— Oh ! ajouta-t-elle, je vous servirai aveuglément. Je suis ivre de vengeance et de fureur.

VIII

Qu'était devenu Yvan ?

Yvan était toujours dans la maison de santé du docteur Lambert.

Il avait beau protester qu'il n'était pas fou, et que Madeleine n'était point un enfant chimérique de son cerveau malade.

Le docteur, qu'il faisait appeler à chaque fois, souriait et répondait à ses protestations, en donnant l'ordre qu'on lui administrât une douche.

On sait l'épouvante que ce traitement barbare jette dans l'âme de ceux qui y sont soumis.

Les fous reviennent momentanément à la raison.

Ceux qui ne sont pas fous, saisis d'effroi, préfèrent laisser croire à une folie imaginaire.

Yvan Potenieff était d'une force herculéenne.

Il s'était défendu d'abord, il avait lutté, il avait terrassé les infirmiers.

Mais les infirmiers étaient secourus par d'autres, et il finissait toujours par être renversé, garrotté et revêtu de la camisole de force.

Alors, réduit à l'impuissance, il recevait la fameuse douche

Yvan avait fini par ne plus parler de Madeleine.

En proie à un morne désespoir, il avait conçu un projet : celui de s'évader.

Mais comment ?

Mais par où ?

La maison de santé, entourée d'un beau jardin, et ayant tous les dehors d'une maison de plaisance, n'était, en définitive, qu'une horrible prison.

Le jardin était entouré de hautes murailles, comme Clichy, comme Sainte-Pélagie, comme Mazas.

Et, complication ténébreuse du hasard, il se trouvait que parmi les pensionnaires du docteur Lambert, il y avait deux détenus, l'un pour dettes, l'autre pour un fait des plus graves.

L'état de santé de ces deux hommes, — dont le premier était un jeune Moldave, écroué d'abord à Clichy à la requête d'un tailleur ; le second, un homme du meilleur monde, accusé d'escroquerie, — avait motivé leur entrée chez le docteur Lambert.

Ce dernier répondait pécuniairement du Moldave, et il avait placé auprès de lui deux infirmiers qui ne le quittaient ni jour ni nuit.

Ce qui n'empêchait pas le tailleur farouche de payer deux de ces fonctionnaires aimables qu'on nomme les gardes du commerce, pour faire bonne garde sous les murs de la maison de santé.

Quant à l'autre détenu, l'administration pré voyante avait placé deux sentinelles dans le jardin pour empêcher toute tentative d'évasion.

Il résultait de tout cela que, de jour et de nuit la maison de santé était convertie en forteresse, e qu'il était tout à fait impossible de songer à en sortir subrepticement.

Cependant, l'amour de la liberté est si puissan dans le cœur de l'homme, que jamais un prison nier n'a renoncé à l'espoir de s'évader.

Yvan y songea.

Avec cette audace qui caractérise les peuples du Nord, il conçut un plan et résolut de l'exécuter à tout prix.

Ce plan était formidable de simplicité.

Il s'agissait simplement pour lui de garrotter, de bâillonner l'infirmier qui couchait dans sa chambre, puis de faire subir le même sort à la sentinelle qui se promenait dans le jardin, de lui prendre sa capote, son képi et son fusil, et de se laisser relever, à quatre heures du matin, par un autre factionnaire.

Puis, de sortir librement.

Or, précisément à l'heure où la comtesse Vasilika sortait furtivement de l'hôtel Artoff et se rendait chez le vicomte de Morlux, Yvan s'apprêtait à mettre son projet à exécution.

L'infirmier qui couchait auprès de lui était un jeune homme de complexion assez délicate.

Mais, comme Yvan avait paru le prendre en amitié, on ne l'avait pas changé.

Vers minuit, Yvan, qui avait feint de dormir dès neuf heures du soir, entendit un ronflement sonore auprès de lui.

C'était l'infirmier qui avait fini par succomber au sommeil.

Alors Yvan se leva.

Il se leva sans bruit, sur la pointe des pieds, alla vers la cheminée et y prit des allumettes.

Puis, il alluma un flambeau.

L'infirmier ne se réveilla pas.

Alors Yvan jeta un regard rapide autour de lui.

Il y avait dans un coin de la chambre une table encore chargée des débris du souper d'Yvan.

Sur cette table, on avait laissé un couteau.

Le couteau était rond par le bout, il est vrai, mais poussé par une main vigoureuse, il aurait pénétré néanmoins dans la gorge d'un homme.

Yvan s'en saisit.

Puis il revint vers le lit où dormait le jeune infirmier, et, lui posant la main sur l'épaule, il l'éveilla.

Le jeune homme ouvrit les yeux et vit, tout étonné, Yvan penché sur lui et armé du couteau.

— Si tu pousses un cri, si tu bouges, lui dit rapidement le Russe, tu es mort !

L'infirmier eut peur, il se tut.

Alors Yvan prit son mouchoir et le bâillonna.

Puis il coupa en quatre bandelettes la nappe qui se trouvait sur la table, et il lui lia solidement les pieds et les mains.

Il avait fait tout cela nu-pieds et en chemise.

L'infirmier préférait perdre sa place que d'être assassiné ; et il savait par expérience que les fous ne plaisantent pas.

Yvan, cette besogne finie, prit sur une chaise les habits de l'infirmier et s'en revêtit.

Puis il souleva l'oreiller sur lequel reposait la tête du jeune homme et prit dessous un trousseau de clés.

Avec ces clés, il devait sortir facilement de la maison et gagner le jardin.

Il n'avait même qu'un risque à courir, mais ce risque était grand...

C'était de rencontrer un autre infirmier, qui ne le reconnaitrait pas pour un de ses pareils.

Néanmoins, ayant renouvelé ses menaces de mort au jeune homme pétrifié de terreur, Yvan Potenieff prit le trousseau de clés, ouvrit sans bruit la porte de la chambre et sortit.

. . . . . .

Yvan jouait de bonheur.

La sentinelle qui se trouvait dans le jardin auprès de la petite porte par où nous avons vu le docteur Lambert introduire, trois jours auparavant, son nouveau pensionnaire, était ce qu'on appelle une *recrue*.

C'est-à-dire un paysan depuis six mois à peine sous les drapeaux, honnête et niais comme un véritable enfant de la loyale Bretagne.

Faire faction dans un jardin est une véritable sinécure.

Le soldat s'était appuyé contre un arbre et s'était endormi.

Yvan était sorti de la maison sans faire aucune mauvaise rencontre.

Le trousseau de clés lui avait permis d'ouvrir toutes les portes l'une après l'autre.

La nuit était froide; mais il faisait un clair de lune superbe.

Yvan s'approcha de la sentinelle.

Elle dormait du sommeil du juste.

Alors une idée traversa son esprit :

— Qui sait, pensa-t-il, si une de ces clés n'ouvre pas la porte de sortie.

Et il voulut passer outre.

Mais la sentinelle s'éveilla et cria : Qui vive ?

Yvan revint vivement sur elle.

— Employé de la maison, répondit-il.

La sentinelle avait crié son *qui vive?* d'une voix encore ensommeillée et peu vibrante.

Elle n'éveilla personne.

Yvan lui dit encore :

— Mon ami, vous êtes fou. Ne reconnaissez-vous donc pas mon habit ?

— Excusez-moi, dit la sentinelle.

— Je cours chercher des remèdes, dit le faux infirmier.

En même temps, il se disait que peut-être une des clés du trousseau dont il s'était emparé, ouvrait la petite porte, et qu'alors il était inutile de faire aucune violence à la sentinelle.

En effet, la première clé qu'il prit entra dans la serrure.

Le soldat, honnête et niais, le regardait faire.

La clé tourna...

Yvan eut un battement de cœur.

Le pène sortit de sa gâche, la porte s'ouvrit.

Alors Yvan se sentit défaillir de joie, et le nom de sa chère Madeleine expira sur ses lèvres.

Mais comme il s'élançait dans la rue, une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison et une voix cria :

— Arrêtez-le ! arrêtez-le ! c'est un fou !

C'était le jeune infirmier qui était parvenu à se délier et s'était débarrassé de son bâillon.

Yvan se mit à courir.

Mais un homme qui faisait faction sous le mur extérieur s'élança à sa rencontre et le prit à la gorge

C'était un des gardes du commerce appointés par le tailleur opulent et magnifique.

Cet homme regarda Yvan.

— Tu n'es pas celui que nous gardons, dit-il.

Et il eut un moment envie de le lâcher.

Mais il se ravisa.

— Bah! dit-il, il y aura toujours une prime.

Yvan se débattait en vain.

IX

Yvan Potenieff se débattit longtemps.

Mais le garde du commerce était un vigoureux gaillard qui avait autrefois rempli le rôle d'hercule dans les foires, et il parvint à terrasser le jeune Russe.

En même temps, la maison avait été mise en émoi.

Les infirmiers accoururent.

On s'empara d'Yvan, on le terrassa, on le garrotta.

Ce furent des cris, des hurlements...

Toute la maison de fous fut sur pied en six minutes.

Le docteur Lambert, éveillé en sursaut, se hâta d'arriver.

— Ah! ah! dit-il avec la parfaite assurance d'un homme qui ne voit plus que des fous sur la terre, voilà un pauvre malade qu'on a négligé hier. Il n'a eu que cinq douches au lieu de huit, et il est en proie à un accès...

Yvan interrompit le docteur brusquement, avec fureur :

— Vous êtes un âne! dit-il; vous vous connaissez en folie comme moi en hébreu!...

— Une douche! une douche! s'écria le docteur.

On emmena Yvan, on le plaça de force sous le cruel robinet, et ses hurlements s'éteignirent avec sa douleur.

On le transporta dans sa chambre, à demi évanoui.

Puis une lassitude physique et morale s'empara de lui, et il s'endormit.

L'énergie de cet homme était brisée.

Le nom de Madeleine ne venait même plus à ses lèvres.

Yvan s'était endormi en appelant la mort.

Mais la mort vient rarement quand on l'appelle.

Yvan dormit huit heures consécutives d'un sommeil de plomb, et s'éveilla.

Le soleil entrait à flots dans sa chambre.

Au lieu de l'infirmier chétif dont il était si facilement venu à bout la nuit précédente, on lui avait donné un solide garçon, de taille presque gigantesque, et qui l'eût, au besoin, assommé d'un coup de poing.

Celui-ci avait jugé inutile de faire souffrir Yvan.

Il avait, durant son sommeil, coupé les cordes qui meurtrissaient ses poignets.

A quoi bon attacher un homme dont il pouvait venir si aisément à bout?

Yvan le regarda d'un œil stupide.

— Comment vous trouvez-vous, monsieur? lui dit l'infirmier avec douceur.

— J'étouffe, j'ai besoin d'air, répondit-il.

L'infirmier ouvrit la croisée.

Yvan quitta son lit et s'en approcha.

Tout à coup il tressaillit, se prit à trembler d'émotion et finit par jeter un cri.

L'infirmier s'approcha, inquiet.

Yvan regardait avec avidité deux hommes et une femme qui se promenaient dans le jardin et causaient.

L'un de ces deux hommes était le docteur Lambert.

L'autre, M. le vicomte Karle de Morlux.

La femme, Yvan l'avait reconnue sur-le-champ..

C'était sa cousine, la belle comtesse Vasilika.

Et son émotion fut si forte qu'il demeura immobile et sans voix, les mains tendues vers ces deux êtres qui pouvaient le sauver, s'ils le voulaient.

. . . . . .

La comtesse Vasilika et M. de Morlux s'étaient, en effet, présentés le matin à la maison de santé.

Le docteur, en recevant la carte de M. de Morlux, s'était empressé d'accourir.

— Mon cher docteur, lui avait dit le vicomte, je vous présente madame la comtesse Vasilika Wasserenoff.

Le docteur s'était incliné.

— La cousine de ce pauvre Yvan Potenieff.

— Ah! fit le docteur, il est plus fou que jamais.

— Vraiment?

— Il a voulu s'évader cette nuit.

— Mais il n'a pas réussi, au moins?

— Grâce à un concours de circonstances heureuses, dit le docteur. Or, il faut vous dire, madame, que, chez les fous, le désir de s'échapper est presque toujours un indice d'incurabilité.

— Monsieur, répondit la comtesse, M. de Morlux vient de vous le dire, je suis la cousine de M. Pote-

nieff, et sa famille m'a donné pleins-pouvoirs. Je viens le chercher.

Le docteur recula d'un pas.

On ne propose pas ainsi à un docteur aliéniste de lui reprendre ses malades sans l'émouvoir très-fort

Mais M. de Morlux ajouta :

— Madame part ce soir pour Pétersbourg. Le comte Potenieff, père de son malheureux cousin, l'a chargée de le reconduire en Russie.

Comme, après tout, c'était M. de Morlux qui avait confié Yvan au docteur, le docteur ne pouvait pas s'opposer à ce que M. de Morlux lui retirât son pensionnaire.

Il ne put que s'incliner froidement.

— Peut-on le voir sur-le-champ? demanda la comtesse.

— Je vais vous faire conduire à sa chambre, madame.

Mais, en se retournant, la comtesse leva la tête et aperçut Yvan à une croisée.

Le prétendu fou jeta un cri :

— Vasilika!

— Je viens à votre aide, mon cousin, répondit la comtesse.

Le docteur fit un signe.

L'infirmier ne s'opposa plus à ce qu'Yvan quittât sa chambre.

Deux minutes après, il était dans les bras de la comtesse Vasilika Wasserenoff, qui lui disait :

— Mon cher cousin, je vous cherche dans Paris depuis huit jours.

— Ah! ma chère, répondit Yvan en accablant le docteur et M. de Morlux d'un double regard de haine, croiriez-vous que ces deux misérables ont prétendu... que j'étais fou!...

— Ils l'ont cru, mon cousin.

— Ai-je bien l'air d'un fou, en vérité? continua Yvan avec animation.

— Pas le moins du monde.

— Alors, le docteur est un âne!...

Et il attacha sur M. Lambert un œil étincelant de colère.

— Calmez-vous, mon cousin, lui dit Vasilika.

— Me calmer!

— Oui.

— Oh! ces deux hommes me rendront raison des infâmes traitements qu'ils m'ont fait subir!

— Je vais vous expliquer ce qui est arrivé, reprit Vasilika, et vous leur pardonnerez à tous deux.

— Par exemple!

— Mais écoutez-moi donc, fit-elle avec un accent d'autorité affectueuse dont, malgré lui, Yvan subit l'ascendant.

— Parlez...

— Où avez-vous rencontré M. de Morlux?

— Dans une auberge de Russie.

— Bon! au moment où vous vouliez tuer un mougick.

— C'est vrai... Il avait insulté Madeleine.

— C'est ce malheureux nom qui a tout perdu.

— Comment cela?

— M. de Morlux n'était-il pas en compagnie du jeune prince Maropouloff?

— Oui.

— Qui vous a conduit dans son château?

— Précisément.

— Eh bien! le prince est un mauvais plaisant.

— Comment cela?

— Il a persuadé à M. de Morlux que Madeleine n'existait pas, et que vous étiez fou.

— Le misérable!

— M. de Morlux vous a amené ici, persuadé que Madeleine n'avait jamais existé...

— Et que, dans toutes les femmes que vous rencontriez, dit à son tour le docteur, vous reconnaissiez Madeleine.

Le docteur savait que, pour flatter la manie des fous, il faut avoir l'air de les croire raisonnables.

Yvan, du reste, n'avait pas surpris, entre la comtesse et lui un rapide regard d'intelligence.

— Mais, reprit le jeune Russe, que M. de Mor-

lux se trompe, je le veux bien..... mais l'autre, un docteur!...

— Monsieur, répondit humblement le docteur, excusez-moi. La science n'a jamais pu constater la folie d'une manière certaine. On en est là-dessus réduit aux conjectures.

La comtesse ajouta :

— Donnez donc la main au docteur, mon cousin, et allons-nous-en, car je viens vous chercher.

— Ah! fit Yvan, qui respira bruyamment.

— J'ai ma calèche à la porte. Venez... et pardonnez à M. de Morlux.

Yvan tendit la main successivement au docteur Lambert et au vicomte.

Puis il remonta dans sa chambre, y prit son paletot et son chapeau, et, comme un novice à qui on ouvre les portes de son lycée, il rejoignit la comtesse, et, tout joyeux, il lui offrit le bras.

Vasilika avait dit vrai, sa voiture était à la porte : elle y monta.

Yvan s'assit à côté d'elle.

M. de Morlux leur fit vis-à-vis.

Le cocher rendit la main à deux magnifiques trotteurs et Yvan se crut sauvé...

— Je n'ai pas de chance avec la Russie! murmura le docteur Lambert avec mélancolie tandis que la voiture disparaissait dans un nuage de pous-

sière... Voilà un pensionnaire de cent louis par mois qui me glisse des mains!...

Et, tout triste, il commença sa visite du matin.

. . . . . .

Une heure après, on apporta au docteur les cartes de deux visiteurs.

L'une portait ce nom : *Comtesse Artoff.*

L'autre celui-ci : *Major Avatar.*

— Tiens! murmura le docteur tout joyeux, on dirait que la Russie se ravise!

X

La comtesse Artoff s'était levée de bonne heure ce jour-là. Néanmoins, elle fut assez étonnée de voir, en ouvrant sa fenêtre, la comtesse Vasilika tout habillée et se promenant dans le jardin.

Au bruit que fit la fenêtre en s'ouvrant, Vasilika se retourna et salua Baccarat de son plus suave sourire.

Puis elle s'approcha tout près, de façon à pouvoir causer.

— Et votre malaise d'hier, comtesse? lui dit Baccarat.

— Dissipé complétement, chère belle. La migraine s'en va comme elle vient, vous savez.

— C'est assez vrai, cela!

— Aussi me suis-je levée de bonne heure ce ma-

tin, et vais-je me dédommager un peu en montant à cheval.

— Ah ! fort bien.

Baccarat remarqua seulement alors que Vasilika tenait rassemblée dans sa main gauche la longue jupe d'une amazone.

Elle descendit au jardin et tendit sa main à Vasilika.

Qui eût vu ces deux femmes se promenant au bras l'une de l'autre, parlant de ces mille riens qui sont constamment le fond de la causerie des femmes, eût été loin de penser qu'elles étaient ennemies.

Jamais Baccarat n'avait été plus simplement expansive ; jamais la belle Russe n'avait eu plus de charmes félins dans sa démarche, plus de caresses dans la voix et de sourires sur les lèvres.

— Eh bien ! dit-elle à Baccarat, qu'avez-vous fait du fameux major Avatar hier soir ?

— Mais il a pris une tasse de thé et s'est retiré.

— Ainsi vous ne croyez pas à Rocambole?

Baccarat eut un rire si franc, si net, que la comtesse Vasilika fut légèrement ébranlée dans sa conviction.

— Mais, ma chère belle, reprit Baccarat, comment voulez-vous que je ne reconnaisse pas un homme que j'ai fait marquer ?

— Mais il y a dix ans de cela.

— Si Rocambole se trouvait sur mon chemin dans dix autres années, je le reconnaîtrais.

— Vraiment? fit la comtesse pensive.

Baccarat ajouta :

— Ce pauvre officier russe doit être la victime de quelqu'une de ces machinations infernales que sait si bien ourdir la police de Moscou et de Pétersbourg. Mais je l'ai pris sous ma protection.

— Que pourrez-vous donc faire pour lui?

— Mais, ma chère, je suis Russe par mon mariage et vous savez bien que le comte Artoff, mon mari, a une grande influence à l'ambassade.

— Je le sais.

— Je suis Française aussi. Mon salon est très-fréquenté, et beaucoup de gens de notre monde savent que j'ai autrefois vu, comme je vous vois, ce bandit célèbre qu'on appelait Rocambole.

— Eh bien?

— Quand j'aurai invité le major Avatar à dîner, personne à Paris ne songera plus à faire confusion.

— Tant mieux pour lui, dit la comtesse Vasilika qui ne put dissimuler un geste de dépit.

Tout en causant elles avaient quitté le jardin et passé sous la voûte de l'hôtel qui conduisait à la cour d'honneur.

Un domestique russe, de la suite de Vasilika, tenait en main deux chevaux, — un robuste poney pour lui, une admirable bête de pur sang pour sa maîtresse.

— Au revoir, comtesse, dit Vasilika.

Elle tendit la main à Baccarat et se mit lestement en selle, effleurant à peine de son petit pied le genou plié de son domestique.

Baccarat la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte cochère de l'hôtel se fût refermée.

Puis elle rentra chez elle, s'assit devant une table et se mit à compulser le volumineux dossier que lui avait remis, la veille, Rocambole.

Elle se livrait avec une sorte d'ardeur fiévreuse à cette besogne, lorsque son valet de chambre ent'rouvrit la porte du boudoir.

— Madame la comtesse, dit-il, peut-elle recevoir le major Avatar ?

— Oui, dit Baccarat.

Peu après Rocambole entra.

— Madame, dit-il, savez-vous ce qui s'est passé cette nuit ?

Elle le regarda étonnée.

Madame la comtesse Wasserenoff est sortie, à deux heures du matin.

— De l'hôtel ?

— Oui, sous les habits de sa femme de chambre.

— Dans quel but ?

— Un de mes hommes, un nommé Noël, déguisé en chiffonnier, et que j'avais chargé de veiller sur l'hôtel de Morlux, l'a rencontrée.

— Où allait-elle ?

— Chez M. de Morlux. Elle y est restée plus d'une heure.

— C'est étrange, murmura Baccarat.

Puis elle sonna et dit au valet qui se présenta :

— Qu'on fasse monter le suisse.

Le suisse arriva; interrogé il répondit que, en effet, au milieu de la nuit, on lui avait demandé le cordon. Il avait passé sa tête à son carreau et cru reconnaître la Géorgienne de la comtesse Wasserenoff.

Baccarat le congédia.

Puis elle regarda Rocambole.

— Est-ce tout dit-elle.

— Non, répondit-il.

— Qu'est-ce encore ?

— La comtesse est sortie d'ici il y a une heure.

— Oui, à cheval, suivie par un domestique.

— Elle est allée jusqu'aux Champs-Elysées. Là, à la hauteur de la rue de Chaillot, attendait une voiture.

— Celle de M. de Morlux, sans doute?

— Précisément. M. de Morlux y était. La comtesse a mis pied à terre, confié son cheval à un mougick et elle est montée en voiture.

M. de Morlux a crié au cocher : « A Auteuil ! »

— Eh bien ? demanda Baccarat inquiète.

— Savez-vous où ils vont ?

— Voir Yvan Potenieff, sans doute.

— Non pas, mais l'enlever !

Baccarat secoua un gland de sonnette :

. . . . . .

Or, comme nous l'avons dit, M. le docteur Lambert achevait sa visite du matin quand on était venu lui annoncer la visite de la comtesse Artoff et du major Avatar.

Plein d'espoir et s'imaginant qu'on lui ramenait quelque Russe de distinction, il s'était empressé de se rendre au petit salon-parloir, où on avait coutume d'introduire les visiteurs.

Le visage hautain et glacé de Baccarat le déconcerta quelque peu.

Son obséquiosité bienveillante, qui se traduisait par un sourire doctoral, lui rentra même un peu dans la gorge.

— Monsieur, lui dit Rocambole, vous avez pour pensionnaire un jeune Russe appelé Yvan Potenieff, dont la folie consiste à revoir partout une femme du nom de Madeleine.

— C'est bien cela, dit le docteur. Il y a trois jours, quand je l'ai amené ici, nous avons rencontré dans les Champs-Elysées Clorinde, une femme bien connue dans le demi-monde. Et il s'est élancé hors de sa voiture en criant : C'est Madeleine ! »

— Je sais cela, dit Rocambole; seulement j'ignorais le nom de la femme dont vous parlez.

— Elle est pourtant assez connue.

— Je ne dis pas non; seulement, dit Rocambole, j'arrive d'un long voyage, et cette dame n'était pas célèbre quand je suis parti.

Le docteur s'inclina. Rocambole reprit :

— Sauriez-vous, par hasard, où demeure mademoiselle Clorinde?

— Non, mais tout Paris vous le dira.

— Mais, dit vivement Baccarat, il s'agit d'Yvan Potenieff.

— C'est juste.

— Monsieur, nous désirerions le voir.

— Voilà, madame, qui est tout-à-fait impossible.

— Pourquoi?

— Parce que Yvan n'est plus ici.

La comtesse Artoff pâlit :

— Depuis quand? dit elle.

— Depuis ce matin. Sa cousine... elle m'a dit son nom, mais je l'ai oublié, je suis brouillé avec ces diables de noms russes...

— Eh bien? sa cousine...

— Est venue le chercher et l'a emmené.

Baccarat et Rocambole échangèrent un regard et jugèrent inutile d'apprendre au docteur qu'il avait été l'innocent complice d'un misérable guet-apens.

Ils saluèrent le docteur qui les accompagna un peu confus jusqu'à leur voiture.

Rocambole fronçait les sourcils, lui qui, d'ordinaire, était impassible chaque fois qu'une de ses combinaisons était détruite par le hasard.

— Que faire? murmura Baccarat. Où l'a-t-elle conduit?

— Assurément, ce n'est pas chez vous.

Et Rocambole, d'une voix légèrement émue, ajouta :

— Je ne crains ni M. de Morlux, ni Timoléon, ni tous les autres.

— Mais vous craignez quelqu'un?

— Oui, cette femme, dit-il en faisant allusion à la comtesse Vasilika Wasserenoff.

— Eh bien! je ne la crains pas, moi, répondit Baccarat, l'œil plein d'éclairs.

— A l'œuvre!

— A l'œuvre! répéta Rocambole.

XI

Qu'était devenu Yvan?

La comtesse Vasilika et M. de Morlux l'emmenaient dans leur voiture.

La première sensation d'Yvan avait été toute d'égoïsme et de bien-être.

Il avait respiré à pleins poumons.

Le temps était magnifique. On était sur la fin de mars et le printemps commençait.

La voiture suivit un moment le bord de la Seine, côtoyant les rails du chemin de fer américain.

Le coup d'œil était magnifique.

A gauche, les hauteurs du Trocadéro dont les vieux arbres se couvraient de bourgeons.

A droite, la Seine avec ses ponts grandioses.

Au delà, le Champ-de-Mars, l'École militaire, le dôme des Invalides et les clochetons gothiques de Sainte-Clotide.

Au-delà encore, noyés dans la brume du matin, les côteaux lointains de Bellevue et de Meudon.

Yvan fut ébloui.

Aux Champs-Élysées, il n'avait rien vu de Paris, si ce n'est une énorme affluence de voitures et de cavaliers, de toilettes printanières et d'équipages luxueux.

Maintenant il voyait le Paris grandiose et historique dont on parlait le soir, dans son enfance, auprès du poêle paternel, dans sa froide Russie.

Mais l'éblouissement fut court.

La calèche passa le pont Royal, s'engagea dans le faubourg Saint-Germain et le panorama disparut.

Alors un nom vint aux lèvres d'Yvan :

— Madeleine!

La comtesse Vasilika se prit à sourire.

— Vous l'aimez donc bien? dit-elle.

— Oh! fit Yvan, à en mourir.

Vous n'en mourrez pas, répondit Vasilika souriant toujours, car elle est à Paris, et vous la reverrez...

— Vous savez où elle est?

— Nous la retrouverons.

— Chère cousine! murmura Yvan, baisant avec transport les mains de la comtesse ; mais où me conduisez-vous?

— Chez moi, dit-elle.

— Vous habitez donc Paris?

— Oui, depuis huit jours. Ne vous ai-je pas écrit, quand vous avez quitté Pétersbourg, que je partais pour un long voyage?

— C'est juste.

— Eh bien, c'était pour vous devancer à Paris.

— Vraiment?

— Pour vous protéger... pour vous aider à retrouver Madeleine. Malheureusement je suis arrivée un peu plus tard que je ne pensais.

— Ah!

— J'ai été souffrante en route, et obligée de m'arrêter. Ce qui fait que lorsque je suis arrivée, j'ai su que vous étiez la victime d'une odieuse plaisanterie du prince Maropouloff.

Yvan ne put s'empêcher de regarder M. de Morlux de travers.

M. de Morlux n'avait pas dit un mot jusque-là.

La comtesse reprit :

— J'ai un bel hôtel dans ce quartier. Je vous le donnerai, à Madeleine et à vous, quand vous serez mariés. Je veux vous voir heureux.

Le naïf Yvan crut Vasilika sur parole. Il lui baisa de nouveau les mains.

La calèche, après avoir traversé la place du Palais-Bourbon et suivi la rue de l'Université, venait de s'engager dans un dédale de petites rues avoisinant la place Saint-Sulpice.

Elle s'arrêta rue Cassette.

— C'est ici, dit Vasilika.

La porte cochère s'ouvrit et la calèche roula sous une voûte sonore...

La rue Cassette est un couvent non muré dans Paris.

Chaque maison ressemble à une cellule.

On y sent une odeur d'eau bénite dans chaque escalier.

Les hommes y portent de longues redingotes à la séminariste.

Les femmes sont embéguinées comme des nonnettes. Le soir, par les chaudes haleines de juin, on croit y respirer des parfums d'encens.

Quelques libraires catholiques, quelques marchands d'objets de sainteté constituent, à eux seuls, tout le commerce de ce cloître converti en rue.

Il y a de grands hôtels tristes, avec de grands jardins mal tenus, dont les arbres séculaires affectent des formes bizarres.

Jamais, si vous y passez, vous n'y entendrez un éclat de rire frais et mutin, jamais un refrain joyeux.

A un bout de la rue, il y a un menuisier qui chante des cantiques.

A l'autre bout, un marbrier pour tombes!

Vous avez tourné l'angle de la rue du Vieux-Colombier, la joie au cœur, le sourire aux lèvres.

Vous entrez dans la rue Cassette et le sourire disparaît et le cœur se serre.

Vous quittez le monde vivant. Vous vous croyez dans un cimetière.

Cette impression, Yvan la subit.

Quand la calèche fut entrée dans la cour d'un vieil hôtel et que les portes vermoulues se furent refermées sur elle, Yvan éprouva un vague effroi.

Mais Vasilika le prit par la main et lui dit :

— Venez!

M. de Morlux était resté dans la calèche.

L'hôtel paraissait désert. Les fenêtres qui donnaient sur la cour étaient closes.

Il n'y avait pas de concierge. On aurait dit que le fantôme de quelque moine avait ouvert la porte.

Cependant Vasilika, en faisant pénétrer Yvan dans un humide et sombre vestibule à l'extrémité duquel on voyait la rampe en fer ouvragé d'un large escalier, Vasilika appela :

— Beruto ?

Beruto accourut.

Il salua humblement Yvan ; mais Yvan lui dit avec colère :

— Malheureux ! c'est toi qui a causé toutes mes mésaventures.

— Pardonnez-lui, mon cher cousin, répondit Vasilika. Beruto est moins coupable que vous ne le pensez.

— Le misérable ! dit Yvan, il pouvait bien certifier que je n'étais pas fou !

— Oui, mais Beruto est une âme vénale, dit Vasilika, et le prince Maropouloff a payé fort cher son silence.

Yvan montra le poing au domestique italien.

— Je te ferai périr sous le bâton ! dit-il.

— Non, répondit Vasilika, nous avons besoin de lui.

Beruto, peu sensible aux reproches d'Yvan, avait ouvert une porte à deux battants devant la comtesse.

Yvan respira alors.

Il se trouvait au seuil d'un grand salon dont les croisées ouvertes donnaient sur un jardin.

Un jardin planté de grands arbres déjà verts et inondé de lumière.

Vasilika fit asseoir Yvan auprès d'une des fenêtres ouvertes.

Et Yvan se reprit à respirer à pleins poumons.

— Mon ami, lui dit-elle, avant demain j'aurai retrouvé Madeleine.

— Demain !... un siècle ! murmura Yvan.

— Un siècle qu'il faut abréger le plus possible.

— Comment ? fit-il avec la naïveté d'un enfant.

— Mais d'abord nous allons déjeuner.

Elle fit un signe. Beruto disparut, puis une minute après, il revint poussant devant lui une table toute servie.

Yvan avait faim.

Depuis longtemps les amoureux, même les amoureux de roman, ont recouvré l'appétit.

Yvan se mit donc à table.

Vasilika lui parlait de Madeleine et lui versait à boire.

Yvan ne tarissait pas sur la beauté, les grâces et les perfections de Madeleine...

Et il buvait comme un vrai Russe.

Vasilika lui versait le vin favori des Moscovites,

celui qu'ils font venir à grands frais sur leurs tables aristocratiques, le champagne.

Et tout en mangeant de fort bon appétit, tout en parlant de Madeleine, tout en buvant, Yvan sentait peu à peu sa tête s'alourdir.

— Vous paraissez brisé de fatigue, lui dit Vasilika, quand elle vit qu'il commençait à lutter contre le sommeil.

— C'est la lutte que j'ai soutenue la nuit dernière contre les infirmiers, répondit-il. Si vous saviez comme on m'a maltraité chez cet imbécile de docteur !

— Pauvre ami ! dit Vasilika.

Et elle lui versait à boire.

Quant à elle, elle déjeunait à l'anglaise. Elle mangeait des côtelettes et buvait du thé.

— Je suis moulu, murmura Yvan qui fermait parfois les yeux et les rouvrait ensuite avec effort.

Il posa sa serviette sur la table et dit encore :

— Je crois que si je fumais, cela me ferait du bien.

— Beruto, des cigares... dit Vasilika.

Beruto apporta des havannes sur un plateau de vermeil.

Yvan en prit un et l'alluma.

Mais à la troisième bouffée, ses yeux se fermèrent et ne se rouvrirent plus.

Il s'allongea dans son fauteuil par un mouvement machinal et le cigare échappa à ses lèvres.

— Il dort, murmura Vasilika.

Alors elle se leva et appela Beruto.

Ses yeux brillaient d'un feu sombre.

— Voilà ton prisonnier ! dit-elle. Tu m'en réponds sur ta tête.

— Oui, maîtresse, répondit l'Italien.

La comtesse s'approcha du mur, pressa un ressort invisible, et, tout aussitôt, la partie du plancher sur laquelle reposaient la table et le fauteuil du dormeur, s'abaissa comme une trappe de théâtre, et le malheureux Yvan Potenieff, endormi, descendit lentement dans des profondeurs inconnues.

XII

Lorsque Baccarat rentra chez elle, elle fut fort étonnée d'apprendre que la belle Russe était rentrée accompagnée par un homme jeune et de bonne mine.

Vasilika avait conduit cet homme à son appartement et s'y était enfermée avec lui.

Le major Avatar accompagnait Baccarat.

Tous deux se regardèrent.

— Voilà qui est étrange! murmura Baccarat.

Cette femme a un aplomb infernal. Que veut-elle faire d'Yvan?

— Voilà ce que j'ignore, répondit Rocambole, et voilà pourtant ce qu'il faut savoir à tout prix.

L'homme jeune et de bonne mine ne pouvait être qu'Yvan.

Cela ne fit pas l'ombre d'un doute pour Baccarat et pour Rocambole.

Mais en eussent-ils douté un moment que le valet de chambre de la comtesse les eût raffermis dans cette croyance.

En effet, le valet de chambre qui était, du reste, un insignifiant comparse, et que la comtesse Vasilika n'avait certainement pas mis dans ses confidences, se présenta chez Baccarat et lui dit :

— Madame la comtesse fait demander à madame si elle voudrait être assez bonne pour monter chez elle.

Baccarat fit un signe affirmatif et le valet sortit.

Alors elle se tourna vers Rocambole, qui l'avait suivie jusque dans son boudoir :

— Vous n'avez jamais vu Yvan Potenieff? dit-elle.

— Jamais.

— Ni moi, dit Baccarat; et bien que j'aie passé plusieurs hivers à Saint-Pétersbourg, je ne l'ai jamais rencontré.

La comtesse Artoff poussa alors dans le fond du boudoir une porte qui ouvrait sur un escalier dérobé.

— Ecoutez, lui dit-elle, tout le monde croit au major Avatar, excepté Vasilika. Elle ne s'y est pas trompée une minute, et pour elle, vous êtes bien Rocambole.

Il ne faut donc pas qu'elle vous revoie ici.

Cependant, je tiens absolument à ce que vous assistiez à l'entretien qu'elle me fait demander.

— Comment faire alors ?

— Vous voyez cet escalier ?

— Oui.

— Vous allez le gravir jusqu'au premier étage, Là, vous trouverez un corridor au bout duquel est une porte. Cette porte donne sur un cabinet de toilette qui dépendait de l'appartement du comte Artoff. Cet appartement est occupé par la comtesse.

La porte de communication entre l'appartement et le cabinet de toilette a été condamnée et masquée par une tenture semblable à celle qui recouvre les murs de la chambre à coucher.

Montez sans bruit, installez-vous dans le cabinet de toilette et collez votre oreille à la porte.

Vous ne verrez pas, mais vous entendrez....

Rocambole obéit et disparut par le petit escalier,

tandis que Baccarat montait par le grand, chez la comtesse Vasilika.

Elle trouva la belle Russe au coin de la cheminée de la chambre, assise vis-à-vis d'un homme jeune, élégamment vêtu et qui paraissait radieux.

— Chère comtesse, dit Vasilika en lui tendant la main, voulez-vous me permettre de vous présenter mon cousin, M. Yvan Potenieff.

Baccarat salua le jeune homme, qui lui fit une révérence assez gauche.

Il était habillé comme un gentleman, mais il avait quelque chose de raide et de composé dans sa tournure qui choqua les instincts aristocratiques de la comtesse Artoff.

— Ma belle amie, reprit Vasilika, je viens de faire ma paix avec mon cousin. Je l'ai arraché à cette maison de fous dans laquelle il avait été conduit par suite d'une mystification de mauvais goût qui est l'œuvre du prince Maropouloff et d'un de ses amis, le comte Kouroff, qui me poursuit de son amour.

— Ah! vraiment? fit Baccarat avec une parfaite indifférence.

Vasilika reprit :

— Il paraît que Madeleine existe réellement.

— En vérité!

— Par conséquent, si elle existe, mon cousin n'est pas fou.

— C'est logique.

— Je vous demande donc l'hospitalité pour lui jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Madeleine.

Le faux Yvan Potenieff salua de nouveau.

— Comtesse, poursuivit Vasilika, convenez que je suis une femme d'abnégation.

— Comment cela?

— J'aimais mon cousin... nous étions fiancés... et je consens à renoncer à lui.

— Chère Vasilika, murmura le faux Yvan. ah! si vous saviez...

— Oui, dit-elle en souriant, je sais que vous aimez Madeleine. Vous me l'avez répété deux mille fois depuis ce matin

Et Vasilika poussa un soupir et murmura :

— Allons! j'épouserai le comte Kouroff.

Baccarat, silencieuse, se disait :

— Cet homme est plutôt laid que beau; de plus, il a l'air commun... Si c'est Yvan Potenieff, comment a-t-il pu inspirer une semblable passion?

Puis elle regarda Vasilika en souriant, et lui dit :

— M. Yvan Potenieff est ici chez lui, chère belle, comme vous y êtes chez vous. A propos, vous savez que mon mari arrive demain.

— Le comte Artoff?

— Peut-être même ce soir.

— Ah! fort bien. dit Vasilika, qui, malgré elle,

laissa percer sur sa physionomie une vague inquiétude.

Cette inquiétude n'échappa point à Baccarat, qui pensa que peut-être le comte Artoff connaissait Yvan Potenieff. Elle échangea quelques mots encore avec le faux Yvan et Vasilika, puis elle se retira en leur disant :

— Je vous laisse à vos épanchements de famille. Comtesse, vous descendrez dîner, n'est-ce pas?

— Mais sans doute.

— Et M. Potenieff aussi?

Le faux Yvan salua avec la même gaucherie.

Baccarat descendit au rez-de-chaussée de l'hôtel où se trouvait son appartement; mais ce fut pour gagner le petit escalier qu'avait suivi Rocambole et rejoindre celui-ci.

Rocambole se retourna au frou-frou de la robe de Baccarat, posa un doigt sur ses lèvres et lui dit tout bas :

— Ecoutez!

En même temps il l'attira vers la porte condamnée, à travers laquelle on entendait distinctement la voix de Vasilika et celle de son prétendu cousin.

Tous deux parlaient russe. Mais Baccarat comprenait le russe aussi bien que Rocambole.

N'y avait-il pas douze ans qu'elle s'appelait la comtesse Artoff?

— Madame, lui dit Rocambole à l'oreille, avez-vous lu une lettre de Madeleine à sa sœur, qui se trouvait dans le dossier que je vous ai remis?

— Dans cette lettre, Madeleine disait qu'elle avait entendu son cher Yvan dire qu'il ne l'aimait plus et se résignait à épouser sa cousine.

— C'est vrai.

— Or, savez-vous qui elle avait entendu? Un homme qui avait exactement la même voix que M. Yvan Potenieff, un domestique gagné par le père d'Yvan pour jouer cette abominable comédie.

— C'est l'homme qui l'a outragée à l'auberge du Sava? demanda Baccarat qui savait maintenant par cœur l'histoire de Madeleine.

— C'est l'homme que vous avez vu tout à l'heure, répondit Rocambole, et qui s'apprête à jouer une seconde fois le rôle d'Yvan.

— Il ne le jouera pas longtemps, dit Baccarat avec un sourire qui donna le frisson à Rocambole.

.....

Le faux Yvan Potenieff se tira assez bien de son emploi de gentilhomme russe pendant le dîner.

Vasilika était calme et souriante.

La comtesse Artoff paraissait prendre le faux Yvan très au sérieux.

— Monsieur Potenieff, lui dit-elle, quand on eut servi le café, votre cousine est une belle paresseuse

qui aime à fumer ses cigarettes dans son fauteuil.

Moi, au contraire, j'aime à marcher. Voulez-vous me donner le bras, nous allons faire un tour de jardin.

— Allez, comtesse, dit Vasilika en allumant sa cigarette.

La comtesse Artoff jeta un burnous de cachemire sur ses épaules et prit le bras du faux Yvan.

La nuit était tiède, et la lune brillait au ciel.

Baccarat emmena son cavalier sous les grands arbres du jardin ; puis elle l'entraîna dans une petite allée bien touffue et bien sombre, au bout de laquelle se trouvait un pavillon dont, l'été, elle faisait un cabinet de travail.

— Voulez-vous voir mes livres ? dit-elle.

— Volontiers, répondit-il.

On voyait de la lumière dans le pavillon.

— Qui donc est là ? demanda le faux Yvan.

— Sans doute ma femme de chambre, répondit la comtesse Artoff.

En même temps, elle poussa la porte et fit entrer son cavalier.

Le faux Yvan fit trois pas en avant, puis il s'arrêta brusquement.

Il se trouvait face à face avec deux grands laquais, armés chacun de ce terrible fouet que les Russes appellent le knout.

XIII

Les deux hommes que le faux Yvan avait devant lui étaient de solides gaillards taillés comme des lutteurs antiques.

En outre, ils avaient ce visage impassible de gens qui obéiront quand même aux ordres qu'ils ont reçus, et qui ne se laisseront pas attendrir.

Le faux Yvan était entré devant la comtesse.

Celle-ci ferma la porte.

Alors elle regarda le prétendu cousin de Vasilika et lui dit :

— Esclave, puisque tu es Russe, tu dois savoir le châtiment qu'on réserve à ceux qui ont usurpé un nom et un titre auxquels ils n'avaient aucun droit.

— Madame... balbutia le faux Yvan... je ne vous comprends pas...

— Comment te nomme-t-on?

— Yvan Potenieff.

— Tu mens.

— Madame...

— Tu es un mougick appelé Pierre.

Pierre le mougick, car c'était lui, se prit à pâlir et à trembler.

— Esclave, reprit Baccarat, tu vas être châtié.

En même temps elle fit un signe.

Les deux hommes se précipitèrent sur lui et le terrassèrent.

— Au secours! hurla Pierre.

— Si cet homme crie trop fort, dit la comtesse Artoff, tuez-le.

Pierre le mougick tomba à genoux.

— Madame... madame... dit-il, ayez pitié...

Baccarat ne répondit pas.

— Je vous dirai tout...

— Quoi, tout? fit-elle.

— Oui, pourquoi j'ai dit que je m'appelais Yvan Potenieff.

Baccarat ne lui ordonna point de parler, et les deux valets lui arrachèrent son habit d'abord.

Pierre dit encore :

— C'est la comtesse Vasilika qui l'a voulu.

— Ah! fit Baccarat avec indifférence.

— Depuis huit jours que je suis à Paris, continua le mougick, on m'a enfermé; on me donne des leçons de maintien, on m'apprend à devenir un gentleman, tout cela pour jouer le rôle de M. Yvan.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai la même voix que lui.

Après l'habit, les valets lui avaient ôté sa chemise.

Cependant ils ne frappaient pas encore et attendaient que Baccarat fit un signe.

Mais Baccarat ne se pressait point.

— Sais-tu où est Yvan ? dit-elle.

— Yvan ?

— Oui, M. Potenieff ?

— Je ne sais pas, répondit le mougick.

— Prends garde ! Si tu le sais, tu feras bien de me le dire.

— Je ne sais pas, répéta-t-il. La comtesse Vasilika ne me confie pas ses secrets.

— Tan pis pour toi, répondit Baccarat, car une pareille révélation pourrait seule te sauver du châtiment que je t'ai réservé.

Et Baccarat rouvrit la porte et dit à ses gens :

— Cinquante coups de knout ; allez !

Elle s'en alla et reprit sa route à travers le jardin d'un pas égal et calme.

Un homme l'attendait caché dans un massif, à mi-chemin du pavillon et de l'hôtel.

Cette homme c'était Rocambole.

— Eh bien ? lui dit-elle.

— Rien encore.

— Vous n'avez rien appris ?

— Une seule chose, c'est qu'on a vu la voiture de M. de Morlux sortir de la rue Cassette.

— C'est beaucoup déjà.

— L'homme de qui je tiens ces renseignements et qui n'est autre que le prétendu chiffonnier de la

nuit dernière, a suivi la voiture jusqu'au carrefour de la Croix-Rouge.

Malheureusement, il était en voiture lui-même.

Un encombrement comme il y en a souvent dans ce quartier, ne lui a pas permis de suivre plus longtemps la calèche de M. de Morlux.

— Qui donc s'y trouvait ?

— M. de Morlux et la comtesse étaient assis l'un vis-à-vis de l'autre.

— Et Yvan ?

— Il était auprès de Vasilika. Quand l'encombrement a cessé, la calèche avait disparu depuis longtemps.

Noël n'en a pas moins, — à pied cette fois, — battu tout le quartier, fureté partout, demandé à droite et à gauche.

Il est resté dans le faubourg Saint-Germain près de deux heures. Comme il s'en allait, et prenait la rue du Vieux-Colombier, la calèche a reparu.

Elle sortait de la rue Cassette et s'est éloignée au grand trot.

— Ah !

— Mais Yvan n'y était plus ; Noël a eu le temps de le constater.

— Il faudra fouiller la rue Cassette demain, dit Baccarat.

Rocambole tressaillit et entendit des cris sourds qui partaient du pavillon.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

— C'est le knout qui fait son office, répondit-elle.

— N'avez-vous plus rien à m'ordonner.

— Non, pour ce soir, du moins... Ah ! s'interrompit Baccarat, avez-vous vu la petite dame en question ?

— Elle m'attend à six heures, répondit Rocambole.

Et il s'en alla.

Non point en regagnant l'hôtel, mais en se dirigant au contraire, vers l'extrémité du jardin.

Il y avait à cet endroit une petite porte qui donnait sur une ruelle dont Baccarat lui avait remis une clé.

Cette dernière rentra dans la salle à manger.

La belle Russe s'y trouvait toujours.

Nonchalamment couchée sur une chaise longue auprès de sa table, entourée d'un brouillard produit par la fumée de sa cigarette, rêveuse, les lèvres entr'ouvertes, Vasilika résumait en apparence, dans cette attitude, le type d'une femme d'Orient qui n'a aucune préoccupation dans l'esprit, aucun orage dans le cœur.

Elle leva à peine la tête en voyant entrer Baccarat :

Celle-ci jeta son burnous sur un meuble et dit :

— L'air du soir est trop frais pour moi.

— Où est Yvan? demanda Vasilika.

— Il fume dans le jardin.

Cette réponse satisfit la belle Russe, qui roulait en ce moment une nouvelle cigarette.

Baccarat vint s'asseoir auprès d'elle.

— Comtesse, lui dit-elle, vraiment, vous aimez votre cousin?

— A en mourir.

— Et vous renoncerez à lui?

— Il le faut bien, puisqu'il ne m'aime pas.

Et Vasilika soupira.

— Pauvre Yvan, ajouta-t-elle, il aime éperdûment cette petite institutrice.

Baccarat eut un sourire :

— Vraiment, fit-elle, M. Yvan Potenieff inspire de semblables passions?

— Vous ne le trouvez donc pas beau?

— Peuh ! fit Baccarat.

— Et puis, il est brave... dit Vasilika fronçant le sourcil.

Les fenêtres de la salle à manger donnaient sur le jardin. L'une d'elles était ouverte.

Tout à coup Vasilika, qui était retombée dans son silence, dit vivement :

— Qu'est-ce que ce bruit?

— Entendez-vous quelque chose ? dit Baccarat avec calme.

— Oui... il me semble qu'on crie...

— Où donc?

— Là-bas... dans le jardin...

— Bah !

— On crie... on hurle... on appelle au secours...

— C'est possible, chère belle.

— Comment, dit Vasilika émue, cela ne vous trouble pas davantage ?

— Non, car je sais ce que c'est...

Vasilika se leva. Une sorte de pressentiment l'assaillit.

— Qu'est-ce donc ? dit-elle.

— Deux de mes valets qui bâtonnent un homme qui m'a manqué de respect.

— Un homme qui...

— Un homme, continua Baccarat, qui a osé se moquer de moi.

— De vous?

— En empruntant le nom d'un gentilhomme russe, alors qu'il n'est qu'un vil esclave.

Vasilika recula et jeta un cri.

— Cet homme, dit froidement la comtesse Artoff, se nomme Pierre le mougick et il a eu l'audace de s'asseoir à ma table, en se disant votre cousin, chère belle.

Vasilika jeta un cri et fit un bond en arrière.

Le tigre épiant sa proie, le jaguar prêt à bondir, le reptile monstrueux fascinant sa victime, le basilic, n'ont pas un regard plus terrible que celui dont Vasilika enveloppa la comtesse Artoff.

— Ah! s'écria-t-elle ivre de fureur, vous vous placez sur mon chemin et vous voulez vous mêler de mes affaires... A nous deux donc!

Elle avait un poignard dans son corsage.

Ce poignard se trouva subitement dans sa main, et le brandissant, Vasilika, la femme élégante redevenue sauvage, bondit sur la comtesse Artoff pour le lui enfoncer dans le cœur.

XIV

Vasilika était la vraie femme du Nord, l'héritière directe de ces cosaques farouches qui, venus des bords du Don, prirent au moyen âge possession des rives de la Néva et se substituèrent peu à peu aux anciens Moscovites.

Comme tous les Russes, elle avait le sourire aimable, le ton caressant et courtois qui annoncent l'extrême civilisation.

Mais si on grattait cette surface policée, on retrouvait la nature indomptable et sauvage.

La passion venait de transformer Vasilika d'une

façon aussi complète qu'un ouragan défigure et désole en quelques heures une plaine fertile et bien cultivée.

La femme aux manières exquises, au doux langage, la grande dame qui faisait l'admiration et l'orgueil des salons de Pétersbourg, venait de disparaître.

La comtesse Artoff ne vit plus devant elle qu'une femme aux yeux sauvages, à la voix rauque, bondissant comme une bête fauve prise au piége.

Si le coup de poignard qu'elle lui porta avait été dirigé par une main moins agitée, Baccarat était morte.

Mais la comtesse Artoff, avait eu le temps de se jeter de côté et elle eut simplement l'épaule effleurée.

En même temps, Vasilika, entraînée par son élan ne s'arrêta qu'à l'autre bout de la salle.

Mais Baccarat avait eu le temps de mettre la table entre elles deux.

Et Baccarat attendit.

— Ah! tu te mêles de mes affaires, dit Vasilika dont la voix avait des trépidations sourdes, ah! tu veux savoir ce que j'ai fait d'Yvan... tiens!

Et de nouveau elle se rua sur elle le poignard à la main. Mais Baccarat avait eu le temps de se remettre de l'émotion que lui avait causée cette brusque agression.

Baccarat se souvenait de sa jeunesse, et le poignard de Vasilika ne l'effrayait point.

Comme la Russe bondissait une seconde fois sur

elle, elle se baissa, la saisit par la taille, l'étreignit de ses bras robustes et serra si fort que Vasilika, à demi étouffée, n'eut pas le temps de frapper et laissa échapper son poignard.

Alors ce fut l'affaire d'une seconde.

Vasilika fut terrassée et remise à l'impuissance. La comtesse Artoff lui mit un genou victorieux sur la poitrine en lui disant :

— Mais vous ne savez donc pas, chère belle, que je me suis appelée la Baccarat ?

En même temps elle ramassa le poignard et ajouta :

— Maintenant c'est moi qui vais vous dicter mes conditions.

Et Vasilika, ivre de fureur, mais réduite à l'impuissance, vit briller la lame meurtrière au-dessus de sa tête.

— Madame, dit froidement Baccarat, aussi vrai que vous êtes là, réduite à l'impuissance et tout à fait en mon pouvoir, je vous jure que je vais vous tuer si vous ne m'obéissez pas.

Vasilika fit un geste et balbutia quelques mots, qui voulurent dire :

— Je suis vaincue, je subirai les lois de la guerre.

Alors Baccarat se releva.

Elle avait le poignard et ne craignait plus rien maintenant, car elle avait une vigueur physique bien supérieure à celle de Vasilika.

Cette dernière se releva à son tour.

Pâle, muette, terrassée moralement, comme elle venait de l'être physiquement, elle n'en avait pas moins un éclair de rage froide dans les yeux.

— Madame, lui dit la comtesse, c'est un vrai miracle que, dans cette lutte indigne de deux femmes comme nous, la table n'ait pas été renversée. Le fracas de la vaisselle brisée aurait amené mes gens, et c'eût été un vrai scandale.

Vasilika la regardait avec une fureur concentrée et ne répondit pas.

— Madame, continua la comtesse Artoff, ce qui vient de se passer entre nous, nul ne l'a vu, nul ne le saura. Je suis même prête à l'oublier, si nous pouvons nous entendre.

Vasilika s'était assise; elle avait repris sa pose calme et nonchalante, et la femme sauvage avait disparu pour laisser revenir la grande dame aux manières et aux habitudes aristocratiques.

Son visage avait retrouvé son expression dédaigneuse et froide.

— Nous entendre ? fit-elle.

Et sa voix eut un timbre railleur.

— Oui, dit Baccarat.

— Mais sur quoi donc, madame ?

Les hurlements de douleur du mougick Pierre, continuaient à venir mourir à l'oreille de Vasilika

— Sur quoi ? fit Baccarat ; vous me le demandez ?

— Oui, certes.

— Au fait, dit la comtesse Artoff, je vous demande pardon, c'est moi qui dois parler la première.

— Voyons ! je vous écoute...

Baccarat s'assit à son tour et se mit à jouer avec le poignard de Vasilika, comme elle eût fait avec le manche de nacre d'un éventail.

Celui qui les eût vues ainsi, tête à tête, n'aurait jamais soupçonné que tout à l'heure ces deux femmes avaient engagé une lutte sauvage.

— Madame, reprit Baccarat, vous êtes venue à Paris sous l'empire d'un sentiment cruel et terrible, la vengeance.

— C'est vrai.

— Vous avez aimé Yvan Potenieff.

— Peut-être...

— Vous le haïssez mortellement aujourd'hui.

— C'est possible.

— Et vous l'avez fait disparaître.

— Que vous importe ?

— Madame, reprit Baccarat, vous êtes en mon pouvoir et je dois vous dire que je tiens tous mes serments. Or je vous ai juré que je vous tuerais si vous ne me disiez où est Yvan Potenieff.

Le sourire n'abandonna point les lèvres de Vasilika.

— Chère comtesse, répondit-elle, puisque vous m'interrogez, me donnerez-vous le même droit ?

— Parlez, madame.

— Je hais Yvan parce que je l'ai aimé ; je me venge parce qu'il a froissé mon orgueil.

— Bien.

— Mais vous, madame, qui vous intéressez à lui, l'avez-vous jamais vu ?

— Non.

— Le connaissiez-vous même de nom, il y a huit jours?

— Non, j'en conviens.

— J'ai donc bien le droit, ce me semble, reprit Vasilika, avant de répondre à votre question, de vous en adresser une moi-même.

— Je la devine dit Baccarat. Vous voulez savoir pourquoi Yvan m'intéresse.

— Certainement.

— Parce qu'il aime Madeleine et qu'il en est aimé.

— Connaissez-vous donc Madeleine ?

— Je ne l'ai jamais vue.

Vasilika ne laissa pas échapper un geste ni un mot d'étonnement ; seulement elle regarda fixement la comtesse Artoff.

— Me jureriez-vous, dit-elle, sur la vie du comte votre époux, que le major Avatar n'est pas Rocambole.

— Je n'ai rien à vous répondre, dit Baccarat.

Vasilika eut un sourire de triomphe :

— Vous voyez bien, dit-elle, que si vous avez mes secrets je possède le vôtre. Rocambole, votre ancien ennemi, est venu faire sa soumission et vous lui avez promis votre appui. Rocambole est le protecteur de Madeleine et d'Yvan.

— Et je les protégerai pareillement. C'est pour cela, madame, ajouta-t-elle, que j'ai l'honneur de vous demander ce qu'est devenu Yvan.

— Et si je ne veux pas vous le dire ?

— Je vous tuerai, dit tranquillement Baccarat.

— Peut-être.

Et Vasilika eut un sourire railleur.

— Je vous l'ai dit, reprit Baccarat, je tiens mes serments.

— Je vous crois, mais il peut se faire, répliqua Vasilika, que je vous mette d'un mot dans l'impossibilité d'exécuter votre menace.

— Ah ! vraiment ?

— Ecoutez : je réserve à Yvan une vengence plus cruelle que la mort, et sa vie ne sera pas en péril tant que la mienne sera sauvegardée. J'ai mis auprès de lui un homme qui est mon esclave. Cet homme a ordre de tuer Yvan d'un coup de poignard s'il passe trente-six heures sans m'avoir vue.

Baccarat eut un geste de douloureux dépit.

— Mais tuez-moi donc, maintenant, tuez-moi! dit Vasilika avec un accent de triomphe.

Et elle se leva, ajoutant :

— Vous pensez bien, madame, que je n'ai pas l'intention, après ce qui s'est passé entre nous, de prolonger mon séjour sous votre toit. Je quitterai votre maison demain. C'est la guerre entre nous, soit!

— Nous ferons la guerre, dit Baccarat.

— Et à armes égales, dit Vasilika d'un ton railleur, car pas plus que moi, j'imagine, ayant Rocambole pour complice, vous ne songerez à vous adresser à la justice.

Tandis qu'elle disait cela, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme couvert de sang, les yeux rouges, les cheveux et les vêtements en désordre, entra et vint se jeter aux pieds de Vasilika, disant :

— Vengez-moi, maîtresse! vengez-moi!

— Va-t'en, lui dit Vasilika, et si tu te plains jamais, je te ferai mourir sous le fouet.

En même temps, elle tendit la main à Baccarat:

— Bonsoir, mon ennemie, lui dit-elle.

Et elle se retira.

— Tenez-vous bien! répondit la comtesse Artoff, au moment où elle franchissait le seuil de la porte.

— Soyez tranquille, répondit Vasilika en se retournant.

Et ces deux femmes échangèrent un regard pareil à l'éclair qui se dégage de deux lames d'épée qu'on croise au soleil.

XV

Clorinde rentrait chez elle, après avoir dîné au café Anglais en joyeuse compagnie.

Qu'était-ce que Clorinde ?

Un de ces brillants et éphémères papillons que Paris voit briller tout à coup, un soir, aux feux de la rampe ou dans les avant-scènes des théâtres de genre, les soirs de premières représentations.

Femmes de théâtre, elles n'ont d'autre talent que leur étincelante beauté.

Hétaïres modernes, une pluie d'or les avait fait éclore; le vent de la misère les emporte avec leur première ride et leur premier cheveu blanc.

Clorinde était cette femme que le docteur Lambert avait rencontrée aux Champs-Elysées, le jour où il emmenait Yvan et que celui-ci avait prise pour Madeleine.

Car l'histoire des Ménechmes n'est point une fable, et elle est vraie de toute antiquité.

Chaque homme et chaque femme a un Sosie.

Généralement, le Sosie est aux antipodes, mais

quelquefois cependant il se trouve près de nous ; nous le rencontrons un beau matin, et alors ce sont des étonnements sans fin et des aventures à défrayer l'imagination des romanciers.

Clorinde ressemblait donc à Madeleine.

C'était même visage d'un ovale pur et charmant, même luxuriante chevelure blonde, même taille et même sourire.

Car elle avait un sourire ingénu, cette fille d'enfer, et, dans le monde des gandins, on l'appelait la Madone.

Dieu avait voulu que l'ange et le démon se ressemblassent, sauf sur un point.

La voix de la femme légère s'était éraillée au contact des froides nuits d'hiver arrosées de champagne.

Donc, Clorinde rentrait chez elle.

Une amie l'accompagnait.

Toutes deux quittèrent le café Anglais un peu avant dix heures, et montèrent dans la victoria de Clorinde, qui prit au grand trot de ses deux alezans la route de la rue de Ponthieu.

C'était là que demeurait Clorinde, dans un petit hôtel situé entre cour et jardin.

La réputation de Clorinde était d'hier. Elle s'était montrée pour la première fois aux courses du printemps de l'année précédente et avait fait sensa-

tion par la bonne tenue de ses voitures, la supériorité de ses chevaux, et un je ne sais quoi d'excentrique dans sa toilette qui était plein d'imprévu et de charme.

Les brunes font leur chemin lentement; les blondes arrivent tout d'un coup, sans transition ; et les portes de la célébrité ne résistent pas devant elles.

Clorinde était blonde.

Cette mosaïque humaine, qui a pour nom le Paris élégant masculin, qui se compose de gens bien et mal titrés, de boursiers millionnaires et de fils de pair qui se ruinent, s'était attelée tout entière au char de Clorinde.

Mais Clorinde depuis trois mois refusait tous les hommages. Elle avait congédié ses plus chers amis, et le duc de *** lui-même, un bienfaiteur s'il en fut, avait été consigné.

Cependant Clorinde se montrait toujours, comme à l'ordinaire, au bois vers deux heures, le soir au spectacle, le dimanche aux courses.

Seulement le soir, quand venaient dix heures, Clorinde s'éclipsait.

Où allait-elle ? elle rentrait.

Pour recevoir qui ?

Mystère !

L'amour était descendu un matin des voûtes éthé-

rées dans ce cloaque impur qui se nommait le cœur de Clorinde.

Du moins, telle était la confidence qui paraissait résulter ce soir-là, de la conversation de la courtisane avec son amie, une belle brune aux yeux bleus qu'on appelait Fanny.

— Ma chère, disait Fanny, où cela te mènera-t-il?

— Je ne sais pas.

— Tu aimes ce garçon?..

— A en mourir ! Il est jeune, il est beau, distingué, il a de l'esprit comme un démon. Sais-tu qu'il a beaucoup de talent?

— Qu'est-ce que lui rapporte sa peinture ?

— Je ne sais pas... des misères... dix ou vingt mille francs peut-être...

— Et il te bat ?

— Mais non... Nous avons eu une scène... Il était jaloux, je l'ai adoré ce soir-là et je me suis mise à genoux devant lui.

— Folle !

— Ah! si tu savais comme c'est bon d'aimer!

— Soit, mais il faut vivre.

Clorinde soupira.

— Combien as-tu de chevaux ? reprit Fanny.

— Huit, je vais les vendre.

— Bon ! et ton hôtel ?

— Il est saisi... Je me chercherai un joli apparte-

ment. Qu'est-ce que cela me fait ? Nous vivrons ensemble. Il peindra, je ferai de la musique.

— Et tu sortiras à pied ?

— J'adore marcher.

— Ce qui fait que personne ne te saluera plus.

— Que m'importe !

— Mais il te quittera... lui...

Ce fut comme un coup de poignard que Clorinde reçut en pleine poitrine.

— Ah ! ne dis pas cela, ma chère ! fit-elle. Au nom du ciel, tais-toi !

Mais Fanny continua, inflexible :

— Les hommes sont tous les mêmes, vois-tu. Ils aiment les femmes comme nous pour leur luxe et leur abominable célébrité. Devenons honnêtes et pauvres, ils songent à notre passé et nous disent : A vivre de pot-au-feu, j'aime autant épouser ma cousine qui a deux cent mille francs de dot, une famille... et sa vertu.

— O misère ! murmura Clorinde ; est-ce vrai, cela ?

— Quel âge as-tu ?

— Vingt ans.

— J'en ai trente-deux, dit Fanny. Je reviens de loin. Comment s'appelle-t-il ?

— Charles.

— Eh bien ! écoute bien ce que je vais te dire.

— Parle.

— Le jour où tes chevaux et ton hôtel seront vendus, quand tu n'auras plus une émeraude ni un saphir, et que tu porteras des châles français, Charles t'annoncera son mariage avec quelque bourgeoise rougissante et rougeaude.

— Tais-toi ! tais-toi ! dit Clorinde.

— Mais non... Je suis ton amie...

— Ah ! si tu savais...

— Quoi donc !

— Je me suis dit tout cela ce matin.

— Tu as eu raison.

— Et j'ai consenti à recevoir ce soir, à dix heures, un homme qu'on dit fabuleusement riche... un Russe.

A la bonne henre !

— Et puis le remords m'a prise... et je rentrais pour le consigner.

— Eh bien ! tu le recevras...

— Mais Charles est capable de me tuer.

— Bah?

— Tu ne le connais pas, va !

Il vaut mieux que Charles te tue que si tu mourais de misère.

— Démon ! murmura Clorinde vaincue, tu me tentes !

La Victoria venait de franchir la porte cochère de l'hôtel.

— Je reste avec toi, dit Fanny, je ne veux pas que tu fasses une sottise.

Et elle suivit Clorinde dans le jardin d'hiver, converti en boudoir, où la jeune femme se tenait d'ordinaire.

Clorinde était pâle d'émotion.

Fanny dit à la femme de chambre :

— A quelle heure vient M. Charles?

— A onze heures.

— C'est bon.

Et elle ajouta en riant :

— Tu as deux heures à vivre.

Peu après un valet apporta une carte sur un plateau.

Fanny la prit et lut :

Le major Avatar.

Clorinde eut un dernier geste de résistance, mais Fanny dit aussitôt :

— Faites entrer au salon M. le major Avatar. Voilà un nom qui sent le rouble d'une lieue...

XVI

M. le major Avatar parut.

Certes, jamais Rocambole n'avait su se donner plus séduisante tournure.

Il n'avait guère que trente-six ans, et si, le jour, son visage était quelque peu fatigué, il retrouvait à l'éclat des bougies toute sa jeunesse.

On lui donnait alors trente ans à peine.

Mis avec une simplicité aristocratique, il avait à la fois le charme de l'homme du meilleur monde et ce cachet de distinction particulière aux étrangers de haute naissance.

Fanny, en le voyant, fit cette réflexion :

— Si Clorinde ne laisse pas cet homme tomber à ses pieds, je la tiens pour une véritable grue.

Rocambole salua les deux femmes et dit à Clorinde :

— Excusez-moi, madame, de venir aussi tard et de vous avoir demandé un rendez-vous d'une façon un peu cavalière.

Clorinde s'inclina, non sans raideur.

Une vague inquiétude lui emplissait l'âme déjà.

Le major prit le siège qu'elle lui désignait et continua :

— Peut-être suis-je à la veille de partir pour un assez long voyage.

— Ah ! monsieur, dit Fanny qui s'était levée discrètement, ce départ serait une trahison.

— Il ne tient qu'à madame de l'ajourner, dit galamment Rocambole.

La glace paraissait rompue.

— Adieu, chère belle, dit Fanny en tendant sa main à Clorinde.

— Tu pars ? dit celle-ci avec hésitation.

— Oui, dit Fanny. Major Avatar, votre servante...

Et elle fit une belle révérence à Rocambole qui se leva pour la saluer.

Clorinde n'avait pas encore eu le temps de se récrier que Fanny n'était plus là.

Alors Rocambole changea soudain d'attitude.

Il perdit cet air toujours un peu benoît et niais de l'homme qui soupire après l'amour d'une femme.

Son front devint hautain, un fluide magnétique et dominateur jaillit de ses yeux, tout son être parut se transfigurer, et Clorinde, émue, inquiète, sentit qu'elle avait devant elle un maître

— Madame, lui dit Rocambole, je n'en ai pas pour longtemps, mais je désire que nous ne soyons pas dérangés. Veuillez sonner vos gens et défendez rigoureusement votre porte.

Je n'attends personne à cette heure, répondit-elle d'une voix tremblante.

Rocambole se rassit.

— Je vais bien vous étonner, poursuivit le major Avatar.

— Monsieur...

— Je connais votre situation de point en point. Vous devez cent mille francs. Vous avez engagé pour cinquante mille écus de diamants ; votre mobilier est saisi. Saisi votre hôtel. Avant un mois tout sera vendu...

— Ah ! monsieur...

— Pardonnez-moi, reprit-il d'un ton plux doux ; j'ai l'air d'un rustre de financier qui, pour vous acheter à meilleur compte, énumère vos misères. Mais il n'en est rien...

Elle le regarda avec étonnement.

— En outre, poursuivit-il, vous aimez un homme de talent, égoïste et vaniteux, comme beaucoup d'artistes, et qui vous abandonnera le jour où votre luxe disparaîtra.

C'était la seconde fois, depuis une heure, que cette terrible prophétie retentissait à l'oreille éperdue de Clorinde.

— Eh bien ! reprit Rocambole, je vous apporte le moyen de payer vos dettes, de garder vos chevaux et votre hôtel, de dégager vos diamants et...

Il baissa la voix, un sourire lui vint aux lèvres...

— Et, acheva-t-il, de conserver l'amour de M. Charles B...

Clorinde étouffa un cri.

Puis elle regarda cet homme avec stupeur.

Un moment elle crut avoir devant elle un de ces hommes blasés et tolérants que rien n'effraie dans les mystères insondables de l'amour parisien.

Mais il la rassura d'un mot :

— Je ne vous aime pas, dit-il, et je n'ai pas même envie de baiser le bout de vos ongles roses.

Clorinde se leva stupéfiée :

— Que me voulez-vous donc ? dit-elle.

Il alla fermer la porte, puis revenant vers elle, il ajouta :

— Je veux faire de vous, pendant un mois, un instrument docile ; je veux me servir de votre beauté et d'une ressemblance étrange que vous avez avec une autre femme, pour atteindre un but mystérieux que je poursuis depuis longtemps.

Et comme elle comprenait de moins en moins :

— Je vous laisse la nuit pour réfléchir, dit-il. C'est une fortune que je vous offre. C'est mieux qu'une fortune, c'est l'amour de M. Charles B... que vous continuerez à aimer tout à votre aise, et qui n'aura nul motif de se montrer jaloux... Adieu,

madame... Et Rocambole prit la main de Clorinde, ajoutant :

— Demain, à neuf heures du matin, je me représenterai ici. Si vous ne devez pas accepter aveuglément mes propositions, il est inutile que vous me receviez...

Et Rocambole s'en alla...

De la rue de Ponthieu à la rue de la Ville-l'Évêque, il n'y a qu'un pas.

Rocambole s'enveloppa dans son paletot, qu'il avait laissé dans l'antichambre, et il sortit à pied de chez Clorinde, encore hébétée de ce qu'elle avait entendu.

Il descendit la rue de Ponthieu, passa devant le Cirque, prit la rue de ce nom, traversa la place Beauvau, et ne s'arrêta que devant une maison haute de six étages et divisée en une foule de petits appartements, circonstance assez rare dans ce quartier opulent et aristocratique.

Il avait boutonné son paletot et en avait relevé le collet, pour dissimuler de son mieux sa toilette élégante.

La porte s'était ouverte, il pénétra dans une allée assez étroite, au bout de laquelle brillait un maigre bec de gaz auprès de la loge du concierge.

— C'est vous, monsieur Gaston? lui dit une vieille femme.

— Oui, madame Durand, répondit-il.

Elle lui tendit un bougeoir en cuivre et une clé, disant :

— Comme vous êtes sage ! voici deux jours que vous couchez chez vous...

— C'est vrai.

— Et encore, vous rentrez avant onze heures.

— Je me range, dit-il en souriant.

Et il enfila l'escalier.

Arrivé au cinquième étage, il entra dans un corridor qui se trouvait à sa gauche, ouvrit une porte et pénétra dans une petite chambre si modestement meublée et si étroite, qu'un étudiant pauvre eût eu de la peine à s'en accommoder.

Puis, il se déshabilla et s'enveloppa dans une mauvaise robe de chambre.

Après quoi il souffla sa bougie, alla ouvrir la fenêtre et exposa son front brûlant au vent de la nuit.

La fenêtre donnait sur un vaste jardin planté de grands vieux arbres.

A travers ces arbres brillait une lumière.

Rocambole alla prendre sur l'unique table qui garnissait la chambrette une de ces longues-vues marines dont on se sert fréquemment dans les ports de mer.

Puis il la braqua sur cette lumière.

Alors son front soucieux se dérida ; un sourire

effaça les crispations de ses lèvres ; son œil sec devint humide.

Et il demeura longtemps absorbé dans une muette contemplation.

Tellement absorbé même, qu'il n'entendit point un léger bruit.

La porte sur laquelle il avait laissé la clé, venait de s'ouvrir.

Une femme était entrée.

Elle s'avança sur la pointe du pied et lui posa la main sur l'épaule.

Rocambole tressaillit et se retourna.

— Vanda ! dit-il.

— Oui, répondit la Russe, c'est moi. Pardon de vous avoir troublé, maître.

Rocambole laissa échapper un soupir.

— Tiens, dit-il, vois comme elle est belle... et quel visage d'ange !

Et il lui passa sa longue-vue.

Or, voici ce que vit Vanda :

La lumière entrevue à travers les arbres, partait d'une fenêtre grande ouverte. Cette fenêtre était celle d'un boudoir de femme.

Au coin du feu, pelotonnée dans sa chauffeuse, vêtue d'un peignoir bleu et blanc, les cheveux dénoués, dans une attitude calme et sereine, une femme rêvait.

Cette femme, c'était Blanche de Chamery, vicomtesse d'Asmolles, celle que Rocambole avait aimée comme une sœur et pour l'amour de qui il s'était repenti de ses crimes.

— Tu pleures, maître, dit Vanda qui tressaillit en sentant tomber une larme brûlante sur sa main.

— Oui, dit Rocambole. Mais les larmes font tant de bien!...

Et il lui ôta la longue-vue, referma brusquement la fenêtre et murmura :

— Maintenant, damné, rentre dans l'enfer! Causons... Pourquoi viens-tu?

XVII

Rocambole ralluma le flambeau qu'il avait éteint tout à l'heure.

Puis il regarda Vanda.

— Pourquoi viens-tu? lui dit-il.

— Mals, répondit-elle. parce que je ne sais plus que faire. Antoinette et sa sœur sont rue Serpente; Madame Raynaud est restée à Passy avec la mère Philippe.

Tandis que je retrouvais Antoinette, M. Agénor de Morlux disparaissait.

Où est-il? Antoinette se désole et le demande à tous les échos.

Madeleine me supplie de retrouver Yvan...

Et j'attends tes ordres, maître!

— Réponds-moi d'abord. Qu'est devenu Timoléon?

— Quand j'ai eu tiré sur la Chivotte, Timoléon est accouru. J'avais un second pistolet et je l'ai ajusté.

Il m'a reconnue et m'a dit :

— Ne tirez pas ! je sais que vous êtes la femme de Rocambole. Je ne me mêlerai plus de vos affaires.

Il était si effrayé, si bouleversé en parlant ainsi, que j'ai compris qu'on pouvait lui accorder un quart d'heure de confiance.

C'était tout autant de temps qu'il m'en fallait pour sortir de cette maison avec Antoinette.

Je lui dis alors :

— Tu vas marcher devant moi, tu m'ouvriras toutes les portes et tu me conduiras jusqu'à une voiture. Si je surprends un geste équivoque, si tu fais mine de me trahir, je te tue !

Il tremblait de tous ses membres, et je compris que nous pouvions sortir sans danger.

Antoinette était remise de sa terrible émotion.

Seulement, elle détournait la tête pour ne point voir la Chivotte, qui vomissait des flots de sang et se tordait dans les dernières convulsions de l'a-

gonie. Elle s'appuya sur mon bras et Timoléon passa devant nous.

J'eusse tenu ma parole et je l'aurais tué s'il eût appelé les portiers qui, je le savais, étaient ses âmes damnées.

Mais il traversa le jardin sans mot dire et se contenta de frapper aux carreaux de la loge.

La portière, réveillée en sursaut, tira le cordon.

Il était alors trois heures du matin.

La rue Bellefond était déserte.

Timoléon marchait à vingt pas devant moi. Du reste, une fois en plein air, nous n'avions plus peur de lui.

Une voiture de remise rentrait à Montmartre par le faubourg poissonnière.

Timoléon fit signe au cocher qui s'arrêta.

Puis il revint sur moi et me dit :

— Je ne suis pas de force avec vous. Ne craignez plus rien, je m'en vais.

Je le regardai d'un air de doute, mais il ajouta :

— Je me soucie peu de donner des explications demain, sur la mort de la Chivotte. Je file !

— Où allez-vous ? lui dis-je.

— A la gare du nord, prendre un train qui part à quatre heures pour Calais. M. de Morlux a donné un à compte. Je m'en contente. Bonsoir.

Et il se sauva à toutes jambes.

Antoinette et moi, nous montâmes en voiture, et, une heure après, nous étions rue Serpente. Maintenant, devons-nous y rester ?

— Non, dit Rocambole.

— Où irons-nous ?

— Tu rentreras au petit jour rue Serpente, et tu attendras que la comtesse Artoff envoie chercher ces deux jeunes filles.

Elle va les prendre chez elle et elles y seront en sûreté.

A présent, voyons où peut être Agénor.

— Mais, dit Vanda, ne lui as-tu pas dit, maître, une heure avant ton arrestation, d'aller chez son père ?

— Oui.

— Et de le menacer de se plaindre à la police si on ne retrouvait pas Antoinette ?

— Certainement.

— Eh bien ! depuis ce moment-là on n'a plus vu le jeune homme.

— Voici qui m'étonne.

— Pourquoi ? Son père l'aura enfermé quelque part.

— Non, dit Rocambole ; le baron Philippe de Morlux aime son fils. De plus, il est bourrelé de remords. Il n'aurait pas osé.

— Cependant, observa Vanda, Karle n'était pas arrivé encore.

— C'est juste.

— Et... à moins que Timoléon...

Ce nom fut un trait de lumière pour Rocambole.

— Bon ! fit-il, Timoléon aura fait enlever Agénor dans le trajet qu'a parcouru celui-ci de Passy à la rue de l'Université; mais comment ne te l'a-t-il pas dit?

— Il n'y aura pas pensé. Il avait la tête perdue, tant sa fureur était grande.

— Tout cela ne m'inquiète pas beaucoup, reprit Rocambole. Je ne crains plus Timoléon, je crains encore moins M. de Morlux.

— Qui crains-tu donc?

— Une femme.

Et Rocambole ne put se défendre d'un léger frisson.

Puis il ajouta :

— Mais n'importe! jusqu'au bout... et M. de Morlux sera puni.

— Mais... cette femme?... dit Vanda.

— C'est une Russe comme toi.

— Ah!

— La femme qu'a dédaignée Yvan.

— Nous lui tiendrons tête, maître, dit la Russe avec calme.

— Et maintenant, ajouta Rocambole, va-t'en. J'ai besoin d'être seul...

Mais Vanda ne bougea pas.

— Maître, dit-elle, n'as-tu plus rien à me dire?

— Rien, fit-il brusquement.

— J'ai pourtant deviné ton secret...

Et la voix de Vanda se voila d'émotion tout à coup.

— Tais-toi, dit Rocambole.

— Non, je ne me tairai pas, dit-elle; j'ai deviné : tu aimes!...

— Te tairas-tu? fit-il avec colère.

— Tu aimes Madeleine... acheva-t-elle.

— Malheureuse! exclama Rocambole, tu veux donc me faire perdre la tête? tu veux donc que je te prenne à la gorge et que je t'étrangle!...

— Je me tairai, dit-elle avec soumission... O malheur! malheur! Comme tu dois souffrir!...

— C'est le châtiment, murmura Rocambole.

Elle se mit à ses genoux et lui dit avec une sorie d'enthousiasme fiévreux :

— Mais tout châtiment a un terme... Dieu finira par te pardonner.

— Va-t'en! répéta Rocambole.

Cette fois Vanda obéit.

Alors Rocambole ferma la porte et se jeta tout vêtu sur son lit.

Sa lassitude physique égalait sa lassitude morale. Il s'endormit et ne se réveilla plus que le lendemain, caressé par les rayons du soleil levant.

De nouveau il courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Puis il exposa son front pâle à la fraîcheur du matin, et promena un regard avide sur le vaste jardin qu'il avait devant lui.

La fenêtre du boudoir de Blanche de Chamery était fermée. La jeune femme dormait sans doute encore.

Mais une porte s'ouvrit presque aussitôt dans le vieil hôtel, et un enfant s'élanca dans le jardin, poussant un cerceau devant lui.

C'était un chérubin de six ans, blanc et rose, avec des cheveux bouclés dont les tresses blondes descendaient emmêlées sur ses épaules

Et Rocambole, tirant sa persienne de façon à n'être point vu, se prit à contempler l'enfant qui courait joyeux après son cerceau.

Peu à peu, son visage pâli et tourmenté se rasséréna, ses lèvres crispées se distendirent et ébauchèrent un sourire de satisfaction.

— Pourquoi parlé-je de châtiment? murmura-t-il. N'ai-je pas là le rayon de soleil qui vient éclairer le cachot du condamné?

Et il demeura longtemps absorbé dans la con-

templation de l'enfant qui jouait, comme il l'était la veille dans celle de la mère.

Mais tout à coup une horloge voisine sonna neuf heures.

— Allons! se dit Rocambole en tressaillant, il faut songer à Clorinde et savoir si elle accepte mes conditions.

Et il procéda à une toilette aussi minutieuse que la veille.

Puis il boutonna son paletot et sortit.

Un homme l'attendait dans la rue, c'était Milon.

Le colosse vint à lui.

— Maître, dit-il, la voiture vient de partir.

— La voiture de la comtesse Artoff?

— Oui. Elle va chercher les petites, et je l'attends... au retour...

Rocambole tressaillit.

— Venez avec moi, maître, reprit Milon.

— Pourquoi veux-tu que j'aille avec toi?

— Pour les voir passer...

— As-tu donc besoin de moi pour cela, vieux fou?

— Vous ne songez pas que je n'ai pas encore vu Madeleine...

— Eh bien?

— Et je sens mes jambes fléchir d'émotion.

— Je n'ai pas le temps de t'accompagner, répondit brusquement Rocambole.

Et il s'éloigna.

Milon le suivit des yeux et murmura :

— Le maître a l'air de devenir fou...

XVIII

M. de Morlux et la comtesse Vasilika étaient en tête-à-tête.

Monsieur, disait la belle Russe, avant d'aller plus loin, il faut savoir au juste où nous allons, vous et moi.

M. de Morlux s'inclina.

— Quel est notre but premier? Vous ne voulez pas restituer la fortune de la baronne Miller à ses enfants, n'est-ce pas?

— Naturellement, dit avec cynisme M, de Morlux.

La comtesse eut un sourire.

— Je comprends cela, dit-elle. Et pour arriver à ce résultat, vous n'avez reculé devant rien. Vous avez fait enfermer d'abord l'une des deux jeunes filles à Saint-Lazare. Puis quand cet homme, qui est véritablement une puissance et qu'on appelle Rocambole, l'en a tirée, vous avez voulu le faire assassiner.

M. de Morlux demeura impassible.

— Après? dit-il.

— En même temps, reprit Vasilika, vous couriez en Russie à la recherche de Madeleine.

Le vicomte pâlit et poussa un soupir.

— Deux fois vous avez eu sa vie entre vos mains. Vous pouviez la jouer en pâture à la bande de loups qui vous suivait; vous pouviez, durant son sommeil, lui casser la tête d'un coup de pistolet. Vous n'avez rien fait du tout. Pourquoi?

C'est que Madeleine vous a tout à coup inspiré une passion insensée, à vous, vieux criminel à cheveux blancs.

M. de Morlux eut un nouveau soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Vous êtes revenu en France, continua Vasilika. Là, Antoinette vous a échappé une seconde fois et ce n'est plus un seul protecteur qu'elle a, c'est deux. La comtesse Artoff a pris les deux jeunes filles chez elle. Elles sont plus en sûreté auprès d'elle que dans la plus épaisse des forteresses.

— Hélas! soupira le vicomte.

— Donc, où en êtes-vous? Vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour, au contraire, vous avez beau tenir votre neveu en chartre privée depuis huit jours. Rocambole le délivrera comme il a délivré Antoinette. Et votre neveu, au risque de

compromettre le nom qu'il porte, vous demandera compte du sang de la baronne Miller.

M. de Morlux regardait Vasilika et l'écoutait avec une sorte d'effroi. Elle continua :

— Vous vous êtes adressé, pour vous servir, à un intrigant de bas étage, ancien espion, ancien homme d'affaires ; cette homme a été battu, cet homme vous a volé !

— C'est vrai ! soupira Karle de Morlux.

— Si j'avais été dans votre jeu plus tôt, poursuivit Vasilika, vous seriez vainqueur sur toute la ligne.

— Qu'auriez-vous donc fait, madame? dit le vicomte.

— Une chose bien simple.

— Voyons?

— J'aurais pris mon neveu Agénor à part et je lui aurais dit : Tu aimes Mademoiselle Antoinette; choisis : ou me trouver sans cesse sur ton chemin et te voir dans la nécessité de me traîner en cour d'assises comme voleur et comme assassin, ou renoncer à la fortune que j'ai à elle. Tu es assez riche pour deux. Si tu le veux, je ne m'oppose plus à ton mariage.

— Et vous croyez...

— Je crois que la jeunesse est essentiellement généreuse et désintéressée.

— Après ? fit M. de Morlux.

— Quand un homme de votre âge aime, il est mortellement atteint. L'amour, à trente ans, se guérit; à soixante, il est incurable.

— Hélas ! gémit M. de Morlux.

— Vous avez voulu tuer Madeleine... Pourquoi? pour vous tromper vous-même... Mais le bras vous a failli aussi bien que le cœur...

— C'est vrai.

— Vous qui n'avez vécu jusqu'ici que pour conserver le fruit de votre crime, vous n'avez plus qu'une pensée, qu'un but, qu'un rêve, Madeleine!

— C'est vrai... c'est vrai !... murmura Karle de Morlux d'une voix sourde.

Vasilika reprit :

— Tranquille du côté d'Agénor, si vous épousiez Madeleine...

Le vicomte pâlit.

— Taisez-vous, madame,! dit-il, au nom du ciel !

— Pourquoi?

— Vous savez bien qu'elle aime Yvan Potenieff !

— Si je ne le savais pas, serais-je ici ?ré pondit Vasilika avec un dédaigneux sourire.

— C'est juste.

— Madeleine aime Yvan ; mais vous savez bien aussi, que si je suis venue à vous, l'homme aux mains couvertes de sang, moi la femme vin-

dicative, cruelle, sauvage, je le veux bien, mais irréprochable après tout, c'est que j'ai fait le serment de séparer Madeleine d'Yvan par tous les moyens et à tout jamais!... .

— Tout cela ne sera pas, murmura le vicomte Karle. Que Madeleine m'aime, jamais!...

— Que vous importe, si elle vous épouse?

— Jamais elle n'y consentira, fit M. de Morlux avec une rage sourde.

— Qui sait?

— Vous obtiendrez ce résultat, vous? fit-il en regardant Vasilika d'un œil hagard.

— Écoutez-moi, dit-elle encore, vous êtes criminel, je suis pure. Je n'ai pas encore une seule tache de sang sur mes mains, et si elles en sont jaspées quelque jour, ce sera de celui d'Yvan.

— Eh bien? demanda-t-il, acceptant le ton de suprême dédain de Vasilika.

— Je ne veux pas vous servir de complice; mais, si vous me servez, je puis vous conseiller.

— Ah!

— Agénor épouserait Antoinette et vous abandonnerait sa dot; Madeleine consentirait un jour ou l'autre à devenir votre femme, si un homme et une femme ne se trouvaient sur votre chemin: une femme, la comtesse Artoff; un homme, Rocambole.

Ce nom donnait toujours le frisson à M. de Morlux.

— Je me charge de la comtesse, poursuivit Vasilika. La lutte sera longue, acharnée, savante et terrible, mais j'ai un moyen suprême que j'emploierai.

— Quel est-il ?

— Je la ferai rappeler en Russie. Elle est femme d'un sujet du czar. Quand le czar ordonne, il faut obéir.

— Vous êtes donc bien puissante à Pétersbourg?

— Peut-être.

— Mais... Rocambole...

— C'est votre affaire ?

— J'ai lutté, j'ai été battu.

— Parce que vous n'aviez pas trouvé le défaut de la cuirasse.

— Ah !

— Savez-vous le secret de cet homme?

— Non.

— Cet homme a un amour au cœur. Est-ce l'amour paternel ! est-ce un autre amour ! Je ne sais pas.

— Pour qui?

— Pour une femme qu'il appelait sa sœur autrefois, quand il s'était incarné dans la personnalité du marquis de Chamery absent.

— Eh bien?

— C'est là qu'il fauf frapper pour lui faire perdre la tête. Il s'intéresse à Antoinette et à Madeleine, sans doute, mais l'intérêt qu'il leur porte est le résultat de son repentir. C'est une mission qu'il s'est imposée, voilà tout. Que la vicomtesse d'Asmolles soit en péril. et vous verrez...

— Mais quel danger...

— Qu'elle soit frappée d'un grand malheur...

— Que peut-il donc lui arriver?

— Ceci est votre affaire et non la mienne, dit Vasilika, toujours hautaine et dédaigneuse.

— Mais...

— Vous n'en êtes pas à un crime près, n'est-ce pas?

Et elle eut un rire diabolique.

M. de Morlux fut repris de ce frisson qui s'emparait de tout son être chaque fois qu'on parlait de Rocambole.

— Madame d'Asmolles a un mari, poursuivit Vasilika; elle a un enfant. .

— Eh bien?

— Cherchez!... Le mari peut avoir un duel... l'enfant peut... disparaître...

— Madame!...

— Cherchez! c'est votre affaire et non la mienne, dit Vasilika.

Les cheveux blancs du vicomte se hérissaient :

— Ah ! dit-il, vous avez un génie infernal !

— J'aimais Yvan, et je le hais avec furie ! dit-elle. Il n'est rien de tel que les passions violentes pour développer l'imagination. Au revoir, vicomte.

Et elle fit un pas vers la porte.

— Quand vous reverrai-je, madame ? dit M. de Morlux en la reconduisant.

— Demain.

— A la même heure ?

— Peut-être.

Et elle sortit.

M. de Morlux se laissa tomber sur un siège, prit sa tête à deux mains et se remémora les sinistres paroles de Vasilika. Pour paralyser Rocambole, il faudrait que Blanche de Chamery fût frappée d'un grand malheur...

Son mari tué en duel...

Son enfant disparu...

Le vicomte Karle de Morlux avait à choisir et continua à rêver.

XIX

La comtesse Vasilika était partie depuis plus d'une heure et M. de Morlux était toujours absorbé dans la rêverie où l'avaient plongé ses dernières paroles.

Un coup de sonnette le fit tressaillir.

Il était six heures du matin à peine, et M. de Morlux ne recevait jamais de visites avant midi.

La venue de la comtesse était une exception.

Peu après le coup de sonnette, un valet de chambre entra.

— Monsieur le vicomte, dit-il, une jeune fille qui paraît fort émue, demande instamment à voir M. le vicomte.

M. de Morlux se leva effaré.

— Où est-elle ?

— En bas, dans le petit salon du rez-de-chaussée.

— T'a-t-elle dit son nom ?

— Elle m'a dit que je pouvais annoncer à M. le vicomte qu'elle arrivait de Russie.

M. de Morlux se sentit pâlir et trembler.

— J'y vais, dit-il.

Et il se précipita hors de son cabinet, d'un pas mal assuré, et dominé par une indescriptible angoisse.

Puis il renvoya le valet.

— Va-t'en ! dit-il. Laisse-moi seul avec cette demoiselle.

Cependant, lorsqu'il eut mis la main sur le bouton de la porte du petit salon, cette main se reprit à trembler.

En même temps son cœur battit violemment.

Et il hésita...

Qui donc était là derrière cette porte?

Quelle était donc cette femme qui revenait de Russie?

M. de Morlux fit un violent effort sur lui-même, tourna le bouton et poussa la porte.

Puis il demeura stupéfait, bouche béante, ses cheveux hérissés.

Une jeune fille qui paraissait bouleversée, dont les yeux étaient rouges et qui semblait en proie à une surexcitation nerveuse, était devant lui.

— Madeleine! exclama M. de Morlux...

— Oui, Madeleine, répondit-elle tout bas, et comme si elle eût craint que les éclats de sa voix ne fissent surgir autour d'elle une troupe d'ennemis.

Ainsi émue, ainsi terrorisée, c'était bien la même personne que M. de Morlux avait sauvée des loups; la même qu'il avait emmenée évanouie au château de l'intendant Nicolas Arsoff.

La même encore qu'il avait voulu tuer dans ce dernier voyage à travers la neige et la nuit pendant laquelle, ce démon appelé Rocambole s'était tout à coup dressé devant lui.

Elle tendit ses deux mains vers lui.

Des mains suppliantes, éperdues...

— Pardonnez-moi, dit-elle, sauvez-moi...

Ces mots achevèrent de plonger M. de Morlux

dans une surprise, qui tenait de l'hébètement.

Comment cette femme qui devait savoir qu'il était le meurtrier de sa mère et son plus cruel ennemi à elle, pouvait-elle venir à lui comme à un libérateur?

Elle alla fermer la porte qui était demeurée ouverte; puis elle revint vers lui et lui dit :

— Écoutez-moi.

Comme elle lui tendait les deux mains, il les prit et l'entraîna vers un canapé sur lequel il la fit asseoir.

Puis il lui dit bravement :

— Voyons... calmez-vous... parlez?

— Monsieur le vicomte, lui dit Madeleine, vous m'avez arrachée à la mort, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Vous m'avez protégée, vous m'avez promis de retrouver Yvan?

— C'est vrai encore.

— Une nuit, vous m'avez enlevée de ce château où nous nous étions arrêtés, et je vous ai pris, vous, mon sauveur, pour un meurtrier et un misérable.

— Cela est toujours vrai, dit-il.

— Vous m'avez jetée dans un traîneau et je me suis évanouie.

Que s'est-il passé ensuite?

Je ne l'ai jamais su.

Seulement, lorsque j'ai repris mes sens, lorsque je suis revenue à moi, lorsque j'ai rouvert les yeux, vous n'étiez plus auprès de moi.

— Oh!

— A votre place, j'ai vu ce prétendu marchand allemand et sa femme.

Ces gens-là, depuis deux jours, m'avaient tourné la tête. Ils m'avaient raconté une terrible histoire.

— Vraiment? fit M. de Morlux d'une voix sourde.

— A les entendre, vous aviez empoisonné ma mère, horreur! vous l'aviez dépouillée d'une grande fortune...

— Et puis? demanda le vicomte, la gorge crispée toujours par une indicible angoisse.

— Vous vouliez m'assassiner enfin, comme vous aviez voulu assassiner ma sœur.

A ce nom, Madeleine fondit en larmes.

— Ma pauvre sœur! dit-elle. Ils l'ont si bien abusée, trompée, fascinée, qu'elle les croit.

— Vraiment? fit M. de Morlux.

— Comme je les ai crus, comme les croit sur parole un vieux serviteur de ma mère, appelé Milon.

— Et pourquoi ne les croyez-vous plus, vous, dit M. de Morlux.

Parce que j'ai appris qui ils étaient.

— Ah?

— La femme est une fille perdue, une aventurière qui portait autrefois le nom de guerre de Nichette.

— Et lui?

— Lui est un forçat évadé du bagne de Toulon, un meurtrier, un voleur, un misérable appelé Rocambole.

M. de Morlux tombait d'étonnement en étonnement; mais il commençait à se remettre de son émotion et à ressaisir toute sa présence d'esprit.

Madeleine reprit :

— Savez-vous où ils nous ont conduites, ma sœur et moi?

— Non.

Chez une ancienne courtisane qu'on appelait jadis la Baccarat, et qu'un jeune fou a faite comtesse. On l'appelle aujourd'hui la comtesse Artoff.

— Mais c'est ma voisine, dit M. de Morlux.

— Oui, et lorsque j'ai su dans quelles mains j'étais, mes yeux se sont ouverts à la lumière, et je me suis sauvée, et je viens à vous, en vous disant : Sauvez-moi !

Il y avait dans la voix de la jeune fille un tel accent de franchise et d'épouvante à la fois, que M. de Morlux ne douta pas un seul instant.

C'était bien Madeleine qu'il avait devant lui.

Madeleine encore vêtue de cette même polonaise de voyage qu'elle avait à l'auberge du Sava.

M. de Morlux ne vit et ne comprit qu'une chose, — c'est que Madeleine avait été frappée d'incrédulité, par ce fait-là, seul, que Baccarat et Vanda avaient été des femmes de mœurs légères et Rocambole un assassin condamné au bagne.

Et, comme elle paraissait s'abandonner à lui et lui donner toute sa confiance, il lui dit :

— Vous avez eu raison de venir à moi.

— Oh ! dit-elle, vous me protégerez ?

— Je vous servirai de père.

Elle le regarda ingénûment.

— Comment ai-je pu croire un moment, dit-elle, qu'avec ces cheveux blancs et cet air respectable.

Il se prit à sourire.

— Mon enfant, dit-il, je puis tout vous expliquer d'un mot.

— Oh ! parlez...

— Vous êtes ma nièce.

Elle jeta un cri :

— C'est donc vrai !

— Seulement, je n'ai pas empoisonné votre mère, croyez-le bien. Votre mère est morte d'une fluxion de poitrine. Abusée par Milon, un misérable qui est allé au bagne depuis, la pauvre femme

se défiait de mon frère et de moi, et c'était pour cela qu'elle vous avait fait disparaître toutes deux.

— Il y a quinze ans que nous vous cherchons...

— Mon Dieu ! fit-elle, mais... cette fortune...

— Cette fortune existe, et je suis prête à vous la rendre.

— A moi?

— A vous et à votre sœur.

— Ce n'est donc pas vous qui l'aviez fait enfermer?... dit la jeune fille d'une voix tremblante.

— C'est une abominable machination de Milon et de son complice Rocambole.

— Ah! je m'en doutais, dit naïvement Madeleine. Seulement ma pauvre sœur est aveugle.

— Je lui dessillerai les yeux.

— Quand?

— Le jour de son mariage avec Agénor, le jour du vôtre avec M. Yvan Potenieff.

Madeleine jeta ses bras au cou de M. de Morlux, qui se sentait frissonner de joie et de volupté.

— Ah! mon bon oncle!... dit-elle.

M. de Morlux se disait tout bas : Allons! voici que le hasard se met dans mon jeu. Le loup a repris l'agneau, et il ne le lâchera plus.

XX

Qu'était devenu M. Agénor de Morlux?

Depuis quatre jours qu'il était libre, Rocambole le cherchait vainement.

On se souvient que ce dernier lui avait dit en le quittant :

— Allez chez votre père et dites-lui que si on ne retrouve pas Antoinette vous vous brûlez la cervelle.

On avait retrouvé Antoinette, mais à son tour Agénor avait disparu.

Rocambole avait mis en campagne tous les gens dont il pouvait disposer.

Aucun n'avait pu lui rapporter des nouvelles d'Agénor.

Depuis longtemps, pour tous ses amis du club des Asperges, même pour M. de Mauléon, l'existence d'Agénor était un mystère.

Mais depuis huit jours, le mystère avait pris les proportions d'une énigme, car on ne l'avait revu nulle part.

Nous allons vous dire ce qui lui était arrivé.

Vanda avait touché juste lorsqu'elle avait dit à Rocambole que bien certainement Timoléon avait dû s'occuper d'Agénor.

En effet, tandis que la police, mise en éveil, surprenait le major Avatar au moment où, de retour à Passy, il rejoignait Vanda et Madeleine à la villa Saïd, Timoléon surveillait et faisait surveiller la petite maison de Passy.

Agénor n'avait pas perdu de temps.

Il était monté dans une voiture de place, disant au cocher

— Rue de l'Université!

La voiture était descendue vers le Trocadéros

Comme elle arrivait à la hauteur du pont de l'Alma, une autre voiture l'avait croisée.

De cette voiture partaient des cris déchirants.

En même temps, le cocher faisait des signe de détresse et un homme à cheveux blancs passait la tête à la portière et criait au secours.

Agénor s'était arrêté.

Il avait sauté en bas de son fiacre et couru vers le vieillard.

Celui-ci avait dit :

— Monsieur, au nom du ciel! qui que vous soyez... venez à mon aide!

Agénor avait pu voir alors dans la voiture une jeune femme se tordant dans des spasmes nerveux.

— C'est ma fille, disait le vieillard.

La jeune femme, qui parut fort belle à Agénor,

poussait des cris affreux, se tordait, grinçait des dents et semblait en proie à ce terrible mal qu'on nomme l'épilepsie.

Quelque hâte qu'il eût d'arriver chez son père, quelque angoisse que la disparition d'Antoinette lui eût mise au cœur, Agénor ne pouvait abandonner ce vieillard et cette femme dans une pareille circonstance.

— Monsieur, lui dit le vieillard, je me nomme le colonel Guépin. Cette malheureuse est ma fille; voici trois ans qu'elle est atteinte de cette horrible maladie.

Nous sortions de chez nous, car je demeure là, tout près d'ici, dans la rue de Chaillot.

Son accès l'a prise subitement, et quand elle est dans de pareils états, elle ne parle de rien moins que de se tuer.

En effet, mademoiselle Guépin, notre ancienne connaissance, car c'était bien elle, vociférait :

— Je veux me tuer! je veux mourir!

— Monsieur, dit Agénor, je ne puis pas vous abandonner en cette situation. Je vais vous aider à reconduire votre fille chez vous.

Et il était monté sans défiance dans la voiture du vieillard, enjoignant à son propre cocher de l'attendre sur le quai.

A peine était-il monté que mademoiselle Guépin avait paru se calmer peu à peu.

La belle brune qui faisait le charme des tables d'hôte aux Batignolles, avait cessé d'écumer.

Puis son œil avait perdu peu à peu son expression d'égarement.

Puis encore, paraissant revenir à elle, elle avait regardé Agénor avec étonnement.

— Monsieur. avait dit alors le colonel Guépin, comment pourrais-je vous témoigner toute ma reconnaissance.

Agénor n'avait pas répondu.

Agénor était pressé d'arriver rue de Chaillot, au domicile dudit colonel et de l'y laisser avec sa fille.

Agénor songeait à Antoinette, et des tempêtes bouillonnaient dans son cœur.

La voiture s'arrêta.

Agénor descendit le premier et se vit à la porte d'une petite maison qui n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

— C'est là, dit le colonel.

Mais comme Agénor saluait et s'apprêtait à s'éloigner, Mlle Guépin tourna de nouveau les yeux et jeta un nouveau cri.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le colonel éperdu, ça va la reprendre... et les domestiques sont sortis.. et nous sommes seuls...

Agénor ne pouvait plus s'en aller.

Il prit Mlle Guépin dans ses bras, tandis que le colonel payait le cocher, et le renvoyait.

Le colonel tira un passe-partout de sa poche et l'introduisit dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Le colonel passa le premier. Agénor, portant toujours Mlle Guépin qui se débattait, entra après lui.

Il se trouvait dans un petit vestibule humide et froid et dont les murs étaient çà et là couverts de poussière et de toiles d'araignées.

Si Agénor eût été plus maître de lui, moins préoccupé et moins ému, cela l'eût frappé.

Ce vestibule était celui d'une maison qui n'avait pas été habitée depuis longtemps.

Le colonel ouvrit une seconde porte.

Celle-là donnait sur un corridor.

A peine cette porte fut-elle ouverte, que Mademoiselle Guépin, qui était une vigoureuse fille, se dégagea des bras d'Agénor et s'élança dans le corridor, en criant :

— Je souffre trop, je vais me jeter dans le puits.

— Ah ! mon Dieu ! exclama le colonel.

Mais déjà Agénor s'était élancé après mademoiselle Guépin.

Le corridor aboutissait, non pas à un puits,

mais à une chambre toute noire dans laquelle mademoiselle Guépin entra en courant.

Agénor y pénétra après elle et se trouva plongé dans l'obscurité.

Mais il avait eu le temps de saisir mademoiselle Guépin par la taille.

Et au moment où il croyait l'arracher à un grand danger et l'empêcher de se jeter dans quelque abîme, la vigoureuse fille du colonel se retourna, lui jeta ses bras autour du cou et l'étreignit fortement.

Le colonel arrivait par derrière.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Agénor surpris, plongé dans l'obscurité, fut renversé, terrassé, maintenu à terre par le père et la fille, qui, en un tour de main, le baillonnèrent et le garrotèrent.

— Tâche de retrouver Antoinette, maintenant, ricana Mlle Guépin.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

PQ 2383 P2R4 t.4
Ponson du Terrail, Pierre Alexis
La résurrection de Rocambole

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY